***LE DOMAINE IMPÉRIAL***

***DE BIARRITZ***

***(1854-1881)***

***VERSAILLES ET TRIANON SUR LA CÔTE BASQUE***

**Philippe CACHAU**

**Chercheur associé au Centre François-Georges Pariset**

**Université Bordeaux-Montaigne EA 538**

**2021**

**PRÉFACES**

Parmi les palais impériaux du Second Empire, au sein du plus important d’entre eux, le Palais des Tuileries, la vie de la Cour de Napoléon III y a souvent été présentée. Il est aisé de comprendre que poids de la politique qui régnait là au quotidien, le cérémonial pesant et incontournable auquel l’Impératrice ne pouvait se soustraire, la nécessité de paraître enfin, ne pouvait, en dépit des bals qui s’y succédaient, lui faire privilégier ce lieu du pouvoir. Ajoutons que l’absence d’un cadre intimiste ne pouvait lui permettre de révéler les véritables valeurs qu’elle portait dans son cœur volontiers généreux et son esprit altruiste.

Les séries annuelles données au Palais de Compiègne en automne, en alternance des saisons avec celles du Palais de Fontainebleau en été, offrirent davantage l’occasion à l’Impératrice, auprès de ses éminents invités, de se présenter, naturelle, telle qu’elle est, mettant en lumière le savoir-être d’une femme brillante et cultivée, tandis que les arcanes des mondanités ne pouvaient être un obstacle à la mise en valeur de son art de la conversation.

Certes le Palais de Saint-Cloud, par sa proximité de Paris et donc des contraintes politiques d’une part, et par les nombreuses réceptions intimistes, voire amicales, qui s’y tinrent, d’autre part – on pense à la reine Victoria et au prince consort – offrait à l’Impératrice, le lieu idéal de la synthèse entre l’harmonie de son être, subtil et attachant - cet inoubliable savoir-être dans son art de paraître - mélange de beauté et de charme incomparable, incontestable ambassadrice de la mode et plébiscitée comme telle dans toute l’Europe.

De ces différents palais, on n’ignore rien, ni de leur architecture, ni de leurs aménagements et décorations intérieurs. Plusieurs ouvrages et des expositions nous les font régulièrement revivre, tel ce fut le cas récemment encore pour la résidence d’été du palais de Saint-Cloud, hélas disparu dans la tourmente de la guerre franco-allemande de 1870, mais nous permettant néanmoins de le découvrir grâce à riche parcours mis en scène avec de nombreuses photographies, issues de l’album de Pierre-Ambroise de Richebourg.

Née à Grenade, la future impératrice, accompagnée de sa mère, avait séjourné à Biarritz dans sa jeunesse et apprécié les immenses plages balayées par l’océan. Mariée désormais, Napoléon III lui fit construire une grande villa face à l’océan, non loin de la frontière espagnole. Nostalgique regardant l’océan, comme elle apparaît sur la toile *L’impératrice Eugénie à Biarritz*, peinte par Émile Defonds, ce lieu emblématique semblait la rapprocher de son pays natal. Le couple impérial s’y rendit presque chaque été - onze fois jusqu’en 1858 - et nulle part ailleurs elle ne fut aussi heureuse qu’en cette « Villa Eugénie » où elle pouvait en toute liberté se baigner et pratiquer de nombreuses excursions pédestres ou maritimes. « Plage des rois » pour les Souverains et les princes étrangers qui y furent reçus, ils reconnurent à leur hôtesse le titre de « Reine des plages. » Incontestablement, la renommée et partant, le développement de Biarritz, doivent beaucoup à la volonté de l’Empereur Napoléon III et de l’Impératrice Eugénie.

À l’inverse des différents palais impériaux du Second Empire, le domaine impérial de Biarritz n’a fait l’objet que de peu d’études, parcellaires le plus souvent ; il en résulte un sentiment d’abandon injustifié. Et pourtant, faisant suite à une décision prise en 1854, le 19 août 1856, Napoléon III, l’Impératrice Eugénie et le prince impérial - qui venait d’avoir cinq mois - partaient ensemble et pour la première fois, en chemin de fer vers cette Côte Basque pour rejoindre la station balnéaire de Biarritz, petit port de pêche à l’origine, réputée pour les qualités vivifiantes de ses bains de mer et reliée par Bayonne depuis l’année précédente. La nouvelle « Résidence impériale » était prête pour les y accueillir. Elle ne cessera d’être modifiée, embellie et agrandie au fil du temps, entraînant les aménagements indispensables des écuries, du parc et de la plage jusqu’à la composition finale du domaine. Tout le gotha européen suivit la famille impériale et nombreux furent les princes qui multiplièrent les villas de luxes et les maisons bourgeoises. Autour des hôtels somptueux, ils développèrent la notoriété de la station balnéaire désormais réputée pour ses vertus thérapeutiques.

Aussi doit-on remercier Philippe Cachau pour ce brillant travail, largement documenté, qui sort d’une trop longue léthargie le domaine impérial de Biarritz. Avant de nous le livrer, c’est avec méthode que l’auteur, historien de l’art, nous a sensibilisé à sa gestation et à son développement. Un bel article *Le domaine impérial de Biarritz, Louis XIV et Marie-Antoinette sur la côte basque,* paru dans la revue *Napoléon III, le magazine du Second Empire,* nous en a fait découvrir les relations architecturales inspirées du château de Versailles et du Petit Trianon. Poursuivant inlassablement ses recherches, un ouvrage *Biarritz au Second Empire (1854-1870),* publié ensuite aux éditions Soteca, permit de porter à la connaissance d’un vaste public les premières découvertes issues de fonds d’archives jusqu’alors inexplorés. Une conférence *Versailles-Biarritz, de cité royale en impériale. Parallèles historiques et urbains*, prononcée ensuite à Paris, à la Mairie du neuvième arrondissement, put confirmer l’intérêt des auditeurs sur le sujet.

Ce nouvel opus *Le domaine impérial de Biarritz (1854-1881) Versailles et Trianon sur la côte basque* apparaît bien désormais comme l’aboutissement de ces patientes recherches, passant de l’histoire du domaine impérial à la description méthodique de la « Villa Eugénie » et du domaine dans son ensemble, évoquant les séjours, fêtes et aménagements, et projetant son destin au-delà du Second Empire. Cette synthèse, présentée pour la première fois aux lecteurs curieux et avides de nouveautés, nous offre de redécouvrir Biarritz avec un regard neuf et chacun recherchera dans l’esthétique brique-fausse brique, les marques de la nouvelle Biarritz alors en gestation. Mais aussi peut-être aussi nous souviendrons-nous que la présence du couple impérial amena une foule de créations et d’aménagements nouveaux dans le Sud-Ouest de la France, de Bordeaux à Eugénie-les-Bains, de Solférino à Saint-Jean-de-Luz en passant par le marais d’Orx et le port de Cap-Breton, et comment enfin, la pinède établie en 1855 dans le domaine de Biarritz servit la naissance de la forêt landaise en 1857, à partir du domaine impérial de Solférino.

ABEL DOUAY

*Historien*

*Président des Amis de Napoléon III - Société historique du Second Empire*

Qui songe à Biarritz lorsque l’on évoque la cour brillante du Second Empire ? Assurément pas grand monde ! On sait que chaque palais impérial correspondait alors à un usage bien précis et on ne peut pas comprendre les raisons qui ont poussé Eugénie et Napoléon III à faire bâtir la villa de Biarritz sans évoquer la fonction des différentes résidences de la Couronne.

La fameuse « fête impériale » évoque irrésistiblement Compiègne et ses célèbres « séries » organisées régulièrement par l’impératrice Eugénie et dans lesquelles on invitait une centaine de personnalités à venir passer une semaine auprès des souverains, mêlant savamment membres de la Cour, artistes, savants et musiciens.

Aux Tuileries, palais aujourd’hui disparu et trop souvent oublié, les choses se présentaient d’une manière différente. C’était le siège du pouvoir et de nombreuses cérémonies officielles réglées par la vie de cour devaient s’y tenir. On y invitait le maximum de monde, lançant de quatre à cinq mille invitations pour les grands bals auxquels on conviait militaires, fonctionnaires, étrangers recommandés par leur ambassade ou notables venus de tous les horizons.

Puis venait Fontainebleau dont Napoléon Ier avait dit que c’était « la vraie demeure des rois, la maison des siècles ». La vie de cour y était moins intense et les invitations moins nombreuses que dans les autres résidences de la Couronne. On y faisait venir généralement de 40 à 60 personnes, renouvelées toutes les semaines, constituées la plupart du temps de personnes de l’entourage des souverains qui se connaissaient déjà. Certains soirs on y ajoutait des notables bellifontains ainsi que quelques dignitaires venus de Paris en train.

Toute autre était la vie de cour au palais de Saint-Cloud : si l’on y recevait de nombreuses personnalités comme la reine Victoria, la proximité de Paris faisait qu’on n’y organisait pas de séjours réguliers comme à Compiègne ou à Fontainebleau, chacun s’en retournant le soir vers la capitale. Cette résidence d’été où l’étiquette était moins contraignante, bénéficiait au fond du parc du petit château de Villeneuve-l’Étang, sorte de Petit Trianon, où les souverains avaient passé leur nuit de noces. Ce domaine, que Napoléon III avait acheté en 1852, permettait une vie plus simple, loin de l’étiquette qu’imposait la vie curiale. On peut le considérer comme la préfiguration de la Villa Eugénie.

Le touriste qui parcoure aujourd’hui les rues de Biarritz ne peut manquer le monumental Hôtel du Palais, généralement sans savoir de quel palais il s’agit ? Les plus cultivés ont bien une vague idée d’une ancienne résidence impériale, incendiée, reconstruite ou transformée. À vrai dire personne ne sait vraiment et l’étonnement croît lorsque qu’on découvre une chapelle impériale en pleine ville et quantité de noms rappelant le Second Empire, comme une avenue de l’Impératrice, une place Sainte-Eugénie, une rue des Cent-Gardes ou une rue du Prince Impérial.

C’est tout le mérite de Philippe Cachau d’avoir su replacer dans le temps et dans l’espace l’importance des séjours impériaux dans ce qui n’était alors qu’un petit village de pêcheurs. Il ressuscite au lecteur l’importance de ce domaine impérial de vingt-cinq hectares comprenant lac, rivière, chalets, ferme, écuries, chapelle romano-byzantine, maison chinoise et autres bâtiments aujourd’hui presque tous disparus après le lotissement de cet ensemble. La villa elle-même, bâtie très tôt, dès 1854-1855, connut divers agrandissements au fur et à mesure qu’on y recevait de plus en plus de monde. Les souverains y firent onze séjours, venant le plus souvent en chemin de fer et accompagnés d’une suite réduite. Ils y menaient une vie bourgeoise et mondaine, loin de toute étiquette à la manière de Marie-Antoinette à Trianon. Tout cela prit fin à la chute de l’Empire et après la vente de 1881 commença le dépècement de ce magnifique ensemble.

Chercheur en histoire de l’art et très engagé en matière de patrimoine, Philippe Cachau a beaucoup publié sur l’architecture des XVIIe et XVIIIe siècles en particulier sur la dynastie des Mansart. Après six années passées sur la Côte basque où il put s’imprégner des lieux et une étude complète pour l’Hôtel du Palais, nul n’était mieux placé que lui pour faire renaitre ce monument méconnu de notre patrimoine.

Si quelques articles avaient déjà donné une vague idée de l’histoire de la Villa Eugénie, il fallut attendre toutes ses recherches inédites provenant d’archives jamais dépouillées pour nous révéler enfin dans le détail la vie de ce domaine impérial méconnu et qui ne vécut qu’un peu plus d’un quart de siècle.

Qu’en cette année du centenaire de la mort de l’impératrice Eugénie, ce juste hommage trouve le succès qu’il mérite.

BERNARD CHEVALLIER

*Conservateur général honoraire du Patrimoine*

*Ancien Directeur du Musée national des Châteaux de Malmaison et de Bois-Préau*

**SOMMAIRE**

**Préfaces**

Abel Douay, Président des Amis de Napoléon III - Société historique du Second Empire

Bernard Chevallier, Conservateur général honoraire du Patrimoine, Ancien Directeur du Musée national des Châteaux de Malmaison et de Bois-Préau

**Avant-propos**

**Remerciements**

**I. Histoire**

***La genèse (1854)***

***La résidence de Villeneuve l’Etang, prélude du domaine de Biarritz***

***Acquisitions des terrains et établissement de la résidence impériale***

***Les acteurs du chantier***

-Les architectes et le maître d’œuvre

-L’inspecteur des Bâtiments et architecte de la ville

-Les sculpteurs

-Les artisans

***Le projet d’Hippolyte Duran (août 1854 – janvier 1855)***

***La construction de la Villa Eugénie (1854-1855)***

***La villa impériale en 1855***

***La nouvelle aile (1859-1860)***

***Des travaux à chaque saison. La surélévation et les nouvelles couvertures de 1865-1866***

**II. Description du domaine impérial de Biarritz**

***Naissance et évolution du parc (1855-1865)***

***Clôture et surveillance***

***La Plage de l’Impératrice (1855-1859) et les Bains Napoléon (1857-1858)***

***Les pavillons d’entrée (1855-1857)***

***Les ponts et ponceaux (1855)***

***Le lac et la rivière du parc (1855)***

***Les guérites sur la mer (1855)***

***Les premières écuries impériales et leur annexe (1855-1856)***

***Le premier campement des Cent-Gardes (1855)***

***La terrasse inférieure (1855-1856)***

***Les chalets (à partir de 1855)***

***La ferme impériale (1858-1859)***

***Les nouvelles dépendances des écuries impériales (1859, 1863 et 1867)***

***La maison chinoise (1860)***

***Les nouvelles écuries impériales (1864)***

***La chapelle impériale Notre-Dame-de-Guadalupe (1864-1865)***

***Le nouveau campement des Cent-Gardes (1868)***

**III. Séjours, fêtes et plaisirs à Biarritz**

***Présence et occupations des souverains***

***Imagerie populaire et portraits à Biarritz***

***Conforter l’image de l’Empire dans le Sud-Ouest***

***Suites impériales***

***Les baignades***

***Promenades et visites aux notabilités. Les soirées à Biarritz***

***Les excursions dans les Pyrénées et en Espagne. Le goût du thermalisme***

***Naviguer sur l’Atlantique et l’Adour***

***Courses de taureaux et corridas à Biarritz et Bayonne***

***Une vie bourgeoise et mondaine***

***Biarritz, haut-lieu du gotha européen et de la mode***

***Les divertissements de Biarritz***

**IV. Biarritz, ville nouvelle**

***Une cité façon « Louis XIV »***

***Alphonse Bertrand, architecte et urbaniste de la cité impériale. Villas et châteaux de prestige***

***Des villas toujours plus nombreuses***

***De nouveaux établissements hôteliers et cafés-restaurants***

***Le plan d’urbanisme de 1860 : des voies et places pour Biarritz***

***Des infrastructures nouvelles***

***Les établissements de bains***

***Les ports***

***Conséquences des séjours impériaux pour le Sud-Ouest***

**V. La Villa Eugénie et le domaine impérial après le Second Empire**

***Exil et mise sous séquestre (1870-1873)***

***La prétendue vente du 8 novembre 1880***

***La vente du 15 avril 1881***

***Lotissement du domaine impérial. Cession de la voirie (1881-1907)***

***Destins de la Villa Eugénie et des bâtiments du domaine impérial (1881-1990)***

**VI. La Villa Eugénie. Description et analyse**

**Les extérieurs**

***Le style brique et pierre***

***Les élévations sur la cour (1854-1855)***

***Les élévations sur la mer***

***Les élévations latérales sur le parc***

***Les couvertures***

***La nouvelle aile (1859-1860)***

***L’attique (1865-1866)***

***Le monogramme impérial***

**Les intérieurs**

***Les sous-sols***

***Le rez-de-chaussée***

***Les entresols***

***Le premier étage***

***Les combles***

***Distribution de la nouvelle aile***

***Décor intérieur de la Villa Eugénie***

**Epilogue**

**Sources**

**Bibliographie**

**AVANT-PROPOS**

Si Versailles eut Louis XIV et Saint-Pétersbourg, Pierre le Grand, Biarritz eut Napoléon III.

On a beaucoup traité de l’empereur et de l’impératrice Eugénie à Biarritz. Trop peut-être. Si leur résidence fut régulièrement abordée, elle le fut souvent de manière répétitive, voire erronée, et pour cause.

En effet, faute d’archives conservées localement ou presque, on s’en remit aux mémorialistes du temps, aux gazettes et aux historiens locaux qui, jusqu’à une époque récente, étaient plus ou moins rigoureux. On se plut ainsi à disserter sur les activités du couple impérial et les mondanités du Second Empire sur la base de propos pas toujours établis. Légende, légende quand tu nous tiens ...

S’agissant de la résidence impériale, seul le château, dit "Villa Eugénie", eut droit de cité. On l’évoqua tant qu’on finit par oublier qu’il existait derrière un vaste domaine doté de constructions variées. Il était à ce point oublié que la remarquable exposition sur le Second Empire au Musée d’Orsay en 2016-2017 l’évoqua à peine : on se contenta de rares clichés quand la cité normande de Trouville tînt la vedette.

Dans son *Dictionnaire du Second Empire* paru en 1995, l’éminent Jean Tulard ne l’évoqua pas davantage quand bien même il s’agissait d’une des réalisations majeures de la période, d’autant si l’on ajoute la cité nouvelle de Biarritz, émanation du domaine comme celle de Versailles.

Il faut voir là l’effet du lotissement du domaine, réduit à celui que l’on voit actuellement autour de l’Hôtel du Palais, établissement de prestige installé dans l’ancienne villa impériale à la fin du XIXe siècle.

Comme la villa portait le nom de l’impératrice et affectait en plan le E de son initiale, on considère souvent − encore aujourd’hui − que la souveraine fut la seule initiatrice et créatrice du lieu. Exit Napoléon III ou presque. C’est si vrai que seule l’impératrice a droit à son avenue à Biarritz, quand l’empereur attend toujours la sienne …

Dans le cadre d’une étude sur l’histoire de l’Hôtel du Palais en 2016-2017, nous décidâmes de reprendre les choses à la source. Nous fûmes ainsi conduits aux Archives nationales à Pierrefitte-sur-Seine. Tout ce qui touche le domaine impérial de Biarritz y est conservé.

À l’exception d’Yves Badetz dans les années 1990, alors conservateur au château de Pau, qui s’attela à la description intérieure de la demeure impériale, et d’André Lebourleux, historien amateur, passionné par le lieu, au début des années 2000, personne ne songea sérieusement à monter jusqu’à la capitale pour les consulter. Les historiens locaux connaissaient-ils ces sources ? Pas tous visiblement. Marie-Claude Savoye ne les évoque ainsi pas dans son intéressante maîtrise d’histoire soutenue à l’Université de Pau en 1985-1986. Plus récemment, Emilie Gibert ne les évoque pas davantage dans son master soutenu à la même université en 2014.

Les historiens et historiens de l’art parisiens et du nord de la Loire ne furent visiblement guère plus motivés : Biarritz est trop loin de Paris, trop au sud pour intéresser vraiment ces historiens. La disparition du site impérial, qui plus est, ne favorisa guère leur intérêt. Les archives pouvaient ainsi dormir tranquilles dans les cartons !

Il faut sans doute voir là aussi un autre effet du long mépris dont souffrit le Second Empire et son art pompier. L’ouverture du Musée d’Orsay en 1986, l’ouvrage de Philippe Seguin sur Napoléon III en 1990 permirent de sortir quelque peu la période du purgatoire dans lequel la IIIe République, née sur ses décombres, l’avait installée. Ceci n’eut toutefois guère de conséquences en ce qui nous concerne car notre intérêt pour Napoléon III et le Second Empire est demeuré constant depuis l’enfance !

Nous sommes donc heureux de présenter ici le premier ouvrage complet sur un domaine impérial injustement oublié. Les documents présentés ici sont tous inédits.

On verra ainsi comment Louis XIV à Versailles et Marie-Antoinette à Trianon inspirèrent Napoléon III et Eugénie, non seulement pour la résidence et le domaine, mais aussi dans le développement de la cité nouvelle de Biarritz.

Modeste village à l’origine, Biarritz se développa en effet comme Versailles par le fait de la résidence du souverain qui disposait là de l’espace nécessaire pour accomplir ses vues. Marquée par le style brique et pierre de la demeure impériale qui lancera la vogue du style dit "Louis XIII" en France, elle devint elle aussi une cité au rayonnement exceptionnel.

Biarritz fut aussi le premier domaine de souverains français jamais implanté en bord de mer. Avant eux, Pierre le Grand avait ouvert la voie, au siècle précédent, avec le domaine de Peterhof en bordure de la Baltique.

Le lecteur découvrira dans ces pages les magnifiques planches de constructions insoupçonnées (écuries, pavillons, chalets, ponts), au crayon, à l’encre ou à l’aquarelle, conçues et réalisées par les différents architectes qui se succédèrent sur ce chantier remarquable à bien des égards.

Pour qu’enfin on ne parle plus jamais de la "Villa Eugénie" mais bien du "Domaine impérial de Biarritz" !

**REMERCIEMENTS**

Cet ouvrage n’aurait pu voir le jour sans le précieux concours de personnalités et d’institutions auxquelles nous tenons à rendre ici un hommage tout particulier.

Nous exprimons notre plus vive gratitude à M. Abel Douay, Président des Amis de Napoléon III à Paris et à M. Bernard Chevallier, Conservateur général honoraire du Patrimoine, pour leurs belles préfaces dont ils nous ont honoré.

Notre profonde gratitude va également à [éditeur] pour la confiance qu’ils nous ont témoigné dans la publication de cet ouvrage inédit.

Nos plus chaleureux remerciements vont aussi à : Nadine Gastaldi, conservatrice générale du patrimoine, responsable de la mission Cartes et Plans des Archives nationales pour le concours apporté dans l’accès et la reproduction des planches reproduites ; Yves Badetz, conservateur en chef du Mobilier national et Arnaud Denis, inspecteur du Mobilier national pour les renseignements et les investigations aimablement effectués sur le mobilier présent à Biarritz ; Vincent Cochet, conservateur au Domaine national du château de Fontainebleau ; Pascale Leroy-Castillo, responsables des Archives et du Patrimoine au diocèse de Tarbes et de Lourdes ; Véronique Louranço, régisseuse au Musée de l’Impression sur Etoffes à Mulhouse ; Sœur Marie de Jésus de la Communauté des Servantes de Marie à Anglet pour son aimable visite des souvenirs impériaux conservés au Musée du Père Cestac de Notre-Dame du Refuge ; et Mme Josette Cazaux, directrice du Musée historique de Biarritz, pour nous avoir ouvert les richesses innombrables et insoupçonnées de la documentation du musée.

Enfin, nous adressons un merci tout particulier à Olivier Liardet, chargé d’études documentaires à la Conservation régionale des Monuments historiques DRAC Occitanie, pour ses aimables précisions sur l’architecte impérial de Versailles et de Trianon, Charles-Auguste Questel.

**HISTOIRE**

***La genèse (1854)***

On prétend souvent que l’impératrice Eugénie souhaita une résidence à Biarritz pour se rapprocher de son Espagne natale dont elle était éloignée depuis son mariage avec Napoléon III en janvier 1853[[1]](#footnote-1). Si elle s’était souvenue en effet des séjours effectués avec sa mère, la comtesse de Montijo, *camarera mayor* de la reine Isabelle II, et sa sœur, la duchesse d’Albe, en 1834, 1847, 1850 et 1852[[2]](#footnote-2), c’est oublier un peu vite que l’empereur eut lui aussi des attaches familiales avec la côte basque et Biarritz en particulier.

L’adjudant du domaine impérial, Etienne Ardouin (1828-1909), rappelle que la reine Hortense, mère de Napoléon III, s’était rendu dès 1807 dans le village et l’avait comblé de ses bienfaits. Légende ou réalité[[3]](#footnote-3) ? Quoi qu’il en soit, on sait que son oncle Napoléon Ier visita Biarritz au printemps 1808 lors de son long séjour à Bayonne pour établir son frère aîné, Joseph, sur le trône d’Espagne. L’empereur avait élu le château de Marracq au rang des quatre résidences impériales dans les départements de l’Empire, après Mayence en 1804, Strasbourg en 1806 et Bordeaux en 1808, marquant ainsi l’importance qu’il attachait au Pays basque, ce dont se souviendra Napoléon III[[4]](#footnote-4).

Les attaches familiales de nos deux souverains, partagées entre la France et l’Espagne, étaient d’autant plus mêlées que le père d’Eugénie, Cipriano de Palafox y Portocarrero (1784-1839), comte de Teba, puis de Montijo à la mort de son frère aîné Eugenio, était un *afrancesado*, c’est-à-dire un partisan des Français et du roi Joseph lors de la guerre d’Indépendance (1808-1813). Ses convictions bonapartistes furent pour beaucoup dans l’union de sa fille, Maria Eugenia, avec Louis-Napoléon Bonaparte, nouvel empereur des Français. Tout se tenait donc.

Le couple impérial se rendit pour la première fois sur la côte basque en 1854. Du 21 juillet au 19 septembre, soit durant 42 jours, Napoléon III et Eugénie séjournèrent avec leur suite dans la Villa Grammont[[5]](#footnote-5), sur les hauteurs de Biarritz, près de la paroisse Saint-Martin. Devenue château à partir de 1866, elle était la résidence de Jules Labat (1819-1914), maire de Bayonne depuis 1852, conseiller général des Basses Pyrénées et futur député bonapartiste en 1869. La propriété était réputée plantée d’arbres provenant de plants de la Malmaison, lieu ô combien emblématique pour l’empereur.

Si l’idée d’un domaine à Biarritz était née près de Saint-Cloud, c’est dans cette villa cependant que le projet prit réellement forme. Baptisée "Villa Eugénie", la résidence envisagée n’avait rien de tel à proprement parlé mais tenait plutôt du château. Comme le rappelle justement André Lebourleux, on employa aussi dans les documents les termes de " résidence impériale de Biarrits" ou de "château de Biarrits". Le terme de *villa* apparait pour la première fois dans *Le Messager de Bayonne* du 29 juillet 1854, suivant une expression à la mode, probablement lancée par l’impératrice.

Le projet prit place dans un contexte international assez lourd : celui de la guerre de Crimée (1853-1856), engagée en octobre 1853 et premier grand conflit du Second Empire. L’empereur et l’impératrice avaient donc besoin − plus que jamais – de s’éloigner des lourdeurs de leurs responsabilités dans la capitale, prenant ici un repos bien mérité, loin de la cour et des importuns, repos si utile à la réflexion. Contrairement aux autres résidences impériales (Saint-Cloud, Compiègne, Fontainebleau, Pierrefonds plus tard), les souverains ne seraient pas, en effet, dérangés facilement ici.

***La résidence de Villeneuve l’Etang, prélude du domaine de Biarritz***

Si Versailles et Trianon furent assurément les sources d’inspiration du domaine de Biarritz, un autre lieu concernait plus particulièrement le couple impérial. Il disposait en effet, non loin de la cité royale, au bout de leur domaine favori de Saint-Cloud, d’une demeure privée, celle de Villeneuve l’Etang, sise entre Garches et Marne-la-Coquette. Elle avait été acquise en septembre 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte alors qu’il était président de la IIe République. C’est là que les deux époux passèrent leur lune de miel après leur union à Notre-Dame de Paris, le 30 janvier 1853.

Ce domaine − ancienne propriété du maréchal Soult, puis de la duchesse d’Angoulême, fille de Marie-Antoinette −, disposait d’un superbe lac et sa rivière, ainsi que d’une ferme expérimentale conçue sous Louis-Philippe, dite "ferme du Piqueur". Comme à Biarritz, ce domaine disposera d’un "logis des Cent Gardes" destiné à la garde rapprochée des souverains. Étaient ainsi rassemblés là, tous les éléments du futur domaine de la côte basque. L’empereur procédera plus tard à la reconstruction du château.

Pour prolonger les rappels historiques, ajoutons qu’en 1852, le couple impérial s’était installé au château de Saint-Cloud, résidence ô combien symbolique puisque celle de Marie-Antoinette, du 18 Brumaire et de la proclamation du Second Empire.

Enfin, en 1853, soit quelques mois avant Biarritz, Napoléon III avait fait du château de Versailles, dans la perspective de l’exposition universelle de 1855, le lieu de réception officiel des hôtes de marque de la France. Il engagea cette année-là une campagne de travaux tels que le site n’en avait pas connu depuis Louis-Philippe et la création de son musée historique dans les années 1830. Travaux qui furent confiés à Charles-Auguste Questel (1807-1888), architecte des domaines de Versailles et de Trianon depuis 1849.

L’empereur y recevra ainsi fastueusement, en août 1855, la reine Victoria et le prince Albert, lesquels séjourneront à Villeneuve l’Etang et à Saint-Cloud, séjours que la reine évoque dans son journal intime. Rappelons également que le couple royal fut reçu à cette occasion, le 21 août, par le couple impérial pour un lunch au Petit Trianon. L’impératrice Eugénie marquait là, déjà, son intérêt pour un lieu qui allait l’inspirer à Biarritz.

***Acquisitions des terrains et établissement de la résidence impériale***

Le 29 juillet 1854, *Le Messager de Bayonne* − qui informait quotidiennement des faits et gestes du couple impérial sur la côte basque − se fit l’écho de la rumeur de leur installation, laquelle se confirma le 3 août.

La veille, Napoléon III avait donné pouvoir au maire de Biarritz, Pierre Duprat[[6]](#footnote-6), d’acquérir en son nom les terrains nécessaires au domaine. L’acte fut passé à la Villa Grammont devant Me Tisset, notaire à Anglet.

La liste des terrains acquis nous est connue par la cession effectuée en 1881 et par l’analyse de Marie-Claude Savoye en 1985-1986.

Les actes notariés et le plan cadastral de Biarritz en 1831 nous informent sur leur situation avant la construction : il s’agissait d’une plage et de dunes de sable en littoral, précédées de modestes labours, de vignes et de pâturages suivant un parcellaire étroit.

Neuf terrains furent acquis du 2 au 6 août 1854 couvrant près de 5 ha (4 ha 99 ares 60 centiares précisément). Ils furent suivis de sept autres, du 26 juin au 13 octobre 1855, couvrant plus de 2 ha (2 ha 57 ares 10 centiares), soit 14 au total, pour un montant total de 55 634,94 francs (29 658,79 francs en 1854 + 25 976,15 francs en 1855). Les terrains appartenaient à une trentaine de propriétaires dont certains étaient encore mineurs. La superficie totale se montait à près de 8 hectares (7 ha 56 ares 70 centiares). D’autres achats surviendront en 1858-1859, puis de 1861 à 1865. Nous les analyserons plus loin.

Achille Fould, ministre de la Maison de l’Empereur, fut chargé de la validation de ces acquisitions comme, plus tard, des différents projets et travaux. Le 5 mai 1855, il dressait un rapport à Napoléon III qui portait le prix des terrains de 1854 à 59 827,50 francs, tenant compte des formalités judiciaires, et à guère plus de 62 000 francs pour ceux qui demeuraient à acquérir en 1855. Rapport auquel l’empereur donna son aval. Les terrains et la construction furent financés sur la cassette du couple impérial. Le domaine de Biarritz était donc leur propriété privée.

La résidence fut établie près du phare, érigé en 1834, sur un plateau situé à 12 mètres au-dessus de la plage et à 30 mètres de la limite du promontoire. Le site avait été fixé selon les critères retenus par l’architecte genevois, Samuel Vaucher (1798-1877), en 1852 pour le palais du Pharo à Marseille. Ce palais sera marqué à son tour par les plans et élévations de la villa de Biarritz. Dans les deux cas, il s’agissait, pour Napoléon III et Eugénie, de disposer d’une résidence en bordure de mer avec vue panoramique, l’une sur l’Atlantique, l’autre sur la Méditerranée. Les sites étaient, on le voit, toujours judicieusement choisis.

La position du nouveau domaine impérial était particulièrement originale et audacieuse : jamais souverains en France n’avaient osé fixer ainsi leur villégiature si près de la mer. Seul, en Russsie, au début du XVIIIe siècle, le tsar Pierre le Grand avait établi sa résidence de Peterhof au bord de la Baltique (1714-1723). En ce milieu du XIXe siècle, le bord de mer demeurait encore, dans de nombreuses provinces littorales, le lieu de tous les dangers : c’est pour cette raison que le village primitif de Biarritz fut fixé sur les hauteurs plutôt que sur le site de la ville actuelle. Il fallait être un urbain, un romantique comme Chateaubriand, ou un fou − comme le pensaient souvent les locaux− pour affronter ainsi les éléments et la fureur de l’Océan Atlantique[[7]](#footnote-7).

***Les acteurs du chantier***

Les souverains souhaitant pouvoir loger dans leur nouvelle résidence à l’été 1855, les choses se décidèrent donc très rapidement. Napoléon III était, on le sait, un homme d’action. Les terrains était à peine acquis que l’architecte était retenu à la fin juillet 1854 et le maitre d’œuvre, le 7 août.

Les architectes et le maître d’œuvre

Il s’agissait, pour le premier, d’Hippolyte Duran (1801-1882) – il signe son nom sans d[[8]](#footnote-8) −, d’origine parisienne, qui œuvrait depuis 1853 au projet de la nouvelle église Sainte-Eugénie de Biarritz. Il avait été conseillé à l’empereur par les maires de Bayonne et de Biarritz. Il avait son agence au n° 35 rue des Faures à Bayonne.

Elève de Paul Lelong, d’Antoine Vaudoyer, puis de son neveu, Hyppolite Lebas, à l’Ecole des Beaux-Arts à Paris, Duran fut admis le 29 décembre 1819. Il se spécialisa rapidement dans l’architecture médiévale, s’engageant dans la restauration de la basilique Saint-Rémi de Reims en 1837, édifice dont il rédigera la monographie.

Hippolyte Duran était réputé au Pays basque depuis sa désignation comme architecte du département des Basses-Pyrénées et du diocèse de Bayonne en 1848. Il succédait là à son confrère bayonnais, Hippolyte Guichenné, qui allait devenir son assistant puis inspecteur des édifices diocésains à compter d’août 1850. Duran prit ainsi la charge de la cathédrale, de l’évêché et du séminaire de la ville.

Quoiqu’auréolé de sa réputation d’architecte "néo-gothique archéologique", il fut démis de ses fonctions, le 10 février 1852, par sa mésentente avec l’évêque, Mgr François Lacroix, et fut nommé presqu’aussitôt architecte diocésain du Gers et des Hautes-Pyrénées.

Duran sera l’auteur d’édifices religieux importants dans le Sud-Ouest dont l’église Saint-André de Bayonne (1856-1869), les paroisses de Peyrehorade, Soustons et Tartas et surtout la basilique Notre-Dame de Lourdes (1866-1871), le plus connu de tous, dont il fut le grand initiateur.

Avant son arrivée dans le Sud-Ouest, Hippolyte Duran devait surtout sa notoriété en tant qu’auteur du singulier château de Monte-Cristo, bâti pour Alexandre Dumas père à Port-Marly, de 1844 à 1847. Cet édifice, fort connu au milieu du XIXe siècle, ne fut pas peu dans sa nomination dans la réalisation de la résidence impériale de Biarritz. Ajoutons qu’il était aussi membre de l’Institut royal des architectes de Londres et qu’il avait exposé ses talents au Salon du Louvre en 1827.

Pour la réalisation de la villa impériale, il fixa ses honoraires à 15 000 francs, payables en quatre termes à compter du 5 novembre 1854.

Le maître d’œuvre, Charles-Fabien Candas, était, quant à lui, entrepreneur général des Bâtiments de la Couronne. Parisien également, il avait établi son agence au n° 1 rue de Lille. Il n’était pas un inconnu pour Duran qui l’avait approché au milieu de 1854 pour le projet de la nouvelle paroisse Sainte-Eugénie à Biarritz. Il avait été retenu ici très vite puisqu’il fit ses premières soumissions le 7 août, à Bayonne, avant même l’approbation du projet définitif par le couple impérial. Soumissions qui seront finalisées et acceptées le 23 septembre suivant. Candas pouvait ainsi engager la consultation des artisans, tant locaux que parisiens, que l’on retrouvera plus loin.

Outre la résidence impériale, l’entrepreneur se fera un nom à Biarritz en tant qu’auteur, en 1857-1858, de sa villa néo-renaissance, le Château Candas*,* sise à l’angle de l’avenue de la Marne et de la rue Pellot, face à la future chapelle impériale, conçue par l’architecte Couvrechef. Première grande du genre à Biarritz, cette villa sera connue à partir de 1880 comme celle du duc de Frías, José Bernardino Fernández de Velasco (1836-1888), grand d’Espagne, quinzième du nom, proche de l’impératrice, qui était né à Paris. La demeure apparait, avec ses grands toits à la française, sur des clichés anciens du domaine et de la plage, isolée sur sa butte. Elle sera démolie en 1920.

Eloigné du chantier par ses fonctions dans les diocèses d’Auch et de Tarbes, et devant les critiques émises par les autorités sur les malfaçons de la construction, Hippolyte Duran fut de nouveau démis de ses fonctions, remplacé en mai 1855 par son inspecteur des travaux, Louis-Auguste-Déodat Couvrechef, âgé alors de 28 ans.

Né à Mathieu dans le Calvados, le 9 septembre 1827, le jeune Couvrechef avait entamé sa carrière comme tailleur de pierre. Élève de Simon-Claude Constant-Dufeux, il fut admis à l’Ecole de Beaux-Arts à Paris, le 1er décembre 1848. Il y demeura jusqu’en 1851. Les qualités développées sur le chantier de Biarritz lui valurent sa nomination en 1857 comme architecte en titre des châteaux impériaux de Pau, Biarritz et Arteaga, résidence espagnole des souverains sise à 10 kilomètres au nord de Guernica, près de Bilbao. L’architecte y décédera prématurément en mars 1858, inhumé dans l’église du village. Son corps sera rapatrié ensuite dans sa commune natale.

Gabriel-Auguste Ancelet (1829-1895) prit la relève. Né à Paris, le 21 décembre 1829, il était le fils de François-Gabriel Ancelet, architecte, et de Rosalie-Augustine Guignet dont les ascendants étaient des artisans de la manufacture de Sèvres.

À sa désignation en 1858, Ancelet œuvrait à la galerie des Natoire du palais de Compiègne (1858-1859). Devenu à son tour architecte des châteaux de Pau − qui lui doit son magnifique portique d’entrée néo-renaissance − et d’Arteaga, en remplacement de Couvrechef, il en conserva les charges jusqu’à sa nomination définitive à Compiègne en 1864. Il réalisera là, en 1867, la fameuse salle de théâtre qui demeura inachevée à la chute du Second Empire.

À Biarritz, Ancelet se révéla un architecte fort compétent. Il s’était formé auprès de son père, puis, de 1845 à 1851, à l’Ecole des Beaux-Arts avec, successivement, Paul-Eugène Lequeux, Louis-Pierre Baltard et Alphonse-François-Marie Jaÿ, gendre du précédent. En 1851, il obtint le Grand Prix de Rome ce qui lui permit de demeurer à la Villa Médicis de 1852 à 1855. À son retour à Paris, il fut nommé inspecteur aux travaux des Archives impériales et de la Bibliothèque de l’Arsenal, puis auditeur au Conseil des Bâtiments civils en 1857.

Sous la IIIe République, Gabriel-Auguste Ancelet sera l’architecte du Conservatoire des Arts et Métiers en 1872 et enseignera à l’Ecole des Beaux-Arts en 1873. Il sera aussi membre de la Société centrale des Architectes en 1885, sociétaire perpétuel de l’Association Taylor, et membre titulaire de l’Académie des Beaux-Arts, section architecture, en 1892.

Il décéda d’une attaque cérébrale à Paris, le 5 août 1895, et fut inhumé deux jours plus tard au cimetière du Père-Lachaise.

Joseph-Auguste Lafollye (1828-1891) lui succéda dans ses fonctions en 1864, demeurant ainsi le dernier architecte en titre du domaine de Biarritz.

Né à Paris, le 14 février 1828, et mort à son domicile de la rue Richepanse, le 9 mai 1891, Lafollye se forma à l’Ecole des Beaux-Arts auprès d’Emile-Jacques Gilbert, de Guillaume-Abel Blouet et d’Alphonse-François-Marie Jaÿ à l’instar d’Ancelet. Il y fut admis le 19 décembre 1845 et y demeura jusqu’en 1856.

Outre Biarritz, et à l’instar d’Ancelet, Lafollye se distingua particulièrement au château de Pau qu’il restaura et aménagea de 1864 à 1872. On lui doit notamment la décoration néo-gothique de l’aile sud, côté jardin, et néo-renaissance, côté cour.

Sa présence dans la région lui valut la construction du Palais de Justice de Pau (1847-1856) et de l’église néo-gothique Notre-Dame d’Oloron-Sainte-Marie (1869-1893). Il assura également la restauration de plusieurs édifices : abbatiale Saint-Jean de Sorde, Notre-Dame de Lescar, restitution du portail roman de l’église Saint-André à Sauveterre-de-Béarn. Sa dernière restauration majeure, hors du Sud-Ouest, sera le château de Saint-Germain-en-Laye, de 1879 à 1889.

Architecte prolifique, Joseph-Auguste Lafollye sera fait chevalier de la Légion d’honneur en 1876 et officier de l’Académie des Beaux-Arts en 1888. Il était aussi membre de la Société des Artistes français.

1864 marqua l’emploi d’un cinquième et dernier architecte − et non des moindres − pour la chapelle impériale : Emile Boeswillwald (1815-1896). Eminent architecte diocésain en France, il devait sa réputation localement à l’action déployée à la cathédrale de Bayonne mais aussi et surtout pour ses liens privilégiés avec Prosper Mérimée, intime de l’impératrice. Nous y reviendrons.

-L’inspecteur des Bâtiments et architecte de la ville

Les différents architectes de la résidence impériale furent placés sous la houlette de l’inspecteur des Bâtiments de la Couronne, Alphonse Bertrand, qui avait été désigné à ce poste en 1852. Véritable assistant ou second, il vérifiait et visait leurs projets et ouvrages avant et après exécution dont, par exemple, le projet de Duran pour les écuries impériales en novembre 1854. Sa signature apparait ainsi sous le terme « Bon » au détour de plusieurs plans conservés à Paris. Il est évoqué par ailleurs dans la presse locale et dans le recueil d’Etienne Ardouin[[9]](#footnote-9).

Alphonse Bertrand joua ainsi un rôle éminent dans les ouvrages du domaine de Biarritz, assisté, à partir de 1857, d’un commis auxiliaire, Oscar Tisnès qui, comme lui, deviendra l’un des grands architectes de la Côte basque au XIXe siècle[[10]](#footnote-10).

L’inspecteur des Bâtiments vit son action étendue en tant qu’architecte des arrondissements de Bayonne et de Mauléon à partir de 1854, fonction qui allait le hisser comme l’un des acteurs principaux de la cité nouvelle de Biarritz.

Né à Paris, le 27 octobre 1826, fils de Joseph-Arnoux Bertrand, argentier au ministère de la Guerre, et de Marie-Adèle Hérisson, Pierre-Joseph-Alphonse Bertrand, de son vrai nom, fut l’élève de Félix Duban (1797-1870) à l’Ecole des Beaux-Arts où il fut admis en décembre 1843. Il tiendra de son maître le goût particulier de la polychromie des façades.

Inspecteur des bâtiments civils à l’Hôtel du Timbre et de l’Enregistrement sous la direction de Victor Baltard, Bertrand arriva sur la Côte basque en 1852 en tant qu’inspecteur des édifices diocésains, désigné par Boeswillwald qui souhaitait confier à ce jeune architecte de talent l’inspection des ouvrages de la cathédrale de Bayonne et leur direction en son absence. Il lui fit procéder cette année-là à une série de relevés d’architecture de l’édifice dont ceux des chapelles latérales de la nef[[11]](#footnote-11). Poste dont il se retira en février 1855 au profit de ceux du domaine impérial de Biarritz où il s’établit désormais.

C’est en effet sur ce domaine qu’il apparait lors de son mariage, le 9 juillet 1856, avec une jeune Bayonnaise, Joséphine-Adélaïde Chandron, née le 24 septembre 1834, fille de Joseph-Philippe Chandron, mort à Laon le 26 septembre 1840, et de Jeanne Cazaux, décédée le 13 mars 1850. Les jeunes mariés avaient pour témoins : l’architecte Louis-Auguste-Déodat Couvrechef, âgé de 29 ans, le sculpteur Edouard-Julien Rebulet, âgé de 39 ans, Hilaire Roques, confrère de Bertrand sur le domaine impérial, âgé de 34 ans, et Auguste Laborde, âgé de 40 ans, propriétaire à Boucau[[12]](#footnote-12).

Sa présence sur la Côte basque valut à Alphonse Bertrand de nombreuses réalisations à Bayonne (immeubles de l’allée Boufflers et de l’ancienne fosse aux Mâts) et surtout à Biarritz où il réalisa une série de constructions prestigieuses qui assureront sa notoriété jusqu’en Espagne. Nous les évoquerons dans le cadre de la cité impériale.

Par ses coups de maître, Bertrand restera l’un des architectes majeurs de la région jusqu’à la fin du siècle : le château Haltia à Ustaritz (1874) ou les bains mauresques d’Hendaye (1884), devenus, comme ceux de Biarritz, casino de 1908 à 1980, sont bien connus des historiens.

Sa notoriété fut telle qu’il exposa au Salon des Artistes français à Paris en 1850, 1851 et 1853, puis à Bayonne en 1864. En 1878, il fut honoré de la médaille de bronze à l’Exposition universelle. Membre de la Société centrale des Architectes en 1889, Alphonse Bertrand mourut à Bayonne, le 10 janvier 1897.

Les sculpteurs

La sculpture ornementale de la Villa Eugénie fut confiée, en janvier 1855, au statuaire Jean-Pierre-Victor Huguenin, dit Victor Huguenin, professeur à l’Ecole impériale de Sourds-Muets, dont l’atelier se trouvait alors au 14 rue des Ursulines à Paris.

Né à Dôle, le 21 février 1802 et mort à Paris, le 8 janvier 1860, à son domicile du 32 rue d’Enfer, il se forma d’abord à Dijon, dans l’atelier de Nicolas Bornier. En 1825, il intégra l’Ecole des Beaux-Arts de Paris en tant qu’élève d’Etienne-Jules Ramey, dit Ramey fils. Il enseigna à l’École de dessin de Besançon au début des années 1830.

Victor Huguenin revînt ensuite à Paris. Il exposera au Salon du Louvre de 1835 à 1859. Honoré d’une médaille de la deuxième classe en 1836, il devint professeur de dessin à l’Ecole des Sourds-Muets en 1838 et reçut plusieurs commandes de l’Etat.

Le sculpteur fut ainsi employé sur les chantiers officiels de Versailles et du Luxembourg sous Louis-Philippe, puis du Louvre sous Napoléon III. Il reçut en 1837 la commande du *Saint Hilaire de Poitiers* pour le portique latéral droit de la Madeleine, suivi par le buste en marbre de *Jean-Jacques Rameau* en 1839, par celui en plâtre du *Maréchal Jean de Rambures* en 1840 pour le musée historique de Versailles, puis par le buste en marbre du *marquis de Fontanes* pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs [Sénat] en 1840.

En 1843, Huguenin reçut la commande de *Valentine de Milan*, son œuvre la plus connue, pour les jardins du Luxembourg, présentée au Salon de 1846. Pour la Cour Napoléon du Louvre, il conçut la figure de *Bernard Palissy* (années 1850).

Plusieurs sculptures de sa main sont encore conservées dans les églises Saint-Paul-Saint-Louis et Notre-Dame-des-Champs à Paris, la cathédrale du Mans, la bibliothèque de Besançon, les musées d’Angers, de Dôle, de Lons-le-Saunier, de Cambrai et de Lille. Il fut aussi l’auteur, en 1852-1853, de la statue en bronze de *Pascal Paoli* sur la place centrale de Corte en Corse, inaugurée le 11 juin 1854, ce qui ne fut pas peu dans son arrivée à Biarritz.

Sauf exception, Victor Huguenin eut la charge exclusive de l’ornementation du bâtiment suivant le marché établi en janvier 1855 pour un montant de 21 642 francs. Le relief de l’horloge au-dessus de l’entrée principale, que l’on voit aujourd’hui derrière la grille d’entrée de l’Hôtel du Palais, se montait, quant à lui, à 8 962,25 francs, livré le 7 juillet suivant.

Les bustes ornementaux disposés aux extrémités des ailes latérales furent sous-traités en février 1855 à trois sculpteurs parisiens : Pierre Faure, établi 24 place de la Madeleine, Gandolfi (prénom inconnu), sis 54 rue Madame, et Augustin Courtet, domicilié rue de Lille. Si l’on ne sait rien du premier, le second était apparenté à une fameuse dynastie de sculpteurs bolonais. Ils passèrent probablement par l’Ecole des Beaux-Arts de Paris, étape obligée pour une carrière officielle, voire par l’atelier de Ramey fils à l’instar de Courtet.

Xavier-Marie-Benoit-Auguste Courtet, dit Augustin Courtet, était né à Lyon, le 29 juillet 1821, fils de négociant, et mourut à Saint-Avertin (Indre-et-Loire) le 24 décembre 1890. Le sculpteur étudia d’abord à l’école de dessin de sa ville natale. À Paris, il fut l’élève de James Pradier, de Jules Ramey fils − comme Huguenin − et d’Auguste Dumont. Il intégra l’Ecole des Beaux-Arts en 1844 et se présentera au Salon du Louvre, de 1847 à 1889. Il obtint la médaille de la seconde classe en 1848.

À l’instar d’Huguenin, Courtet reçut de nombreuses commandes de l’Etat. En 1850, il réalisa ainsi le buste en marbre du peintre *Carle van Loo*[[13]](#footnote-13) pour les galeries du Louvre, exposé au Salon la même année et exécuta le groupe en bronze, *Centauresse et Faune*, qui sera présenté au Salon en 1852 avant son envoi au jardin du Palais des Arts de Lyon.

Augustin Courtet participa également au chantier du Louvre, auteur de deux figures de la Cour Napoléon en 1857 : *Ange-Jacques Gabriel* et *Nicolas Coustou*. Le musée conserva longtemps un *Faune sautant à la corde* en bronze, aujourd’hui au château de Blois, qui atteste son mérite. Pour le Musée historique de Versailles, il réalisa les bustes en marbre du *Maréchal de Castellane* (1864), de *Raymond-Théodore Troplong, président du Sénat* et de *Luce de Casabianca, capitaine de vaisseau* (1870).

Plusieurs de ses œuvres sont encore visibles au musée des Beaux-Arts de Lyon, à la tour Saint-Jacques (*Saint Pierre*, 1854-1855) et à l’église Saint-Laurent à Paris, sur divers tombeaux des cimetières du Montparnasse et du Père-Lachaise.

Courtet avait épousé, le 12 août 1857, Louise-Joséphine-Roger d’Arquinvilliers, fille du comte d’Arquinvilliers. Il résida ainsi au château familial Saint-Martin de Pontoise et reprit le nom de son épouse dans celui de Courtet d’Arquinvilliers.

Les bustes de la villa impériale seront évoqués dans l’examen des façades[[14]](#footnote-14).

Les artisans

La plupart des artisans employés sur le domaine de Biarritz travaillaient ou travailleront sur le chantier de restauration concomitant de la cathédrale de Bayonne dirigé par Hippolyte Duran, puis Emile Boeswillwald à partir de 1852.

Contrairement à la tradition décorative du XIXe siècle, aucun peintre décorateur n’est attesté pour les intérieurs de la résidence impériale. La Villa Eugénie n’était pas le château d’Eu de Louis-Philippe.

En mai 1855, Elie Combe, "entrepositaire général des glaces des manufactures de Saint-Gobain, Saint-Quilin et Cirey", sis au n° 313 rue Saint-Denis à Paris, se vit confier la livraison des glaces.

En juin 1855, le grand horloger Henri Lepaute (1800-1885) fut sollicité pour l’horloge, dite "horizon", disposée au-dessus de l’entrée principale, pour un montant de 1 560 francs. Descendant d’une fameuse lignée d’horlogers du roi, établie au n° 144 rue de Rivoli à Paris, il était le fournisseur officiel de Louis-Philippe avant de devenir celui de Napoléon III. On lui doit de nombreuses horloges de la capitale et de phares du monde entier sous le label bien connu : "Henry Lepaute". La fiabilité de ses réalisations lui valut d’exécuter les pendules des salons et salle à manger des résidences impériales dont celle de Biarritz.

L’horloge susdite était ainsi décrite : « une horloge dite horizontale, marchant huit jours sans être remontée ayant tous ses rouages et pièces principales en cuivre écroui et poli. L’échappement [est] à cheville, [et] la suspension à ressort. Il y aura [un] indicateur de raccord intérieur pour mettre à l’heure à volonté ainsi qu’un mécanisme auxiliaire pour faire marcher l’horloge pendant qu’on [la] remonte. Un volant modérateur réglera la vitesse du rouage de sonnerie, [et les] doubles fonctions seront assurées par des détentes de sûreté ».

L’appel à soumission aux entrepreneurs locaux de Candas fut publié dans *Le Messager de Bayonne*, le 19 août 1854 : Pierre Jolly, de Biarritz, et Baptiste Bascary, de Bidart, associés à Candas, furent retenus respectivement pour la maçonnerie et la charpenterie. Pour plus de commodité, les trois hommes se fixèrent chez leur confrère Jolly, rue d’Espagne, à Biarritz.

Candas retint aussi : Jean-Baptiste Bégué, 20 rue des Faures à Bayonne, pour la serrurerie ; Jean-Stanislas Larreguy, rue d’Espagne à Biarritz, le dénommé Piquenot, 2 place de la Victoire à Bayonne, et Jean Hugla, 40 rue des Herbes à Bordeaux, pour la menuiserie ; Jean-Baptiste Sarraille, parc d’Espagne à Biarritz, pour la couverture et la peinture en zinc ; François Sarraille, rue d’Espagne à Biarritz, pour la peinture et la vitrerie ; Paul Grasset, 34 rue du Bourg Neuf à Bayonne, pour la fumisterie ; Stein aîné, 18 rue des Vieilles Boucheries à Bayonne, pour la plomberie ; Jean Claverie, 3 rue des Basques à Bayonne, pour la marbrerie ; et Martial Récart, 61 rue Bourg Neuf à Bayonne, pour la miroiterie.

Si l’on en croit *Le Courrier de Bayonne* du 27 janvier 1855, il y eut également le marbrier Bernard Jaboin de Bordeaux, l’ébéniste Heim de Paris et le sculpteur Huguenin pour la décoration intérieure.

Viendront plus tard : le peintre A. de Béthune, 15 rue Bourg Neuf à Bayonne, en 1861 ; l’entreprise d’éclairage, Chabrié Frères, 58 rue des Martyrs à Paris, en 1863 ; Alexandre Moulinas, entrepreneur de béton plastique (sic), 17 rue Duluc à Bayonne, en 1864 ; et enfin Paul Figué, menuisier, rue d’Espagne à Biarritz, en 1865. L’orfèvre bayonnais Bertrand Mortet apparait également.

Le manque de peintres en bâtiment compétents et disponibles sur place obligea l’architecte Lafollye à recourir en 1865 à l’entreprise Mauge de Paris. En 1866, il sollicitera les Parisiens Mellerio père et fils, sis 40 bis rue Faber, pour la fumisterie.

***Le projet d’Hippolyte Duran (août 1854 – janvier 1855)***

Début août 1854, Napoléon III communiquait à Hippolyte Duran et à son assistant, Hippolyte Guichené, réputés les plus habiles architectes de la région, le plan souhaité pour la villa impériale. Quoique cité dans la presse du 3 du mois, l’intervention de Guichené n’apparait à aucun moment du projet. Il disparait en effet des chroniques locales à partir du 10 août, étant soit écarté, soit confiné au rôle d’assistant.

Duran livra le plan définitif le 7 septembre, lequel fut approuvé le 15 octobre par Achille Fould suivant les instructions de l’empereur. Il s’agissait d’un logis principal en fond de cour avec deux ailes latérales en retour, conformément à la disposition du château classique français depuis le XVIIe siècle.

Le mélange brique et pierre en façade entendait se conformer au style dit "Louis XIII" − "Louis XIV" à cette époque − en souvenir du premier château de Versailles dans l’actuelle Cour de Marbre, revu et corrigé par le grand roi dans les années 1660. La séduction de ce premier Versailles s’était toujours exercée sur les souverains au point que cette partie du château ne put jamais être sacrifiée aux vastes projets de reconstruction du côté de la cour qui furent régulièrement lancés depuis la fin du XVIIe siècle. La séduction fut de nouveau de mise pour Napoléon III sous l’effet de la réhabilitation des XVIIe-XVIIIe siècles par les frères Goncourt. La résidence de Biarritz allait ainsi donner naissance à la vogue extraordinaire du style dit "Louis XIII" sous le Second Empire et ce jusqu’au tournant du XXe siècle.

Rappelons que depuis 1853, outre le chantier du Louvre (1853-1857), Napoléon III avait marqué son intérêt pour Versailles en reprenant à son compte le projet de restauration de son oncle Napoléon dans les années 1800, désignant à cet effet Charles-Auguste Questel, architecte du palais, afin d’engager de nombreux ouvrages, tant au château qu’aux écuries ou au Grand Trianon, afin d’en faire le lieu de réception des hôtes de marque de la France, ce qu’il demeurera jusqu’à nous. Le site n’avait pas connu en effet d’entretien depuis la chute de Louis-Philippe en 1848. La réception somptueuse de la reine Victoria en août 1855 marqua le coup d’envoi de la nouvelle fonction du château. Réception qui explique en partie la brièveté du séjour du couple impérial à Biarritz cette année-là.

Afin de répondre à l’impatience de Napoléon III et d’Eugénie − qui n’est pas sans rappeler celle de Louis XIV et de Marie-Antoinette à Versailles −, et comme l’indique l’élévation, Duran usa d’une couverture en zinc et non en ardoise suivant l’usage du XVIIe siècle. On retrouvera ce type de couverture sur l’ensemble des constructions du domaine. La trop grande simplicité des façades amena leur correction en janvier 1855[[15]](#footnote-15) .

***La construction de la Villa Eugénie (1854-1855)***

Les terrains à peine acquis, l’empereur engagea dès le mois d’août 1854 l’implantation du bâtiment et le creusement des fondations même si, comme on l’a dit, le projet de la résidence impériale ne sera arrêté que le mois suivant.

Le 8 août, *Le Messager de Bayonne* informait, dans un zèle un peu précipité sans doute, que Napoléon III s’était rendu le 4 du mois sur le terrain "où quelques ouvriers étaient déjà à l’œuvre sous la conduite de M. Bascary, régisseur des travaux". L’empereur avait fait reculer l’implantation de la villa de 15 mètres. Il donna ordre d’employer tous les ouvriers possibles. Une centaine se trouva sur les lieux dès le lendemain, prétend le journal. Napoléon III les encouragea par une gratification de 5 francs. Le 10 août, le journal assure que l’empereur ne passait pas une journée sans se rendre sur les lieux où 200 ouvriers étaient à la tâche, tel Louis XIV à Versailles et tel qu’il avait ordonné lui-même en 1853 pour le chantier du Louvre en vue de l’exposition universelle de 1855[[16]](#footnote-16).

Le 12 du mois, plusieurs centaines (sic) de soldats, placés sous l’autorité d’un commandant du génie, réalisèrent la nouvelle route d’accès à la résidence, dénommée "route de l’Empereur" ou "de Bayonne", actuelle avenue de la Marne. Le 19, *Le Messager* indiquait que les travaux étaient « poussés avec toute l’activité possible » et qu’ils seraient achevés d’ici dix mois.

Début septembre, des ouvriers, tant civils que militaires, s’affairaient aux terrassements autour de la construction, marquant ainsi le début de la constitution du domaine. L’emploi de soldats sur le site de Biarritz n’est pas sans évoquer ceux requis sur les chantiers de Louis XIV à Versailles, Marly ou pour l’aqueduc de Maintenon.

La construction de la résidence impériale proprement dite fut engagée dans la seconde quinzaine d’octobre, après l’adoption du projet contresigné par Fould. La foule de maçons et de manœuvres fut placée sous la direction de l’entrepreneur Candas. Certains étaient venus de Bordeaux, de Toulouse et de Paris pour suppléer les ouvriers locaux qui ne maîtrisaient pas le travail de la brique requis en façade et à l’intérieur de la villa.

Les sous-sols furent ainsi réalisés de la mi-octobre à la mi-novembre, suivis de l’assise du bâtiment. Début décembre, la construction fut entravée par des pluies diluviennes qui firent déborder la rivière du domaine, entrainant plusieurs mètres cubes de sable. Ces conditions de travail pénibles provoquèrent la mise en grève des bouviers chargés des terrassements et du convoi des matériaux que l’on charriait par des bœufs.

Afin de remédier à l’embourbement des animaux et remettre les hommes au travail, Duran fit charrier les lourds matériaux sur un petit chemin de fer tirés par des chevaux[[17]](#footnote-17).

En décembre1854 - janvier 1855, la construction atteignit, suivant les parties, l’entresol au-dessus du rez-de-chaussée ou le premier étage comme l’attestent les clichés envoyés par l’architecte à la Maison de l’Empereur pour assurer le ministre Fould de son évolution.

L’arrivée de la gelée, fin janvier, mit le chantier à l’arrêt. Ceci permit au chroniqueur du *Courrier de Bayonne* de le visiter. Il confirme l’achèvement du premier étage à cette période. On avait travaillé tous les jours, assure-t-il, même le dimanche, afin de tenir le délai fixé par l’empereur : l’été 1855. Le chantier fut placé sous la surveillance de soldats en faction, empêchant les intrusions et la curiosité malvenue de la presse ou du public.

En avril 1855, les travaux de couverture de la villa débutèrent enfin tandis que ceux de sculptures, commencés par Huguenin en février, n’étaient pas encore achevés.

En mai, Candas entama le démontage des échafaudages et la mise en place des croisées. Huguenin dut ainsi travailler sur un échafaudage individuel pour parachever l’ornementation du bâtiment qui ne le sera qu’en juillet, soit juste avant l’arrivée des souverains. La pression exercée sur l’entrepreneur pour livrer le chantier à temps contraignit le sculpteur à sacrifier moult détails souhaités par l’architecte dans les modénatures (saillie des pilastres, corniche notamment) et les ornements : 21 mascarons de croisées seront ainsi supprimés. Le sculpteur se plaignit des conditions de travail, qu’il s’agisse du manque d’expérience des aides recrutés sur place, ce qui l’obligea à exécuter la plupart du chantier lui-même, ou de la dureté et de la qualité inégale de la pierre, voire des intempéries ...

Pendant ce temps, Candas procéda à l’aménagement intérieur de la résidence. Il prit un soin particulier à la décoration dont celle des trumeaux de glaces des pièces principales.

Pour le chantier, l’entrepreneur avait recouru à divers fournisseurs locaux : François Moussempes livra ainsi la pierre et le bois. Issu d’une vieille famille de chasseurs de baleines établie à Biarritz depuis le XIVe siècle, il deviendra le principal entrepreneur et employeur de la cité au XIXe siècle, ainsi que le père fondateur d’une des grandes familles biarrotes du siècle. Apparaissent également les noms de : Bascary, originaire de Guéthary, pour les outils et le ciment, Récart et Lefebvre, pour la plâtrerie, Sarraille et Récart, fils ou frère du précédent, pour la peinture et la vitrerie, tous biarrots ; Sasco, établi à Bidart, et Ithurbide, à Arbonne, pour la chaux. Les Bayonnais Jean Clément et les époux Bègué livrèrent, quant à eux, respectivement, la menuiserie et la serrurerie.

La pierre provenait principalement de Saintonge. Duran pensa aussi à d’autres carrières : Bidache, Bardos et Laàs pour la pierre dure, Bourg-sur-Gironde pour la pierre tendre, la Rhune et Fontarabie pour le grès. L’emploi de la pierre de Bidache, de teinte grise, est attesté dans les fondations de la villa, des terrasses et de la chapelle impériale, le grès de la Rhune dans le garde-corps de la grande terrasse.

L’emploi des briques de Bordeaux et de Toulouse fut envisagé par l’architecte. Candas leur préféra la brique d’Angleterre − de Rochester précisément, au sud-est de Londres – et celle de Bourgogne. Des difficultés d’approvisionnement par la marine anglaise, ainsi que les qualité et couleur inégales de la première amenèrent à retenir principalement la seconde pour le parement des façades et la confection des cloisons intérieures afin de tenir les délais. La brique commandée en Angleterre − 200 000 initialement, réduites à 30 000 − fut affectée aux autres bâtiments du domaine : pavillons de garde, écuries, dépendances. Le soubassement de la villa, d’abord conçu dans ce matériau, fut finalement remplacé par de la pierre de Saintonge présentée sous forme rustique.

Pour le bois de charpente, Duran avait privilégié le chêne des meilleures forêts du Pays basque, à l’exception de celles de la rive gauche de la Nive, c’est-à-dire des Landes, jugées de moins bonne qualité. Des raisons de coût et de délai obligèrent pourtant à recourir, en avril 1855, à d’autres essences tels que le pin et le sapin des Landes, pourtant plus sensibles aux insectes. Bois qui furent acheminés depuis le port de Bordeaux.

Les planchers intérieurs étaient, quant à eux, en pin, chêne ou châtaignier. Le premier fut employé dans les pièces les plus communes dont celles sous les combles. Les bois nobles (chêne, châtaignier) furent de mise dans les parquets à l’anglaise des appartements du rez-de-chaussée et du premier étage.

Le chêne fut employé également pour les portes extérieures, les croisées et les escaliers. Le montant des croisées était, quant à lui, en bois du Nord[[18]](#footnote-18). Les portes et les huisseries intérieures furent réalisées en chêne ou en pin suivant leur emplacement.

Les huisseries extérieures furent revêtues de trois couches de peinture à base de zinc pour mieux les protéger des intempéries et de l’air salin.

Les conduites d’eau de la demeure furent réalisées en ciment de Guéthary et en fonte pour les tuyaux.

Le zinc de la couverture fut confié, en novembre 1854, à Louis-Alexandre Calley Saint-Paul de Sinçay, directeur général de la Société de la Vieille Montagne, sise 19 rue Richer à Paris. Il s’agissait d’une importante société d’origine liégeoise qui exploitait alors ce matériau.

Le choix du zinc peut surprendre pour la couverture d’un château dit de style "Louis XIV" mais il était en vogue depuis le second quart du siècle tant pour des raisons de coût, de rapidité et de facilité de pose que de résistance aux embruns et aux intempéries. La pluie et le vent sont souvent violents au Pays basque, surtout en hiver. Duran l’avait employé conjointement avec l’ardoise au château de Monte-Cristo dans la décennie précédente. Le zinc fut souvent employé dans de nombreuses résidences dont le corps central du château de Versailles. Il disparut des couvertures de la villa impériale lors de la surélévation de 1865-1866, remplacé définitivement par l’ardoise suivant la tradition des XVIIe-XVIIIe siècles.

Les matériaux et le matériel furent acheminés à Biarritz par voies terrestres depuis le port de Bayonne. Ils étaient arrivés là par voies d’eau (l’Atlantique ou l’Adour) depuis Bordeaux et l’arrière-pays. La liaison ferrée Paris-Bordeaux, prolongée jusqu’à Bayonne en 1855 et jusqu’à Biarritz en 1862, facilitera grandement les choses.

Pour le soin des ouvriers, un médecin du nom d’Adémar et un pharmacien du nom de Puissan, furent engagés sur le chantier conformément aux préoccupations sociales de Napoléon III. Contrairement à Louis XIV et d’autres souverains, l’empereur marquait un souci réel de l’état sanitaire de la main d’œuvre. La Maison de l’Empereur prit ainsi en charge ses frais d’accidents et de maladies, soit une sécurité sociale avant l’heure. L’empereur attachait beaucoup d’importance à ces questions[[19]](#footnote-19) et ce d’autant que ses échanges réguliers avec le Père Cestac − fondateur de la congrégation des Servantes de Marie à Anglet, qu’il avait visités dès sa venue sur la côte basque en 1854 − le confortaient sur ce point[[20]](#footnote-20).

En juillet 1855, la villa impériale était achevée. Comme au Louvre dont le gros œuvre était achevé depuis quelques mois, les ouvriers avaient travaillé jour et nuit afin de boucler le chantier à temps, placés sous l’autorité du baron Jean-Baptiste-Roger Fauchon d’Henneville (1780-1856), inspecteur de la Couronne. Ils quitteront les lieux à l’arrivée des souverains.

Le domaine, quant à lui, demeurait sens dessus-dessous : la maison du portier ne sera livrée qu’en août et les écuries, en novembre.

Le chantier se montait alors à 472 000 francs dont 300 000 francs pour la seule villa. André Lebourleux évoque la somme totale de 595 487,70 francs avec l’acquisition des terrains. Ce n’était là qu’un début.

Durant quatre jours (26-29 juillet 1855), Napoléon III et Eugénie visitèrent les lieux, accompagnés d’Achille Fould, présent pour l’occasion. L’empereur et l’impératrice envisagèrent de revenir à la fin du mois d’août pour une vingtaine de jours après la réception de la reine Victoria. Mais l’état du domaine et leurs obligations respectives les convainquirent de remettre à l’année suivante le séjour tant attendu.

***La villa impériale en 1855***

Le bâtiment mesurait, nous dit Ardouin, 38 mètres pour le logis principal et 39 mètres pour les ailes. Il atteindra 20,25 mètres de haut avec l’attique réalisé en 1865-1866. La cour principale faisait, quant à elle, 22 mètres de long sur 20 mètres de large[[21]](#footnote-21).

Les pièces du rez-de-chaussée mesuraient 13 mètres de long sur 6 mètres de large pour la salle à manger et 10 mètres de long sur 6 mètres de large pour le grand salon. Le petit salon voisin formait un carré de 5,60 mètres de côté et le cabinet de travail de l’empereur ensuite, un second de 5 mètres.

Du côté de l’océan, se trouvait une vaste terrasse à pans convexes de 65 mètres de large sur 30 mètres de profondeur. Sa réalisation était motivée tant pour des raisons esthétiques − procurer au couple impérial un espace pour admirer le superbe panorama sur Biarritz et le golfe des Gascogne – que technique – protéger la résidence des assauts réguliers de l’océan tel qu’on le constate encore de nos jours.

Réalisée en décembre 1854 - janvier 1855 sur une assise en pierre de Bidache, cette terrasse reposait sur deux grands rochers situés au bout du promontoire, protégée de l’océan par divers enrochements[[22]](#footnote-22). Fermée par un garde-corps ajouré de style Louis XVI en grès de la Rhune, elle prolongeait ainsi naturellement l’espace de la villa[[23]](#footnote-23).

Lors des séjours du couple impérial, on y dressait une tente de 10 mètres de long sur 3,50 mètres de large, en bois verni, imitation bambou, couverte d’un coutil rayé et agrémentée d’un lambrequin. Elle abritait les observations de l’empereur qui, tel Louis XVI à Versailles, usait de ses instruments de vue pour examiner le ciel et la mer, de jour comme de nuit. Une tente similaire, de toile blanche, sera employée pour abriter l’impératrice et sa suite sur l’un des promontoires du Port-Vieux.

***La nouvelle aile (1859-1860)***

La croissance du prince impérial, Louis-Napoléon, né le 16 mars 1856, et l’arrivée de personnalités toujours plus nombreuses rendirent vite la résidence de Biarritz bien petite. Une seconde tranche de travaux fut donc décidée en octobre 1858.

L’extension fut réalisée en 1859-1860 sur le flanc droit de la villa avec la création d’une aile en rez-de-chaussée, couverte en zinc elle aussi, due à l’architecte Gabriel-Auguste Ancelet. Elle donnait déjà ce fameux plan en E que l’on retrouvera plus tard, à une plus grande échelle, à l’Hôtel du Palais, plan qui symbolisait si bien le nom d’Eugénie.

Le budget fut fixé à 152 000 francs en avril 1859, soit plus de la moitié de celui de la villa. L’architecte justifia ce montant par le choix de matériaux plus résistants, rendus nécessaires par la situation et le climat du lieu, ce qui n’avait pas été le cas lors de la construction de son prédécesseur Duran, d’où la grande fragilité de la villa comme nous le verrons. Contrairement à son confrère, dont il critiquait les méthodes sans le nommer, Ancelet entendait réaliser là un bâtiment plus durable.

Les intervenants étaient sensiblement identiques à ceux employés en 1854 : la maçonnerie et la charpenterie furent ainsi confiées à MM. Candas, Bascary et Jolly, la plomberie à Stein Aîné, la couverture en zinc à Sarraille, la sculpture et la pose des ornements aux Biarrots, Muidebled et Rebulet.

Pour les intérieurs, la menuiserie fut réalisée par le Bordelais Hugla et le Biarrot Larréguy. Les planchers furent fournis par le Landais Lavigne. La serrurerie, la marbrerie des sols et des cheminées, la fumisterie et la miroiterie furent exécutées, respectivement, par les Bayonnais Bégué, Claverie, Grasset et Récart.

La décoration en carton-pâte, suivant l’usage du XVIIIe siècle, fut livrée par les frères Huber, sis 3 rue de Monthyon à Paris. Cette importante dynastie de décorateurs se composait de trois frères : Frédéric-Adolphe (1828-1903), Auguste (1827-1908) et Henri-Julien (1829-19 ?). Leur père, César-Joseph-Eusèbe Huber (1801-1867), était né à Madrid d’une mère française et d’un père perruquier à la cour d’Espagne. Il était venu à Paris en 1819 pour se former à l’Ecole des Beaux-Arts. En 1825, il s’associa à Louis-Etienne Wallet pour reprendre une société de décoration en carton-pierre.

Fort d’un catalogue de 3 000 références, Huber père travailla sur tous les chantiers importants du règne de Louis-Philippe (Versailles, Luxembourg, Tuileries …) avant de passer la main à ses fils au début du Second Empire, d’abord engagés sur le chantier de Saint-Cloud. Ils œuvrèrent ensuite à la restauration de l’appartement d’assemblée du château de Rambouillet (1855-1856) : on leur doit le décapage des superbes boiseries rocaille bien connues. Ajoutons le Salon des Revues à Compiègne (1856) ou le Cabinet des Dépêches de Napoléon III à Fontainebleau (1862), notamment.

Les tentures de la résidence impériale furent livrées, quant à elles, par la maison Bétrémieux fils, sise 205 rue Saint-Honoré à Paris. L’entreprise Chabrié frères, 58 rue des Martyrs, fournit les bronzes. Comme les Huber, il s’agissait là de fournisseurs réguliers des résidences royales, puis impériales.

La Maison de l’Empereur déboursa pour le nouveau bâtiment, 170 095,04 francs en 1859 et 90 049,29 francs en 1860, soit un total de 260 144,33 francs.

La villa et la nouvelle aile formèrent deux bâtiments contigus qui ne communiquaient qu’en sous-sol et rez-de-chaussée. Les entresols de l’aile n’étaient accessibles que par un escalier intérieur. On notera la présence d’un puits de jour du côté de la villa, qualifié de "petite cour".

D’après les calculs opérés par André Lebourleux, le coût total de la résidence impériale à ce moment, terrains compris, se montait à 1 149 073 francs, soit 6 millions d’euros. Cette estimation ne tient toutefois pas compte des autres réalisations du domaine, auxquelles s’ajouteront les aménagements intérieurs permanents de la demeure.

En effet, à l’instar de Louis XIV à Versailles ou de Marie-Antoinette à Trianon, voire d’autres souverains, Napoléon III et Eugénie éprouvaient un besoin permanent de nouveautés. Il leur fallait tenir leur rang et leur réputation en matière de réalisations et de goût, d’autant que la résidence de Biarritz ne cessait de gagner en importance avec l’accueil d’hôtes toujours plus prestigieux.

***Des travaux à chaque saison. La surélévation et les nouvelles couvertures de 1865-1866***

La présence du couple impérial amenait, à chaque saison, son lot de travaux et de réfections. Il ne quittait pas les lieux sans que de nouveaux projets furent adoptés et réalisés pour l’année suivante.

L’année 1855 s’acheva ainsi, après leur passage en juillet, par la réalisation : de la terrasse inférieure à droite de la principale, du chemin du phare et de la chaussée de la nouvelle route impériale devant l’entrée du domaine, laquelle entraina les travaux de terrassement autour du pavillon du concierge. Ces travaux participaient aux aménagements des abords et furent poursuivis en 1856.

Cette année 1856 vit aussi l’établissement d’un grand réservoir sur le plateau du phare, au bout de la future pinède (lots nos 87-88 de 1881, consigné par la lettre R sur le plan), au droit de l’actuelle rue Lavigerie, dans sa portion sur l’avenue de l’Impératrice. Il faisait suite à la concession des droits et servitudes en eau du terrain par le propriétaire ainsi que nous l’examinerons dans l’étude du domaine. La forte pente à cet endroit permit, via des canalisations souterraines et de surface, de faciliter l’alimentation en eau de la villa et de son parc. Une première conduite en fonte sera réalisée ainsi en 1857. Le dispositif sera complété par la construction de canaux souterrains en 1860 et 1863, après la concession de nouveaux droits et servitudes obtenues par l’empereur, comme l’a fort bien établie Marie-Claude Savoye. Le réservoir servira jusqu’au début du XXe siècle pour l’hôtel-casino du Palais.

En 1858, les communs de la villa en sous-sols furent étendus sous l’aile droite, ce qui amena la création d’un corridor sous la cour entre les deux ailes pour 25 500 francs. Le trottoir autour de la résidence impériale fut élargi à cette occasion.

En 1859, le plafond du cabinet de l’empereur et le plancher de la chambre du prince impérial au-dessus furent refaits intégralement, conséquence de la fragilité de la construction d’Hippolyte Duran.

En 1860, le mur du grand salon et ses deux entrées durent être aussi refaits. L’année vit la poursuite du remplacement des charpentes hors d’usage et la consolidation des planchers des entresols qu’Ancelet estimait insuffisants. Il réalisa ainsi en avril les nouveaux plafonds du grand salon et de la salle à manger, réalisation visitée et approuvée en mai. Avril marqua aussi la réfection des cloisons des chambres du premier étage au droit des dites pièces. L’architecte dénonça avec insistance la construction viciée de la villa qu’il considérait comme devant être "refaite en partie" (sic). Il regrettait les sommes employées et qui l’avaient été, selon lui, en pure perte.

En avril-mai 1863, Ancelet s’attela au renforcement de l’entresol au-dessus du petit salon. Dans cette perspective, il avait conçu un plafond à caissons de style Louis XIII qui fut réalisé et envoyé en pièces détachées par les frères Huber en mars. Un autre plafond fut conçu de même pour le cabinet du prince impérial à l’étage.

L’année 1864 vit la réalisation des nouvelles écuries du domaine par Ancelet et celle de la chapelle impériale par Boeswillwald. L’emplacement et le projet de cette dernière avaient été arrêtés l’année précédente.

En septembre 1865, Joseph-Auguste Lafollye, successeur d’Ancelet, engagea la surélévation de la résidence impériale afin de gagner de nouveaux espaces. L’architecte opta pour un demi-étage, dit attique, de 2,25 mètres, ce qui entraina la disparition définitive de la couverture en zinc au profit d’une couverture en ardoises d’Angers, dites "modèle anglais", conformément à l’anglomanie ambiante. Elle sera achevée par l’entrepreneur Jolly en mars-avril 1867.

Lafollye en profita pour supprimer le toit en zinc à deux pans de la nouvelle aile au profit d’un toit à l’italienne en ardoise. L’opération fut étendue au premier semestre 1866. L’architecte entendait harmoniser ainsi l’ensemble des couvertures de la demeure, marquant là la troisième et dernière grande phase de son évolution. Le montant des travaux n’est pas établi.

En 1866, une nouvelle cuisine, dotée d’une cour anglaise pour la luminosité et la ventilation, fut aménagée sous l’aile droite et dans la petite cour qui la séparait de la nouvelle aile. Elle répondait aux nécessités des réceptions toujours plus nombreuses. Le procédé avait été imaginé par Hippolyte Duran en novembre 1854 pour l’aile gauche de la villa, cour à laquelle on accédait par deux rampes extérieures.

En février 1866, la grande terrasse fut dotée d’un brise-lame en contrefort pour limiter les assauts de l’océan par temps fort et mieux protéger ainsi le mur de soutènement.

En 1867, Napoléon III sollicita le remplacement de la cheminée de son cabinet de travail. Le dessin, anonyme, montre une cheminée de style Louis XVI avec pieds en console et frise de postes au-dessus du foyer suivant les motifs en vigueur au XVIIIe siècle. Le projet, approuvé en février, fut exécuté en avril par le marbrier Léon Géruzet, originaire de Bagnères-de-Bigorre, pour un montant de 4 000 francs.

Lafollye poursuivit cette année-là la campagne de consolidation des planchers du premier étage à l’aide de 28 solives de fer. L’opération fut exécutée du 28 mai au 17 juin par le maitre de forge Delport dont les ateliers se trouvaient 208 quai de Jemmapes à Paris. L’architecte lança parallèlement un diagnostic complet des sols de la demeure dont ceux du second étage.

La villa impériale avait alors près d’une quinzaine d’années. La médiocrité de la construction avait conduit Lafollye à engager, cette fois, une réfection complète des planchers du premier étage.

L’architecte généralisa ainsi, fin 1868, à l’issue du dernier séjour du couple impérial, l’installation des solives de fonte en soutènement, opération qui s’étendit sur 1869. Ceci explique l’absence des souverains à Biarritz cette année-là. Toutes ces solives seront retrouvées dans l’incendie de l’Hôtel du Palais en 1903.

Ces aménagements, consolidations et agrandissements allaient permettre à Napoléon III et à Eugénie de recevoir leurs hôtes dans les meilleures conditions possibles.

Une ultime campagne de réfection fut décidée en février 1870 pour les parquets du cabinet de l’Empereur, de la salle à manger et de la salle des gardes en rez-de-chaussée pour un montant de 6 000 francs.

La déclaration de guerre de la France à la Prusse en juillet de cette année devait empêcher à nouveau le séjour des souverains à Biarritz. Ils ne devaient plus jamais revoir leur chère résidence.

**II. Le domaine impérial de Biarritz**

On ne peut aborder la résidence impériale sans évoquer le vaste domaine qui se trouvait par-derrière. Il se composait de constructions variées, souvent négligées, voire ignorées des historiens, certaines étant disparues dès la fin du XIXe siècle.

La réalisation du domaine et de la plage en prolongement donna lieu en effet à des aménagements tels qu’on n’en avait pas vus depuis les parcs de Versailles et de Trianon aux XVIIe-XVIIIe siècles pour une résidence officielle. Le Dr Barthez rappelle, en 1856, le volontarisme de l’empereur à cet égard : « Ici, il [Napoléon III] s’occupe à faire pousser quelque chose sur les montagnes de sable qu’il a achetées sous prétexte d’en faire un parc. Il dépense bien de l’argent à faire planter des pins et des tamaris, à les protéger contre le sable et le vent de la mer, à consolider le terrain sablonneux dans lequel le premier orage creuse de gros ravins, à planter du gazon qui ne veut pas venir. L’avenir", ajoute-t-il, "nous dira quel sera la réussite. Mais j’en conclus que l’Empereur se plait aux choses difficiles ; il veut vaincre la difficulté » [[24]](#footnote-24).

De 7 ha 56 ares 70 centiares en 1855, le domaine de Biarritz atteignit 24 ha 28 ares 40 centiares à la fin du Second Empire. Il était bordé au sud par la nouvelle route impériale n° 10, de Biarritz à Bayonne, dite "de l’Empereur", laquelle forme l’actuelle avenue de la Marne.

L’ensemble fut aménagé suivant le goût du pittoresque du XVIIIe siècle. L’impératrice Eugénie souhaitait s’inspirer là du parc du Petit Trianon de Marie-Antoinette. Parc qui, rappelons-le, avait été réaménagé au début du siècle pour Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, sœur favorite de Napoléon[[25]](#footnote-25). Tout un symbole.

***Naissance et évolution du parc (1855-1865)***

Un premier projet, non daté et non signé, présentait un parc à l’anglaise avec ses allées sinueuses et masses boisées qui alternaient avec espaces en gazon. La rivière vers la plage n’apparait curieusement pas. Les premiers bâtiments sont indiqués en rouge : à l’entrée du domaine, apparaissent la maison du portier et le carré des écuries impériales, puis la Villa Eugénie et sa terrasse du côté de la mer, encadrée sur la plage, plus loin, par deux guérites. La maison du jardinier figure au centre du parc. Près des écuries, on envisagea la création d’un vaste bosquet de forme rectangulaire.

Sans grande originalité, ce projet était commun aux nombreux parcs à l’anglaise en vogue depuis la fin du XVIIIe siècle. La modestie de la composition parait être l’œuvre d’Hippolyte Duran qui était alors davantage porté sur les constructions de type médiéval que les créations contemporaines. Le projet peut être situé à l’été 1854.

Comme la villa, un projet plus flatteur, comprenant le lac et la rivière du lieu, fut finalement retenu ainsi que le présente un second plan aquarellé, non signé et non daté également. On peut y voir là la main de l’ingénieur Isidore Daguenet, principal ordonnateur du futur parc. Une collaboration avec Alphonse Bertrand n’est pas à exclure.

Quoi qu’il en soit, le parc impérial de Biarritz apparait comme la toute première grande réalisation paysagère du Second Empire, après le Bois de Boulogne (1853-1857) et avant le Bois de Vincennes (1855-1866) et les Buttes Chaumont (1863-1869) à Paris si souvent considérés par les historiens.

Si les premiers terrassements pour la résidence impériale avaient commencé à l’été 1854, les aménagements du parc débutèrent, quant à eux, dans les premiers mois de 1855. Ils faisaient suite à l’arrêt définitif du parti de la villa et de son parc en janvier de cette année. Aménagements qui se poursuivront jusqu’à l’été.

Isidore Daguenet, ingénieur des Ponts et Chaussées des Basses Pyrénées, établi à Bayonne, en assura la maîtrise d’œuvre, assisté d’Auguste Neumann, chef jardinier du château impérial de Pau, et de Combes, aide-jardinier. Les trois hommes s’entourèrent d’artisans et de fournisseurs locaux : Giraud pour les remblais, Cazeaux pour les sentiers, Betbeser et Moussempès pour les barrières et les clôtures de bois.

Tel Louis XIV à Versailles et comme il procédait alors au Louvre, Napoléon III requit des centaines d’ouvriers et de soldats afin de procéder aux creusements, terrassements et apports de terre destinés à remodeler le terrain ingrat et sablonneux du site en parc à l’anglaise avec ses routes, allées serpentines, lac, rivières, petits ponts, fabriques et constructions diverses. Ce qui n’était que landes et dunes de sable, maigres pâturages et modestes labours devint superbes massifs et verte pelouse vallonnée. Les dunes en bord de mer furent consolidées à l’aide de petits joncs, dénommés « gourbets », qu’on employait dans les Landes.

Les plantations furent confiées à Combes, du printemps à août 1855, lequel prit soin de les abriter du puissant vent de l’océan. Marthias Harriet, pépiniériste à Biarritz, fournit les semis et plantations, Pierre Hiriart, originaire d’Anglet, le gazon, Raymond Lavigne, de Bénesse-Maremne (Landes), les arbres et les arbustes pour un montant de 5 524 francs. On recourut également aux semences de la célèbre maison parisienne, Vilmorin-Andrieux, située au 4 quai de la Mégisserie depuis le XVIIIe siècle. La disposition des plants se poursuivra jusqu’en 1857.

Comme le rappelle fort justement Mérimée, la force du vent de l’Atlantique empêchait l’installation de grands arbres : "S’il y avait des arbres à Biarritz", écrit-il à la comtesse de Boigne en septembre 1861, "ce serait un lieu charmant, malheureusement il ne pousse pas comme les villas, et le vent d’ouest est un contradicteur bien désagréable". Une pinède sera néanmoins réalisée à partir de 1855 sur un site abrité. Les clichés du temps montrent en effet surtout une végétation basse. Hormis les pins, alors à l’état de simples plants, les seuls arbres réellement plantés pour résister au vent furent les tamaris dont certains serviront à l’isolement du campement des Cent-Gardes à la fin des années 1860.

Pour faciliter la croissance des végétaux sur un site aussi exposé, on employa un puissant engrais bien connu, qui fit la fortune du Pérou au XIXe siècle : le guano. Par sa grande concentration en composés azotés, il permettait d’améliorer substantiellement les sols dépourvus de matières organiques. Il sera exploité et exporté exclusivement par le Français Alfred Dreyfus à partir de 1869. Le contrat avec l’Etat péruvien, dit "du siècle", fit la fortune de l’homme d’affaires qui sollicitera Emile Boeswillwald, l’architecte de la chapelle impériale, pour la restauration de son château de Pontchartrain, près de Versailles, en 1888.

Les plantations étaient arrosées par une pompe à incendie prêtée par la ville de Bayonne. Pompe qui était alimentée depuis des "bassins d’arrosement" en pierre ordinaire, réalisés en avril-mai 1855. D’autres réservoirs suivront à l’automne pour satisfaire les besoins en eau constant du domaine et ce avant la création d’un grand réservoir au bout de la pinède en 1856.

Suivant le goût d’Eugénie pour Marie-Antoinette – elle s’était faite portraiturer en 1854 sous les traits de la reine par son peintre favori, Franz Xaver Winterhalter[[26]](#footnote-26) et elle fera aménager un musée en son hommage au Petit Trianon à l’occasion de l’Exposition universelle de 1867 −, une ferme fut bâtie dans le parc en 1858, suivie d’une bergerie en 1859 et d’une maison chinoise en 1860.

Tout ceci n’est pas sans rappeler en effet le domaine du Petit Trianon et ce d’autant si l’on ajoute le grand lac de l’Estagnas avec sa promenade en périphérie et les bras artificiels qui seront ajoutés à la rivière du lieu. Nous verrons que les analogies avec Versailles et Trianon ne s’arrêtent pas là.

Suite aux importantes intempéries de décembre 1854, le lit de la rivière vers la plage fut canalisé en béton afin d’en faciliter l’écoulement. En 1856, Louis-Auguste-Déodat Couvrechef en limita le débit en ouvrant de nouveaux bras dans le parc dont l’un servira l’alimentation des bains impériaux sur la plage.

En 1855, Auguste Neumann procéda, à l’emplacement d’une ancienne vigne, site le plus abrité du vent, à la plantation de 15 000 pins de 6 ans d’âge. Cette pinède prit le nom de *Pignada* suivant un terme hispanisant pour qualifier une forêt de pin exploitée pour la récolte de la thérébentine[[27]](#footnote-27). Elle formait là un champ d’expérimentation dans la naissance de la forêt landaise par Napoléon III depuis son domaine de Solférino en 1857. Dans les années 1860, cette pinède fut étendue au détriment de vignes situées de l’autre côté du chemin du phare, derrière la propriété Jolly qui formait là une enclave. Lotie en 1881, cette pinède subsistera tardivement, jusque dans les années 1890, comme le montrent d’anciennes vues de la chapelle impériale.

Déjà présentes avant 1854, les vignes du domaine impérial avaient été augmentées en 1859 par la plantation de 80 ares de nouveaux cépages venus du Bordelais. Le projet de ces nouvelles vignes, alignées en plusieurs rangs au sein de la future pinède, apparait en clair sur le plan du parc vers 1858-1859. Le plan du lotissement en 1881 atteste qu’elles n’existaient plus à cette époque.

En mai 1855, on engagea la réalisation de la nouvelle route impériale de Biarritz à Bayonne, dite "de l’Empereur", voulue par Napoléon III dès 1854 et qui avait été présentée au conseil municipal, le 12 août de cette année. La route faisait partie des voies nouvelles qui seront tracées dans et autour du parc comme l’indique le plan d’aménagement de la plage par Daguenet en avril 1855.

Une autre voie, à la hauteur du site de Belair, fut aménagée parallèlement, depuis la route à la plage, financée par l’empereur. Elle fut engazonnée et jalonnée de haies en tant que partie de son domaine.

En octobre 1855, Daguenet engagea aussi, depuis la route de l’Empereur, à la place de celui existant tel que visible sur le plan cadastral de 1831, la création du nouveau chemin du phare à travers le domaine avec pont neuf au-dessus de la rivière. La ligne serpentine du chemin se conformait à celles des allées du parc à l’anglaise. Il se dirigeait vers la maison du jardinier puis obliquait, à droite, vers la future ferme impériale. Il longeait ensuite le Pignada, à gauche, et les vignobles, à droite, puis formait un coude au-dessus de la pinède, au droit du réservoir, poursuivant sa course vers le phare le long des falaises. Cette dernière portion du chemin sera remployée dans le tracé de la nouvelle avenue de l’Impératrice en 1881-1882.

Des vues du parc montrent comment ce chemin fut bordé de palissades de bois du côté du parc impérial. Une barrière, au droit de la maison du jardinier, Auguste Neumann, et du pont, ouvrait sur une allée descendant vers la villa. Sur le pont, un modeste garde-corps de bois et des fils de fer tendus sur des pieux protégeaient promeneurs et cavaliers de la rivière. Au-delà, le chemin fut bordé de même pour l’isoler de la pinède tandis qu’un mur de clôture longeait la propriété Jolly en vis-à-vis.

En 1856, Napoléon III engagea devant Me Saubat Damborgez, notaire à Bayonne, la concession des droits et servitudes en eau sur leurs terrains de différents propriétaires afin d’assurer l’autonomie de la villa impériale et du domaine en la matière. Le 17 juin, l’empereur obtenait ainsi la concession définitive et irrévocable des droits sur les réservoirs, conduits et ouvrages maçonnés, extérieurs ou souterrains, qui étaient à réaliser vers la villa sur une pièce de terre en labour et pâture (nos 56-57, section A du cadastre) moyennant 1 500 francs au comptant.

D’autres contrats suivirent de même : le 4 juillet 1860, pour un canal en fonte de 72 mètres à réaliser sur une pièce en labour (n° 28 de la section) moyennant 400 francs ; le 27 août 1863, sur un canal en fonte de 19 mètres à réaliser sur un terrain en pâture (n° 155) moyennant 57 francs. La dernière concession fut conclue le 6 septembre suivant pour un canal en fonte de 18,75 mètres à réaliser sur le terrain dit "de Las Bignes" (n° 49) moyennant 102 francs.

1857 vit le tracé d’une nouvelle voie depuis le chemin du phare destinée à relier plus facilement la résidence impériale à l’Adour et à la ville de Bayonne, dénommée "route de la Barre". Elle tenait son nom du banc de sable à l’extrémité de la plage d’Anglet, près de l’embouchure de l’Adour. La promenade de la Barre, l’avenue de l’Adour et les Allées Marines étaient ainsi nées. Sa réalisation fut divisée en quatre tronçons pris en charge, respectivement, par l’empereur, sa Maison, les communes de Biarritz et d’Anglet, puis celle de Bayonne.

Afin de limiter l’érosion, la façade maritime du domaine fit régulièrement l’objet de clayonnage. La technique se révéla toutefois peu satisfaisante. Aussi, en 1857, l’entrepreneur Candas décida-t-il la réalisation d’un mur de rochers le long de la promenade impériale pour protéger le site des grandes marées et stopper l’érosion des sols. La partie du côté du phare, actuelle plage Miramar, fut protégée, quant à elle, par un grand mur de soutènement, nanti d’un escalier d’accès à la plage. Cet escalier, avec ses deux volées latérales et son palier central, reprenait le dessin de ceux des pavillons d’entrée du domaine.

En 1858, le parc fut pourvu d’un éclairage de lanternes en fer blanc par le lampiste bayonnais, Mainvieille, sis 11 rue d’Argentine. Il s’engageait à éclairer le site de 18h30 à 23h. Ces lanternes furent remplacées et complétées en 1863 par d’élégants réverbères de fonte avec lanternes de cuivre suivant le modèle composé en 1855 par Hippolyte Duran pour la cour de la villa. Ils furent livrés par l’entreprise parisienne Chabrié Frères et sont visibles sur quelques vues de l’allée principale du parc ou de la promenade de la plage.

À la fin du Second Empire, le domaine impérial avait atteint plus de 24 ha suite à l’acquisition de nouveaux terrains, de 1858 à 1865, toujours devant Me Saubat Damborgez à Bayonne. Un premier fut ainsi acquis, le 3 septembre 1858, pour 500 francs, suivi de quatre autres, le 14 juin 1859 ; de deux, le 29 juillet suivant ; d’un autre, par adjudication, le 29 août ; et enfin de cinq autres, les derniers, le 17 décembre, soit treize au total.

Par délibération du 22 septembre 1859, la municipalité concédait à l’empereur, en remerciement de ses bienfaits pour la ville, les landes communales sans valeur qu’il avait intégrées de *facto* dans son domaine lors des acquisitions de 1854-1855. Il s’agissait là d’une régularisation de pure forme.

Le 25 janvier 1861, Napoléon III acquit en retour de la commune, pour 40 000 francs, différentes pièces de terre, à savoir : l’ancien étang supérieur du moulin de Blaye, une pâture à l’ouest de l’étang, le chemin des Sablacats qui longeait celle-ci, et le lit d’un canal menant de l’étang à un second.

Les 7 février et 12 septembre 1863, deux autres terrains furent acquis pour un montant total de 4 300 francs (4 000 + 300 francs).

Enfin, le 18 mars 1865, l’empereur s’engageait dans la dernière opération de son règne et non des moindres, celle d’un terrain de 2 404 m2, pour un montant de 36 074,25 francs.

Par ces extensions, Napoléon III entendait donner au domaine un caractère plus homogène. Il entendait aussi assurer ses besoins réguliers en eau comme différents droits et servitudes. Il fallait pourvoir également aux logements du personnel du domaine que l’on était plus en mesure d’héberger convenablement dans la Villa Eugénie et ses annexes. L’empereur acquit ainsi, le 14 juin 1859, pour 50 000 francs, de la famille Corrèges, la maison Bellevue sise sur les hauteurs du parc, comprenant remise et jardin de 25 ares 92 centiares[[28]](#footnote-28).

Ces acquisitions totalisaient 16 ha 71 ares 70 centiares en 1865 pour un montant de 288 929, 90 francs.

Chaque extension avait amené son lot de semis et plantations nouvelles. L’examen du plan du domaine vers 1859 et celui du lotissement en 1881 montre comment la pinède fut étendue de l’autre côté du chemin du phare au détriment des vignes. Nul doute qu’elle aurait été prolongée sur le terrain enclavé de la famille Jolly, disposé au centre, si l’Empire était demeuré en place.

En 1869, Etienne Ardouin fixe ainsi la diversité du domaine : 11 ha de prairies, 7 ha de plantations et massifs, 80 ares de vignes, un lac de 70 ares et 50 ares de constructions. Les 24 ha 28 ares 40 centiares de superficie furent arrondie à 26 ha lors de la vente en 1881.

À la fin du Second Empire, il s’étendait ainsi : de la plage de l’Impératrice, à l’ouest, à l’actuelle avenue de La Rochefoucauld, au bout de l’avenue Victoria, à l’est ; et de l’entrée du domaine, au droit de l’actuel pavillon Hermès, avenue Edouard VII, et de l’avenue de la Marne au sud, au plateau du phare, au droit de la rue Lavigerie, au nord.

***Clôture et surveillance du domaine impérial***

Le domaine impérial fut clôturé de manières fort diverses, parfois très symboliques, ce qui était assez inhabituel pour une résidence de souverains où la sécurité devait être la préoccupation première.

On trouvait en effet de simples barrières en chêne du côté de la plage, les mêmes avec haie sur la route de l’Empereur, que l’on remplaça ensuite par une palissade en chêne, et des murs en pierre de Bidache, suivant l’usage local, sur la campagne environnante.

La palissade en chêne fut reprise à mi-hauteur sur la barrière qui longeait le grand chemin d’accès à la plage pour séparer celle-ci du domaine et le protéger du sable porté par le vent.

Ce type de palissade fut aussi employé sur le chemin du phare au droit de la maison du jardinier, pourvue là d’un portail de bois clôturant l’allée à la villa impériale. Des vues montrent parfois sur ce chemin des fils de fer tendus sur des pieux.

La clôture de l’entrée principale du domaine impérial se composait, elle aussi, d’un simple portail de bois. On est loin des belles grilles de fer traditionnelles pour un tel domaine. Un portail similaire fut posé sur la promenade de la plage, près de la terrasse inférieure au pied de la villa.

Les palissades en chêne, réalisées durant l’hiver 1855-1856, furent posées en mai-juin 1856. Les murs de clôture sur la campagne furent réalisés dans le même laps de temps. Ils sont qualifiés de "rustiques" afin de répondre au caractère pittoresque du lieu comme à la tradition locale.

La modestie de telles clôtures s’explique autant pour des raisons esthétiques qu’urbanistiques ou politiques :

-Sur le plan esthétique, il s’agissait de préserver l’harmonie et l’unité du site : rien ne devait gêner réellement la vue depuis ou sur la villa afin de ne pas nuire à la beauté du paysage environnant. Elles répondaient aussi aux clôtures pittoresques des parcs à l’anglaise telles qu’on pouvait les observer au XVIIIe siècle à Trianon ou à Rambouillet.

-Sur le plan urbanistique, il convenait de marquer la continuité du domaine avec la cité en gestation suivant le modèle de Louis XIV à Versailles comme nous le verrons. La cité nouvelle devait s’inscrire dans un prolongement naturel.

-Sur le plan politique enfin, et contrairement à Versailles, il convenait de ne pas instaurer de stricte dichotomie entre les souverains et la population. On sait ce qu’il en coûta à ceux de Versailles. Napoléon III entendait conforter ainsi son image d’empereur de tous les Français.

Rappelons enfin que le domaine de Biarritz était aussi, et surtout, un lieu de plaisance, loin des contraintes du couple impérial dans les résidences officielles où l’étiquette de cour et les règles de la sécurité étaient fort pesantes. Napoléon III et Eugénie souhaitaient profiter de leur résidence biarrote aussi librement que possible, d’autant que les dangers de la capitale leur paraissaient loin. Ils voulaient vivre aussi librement qu’ils le pouvaient, se sentir chez eux, entourés de leurs familles et de leurs proches.

La diversité des limites du domaine rendit bien sûr sa protection passablement compliquée. Le Dr Barthez déclare ainsi en 1856 : "Ce malheureux parc est ouvert à tout venant, on y entre de tous côtés avec la plus grande facilité. Comme on craint les mauvais coups, et cela avec grand raison, on place autour de la propriété une foule d’agents, avec ou sans uniforme, qui surveillent tout ce qui entre et tout ce qui sort, qui suivent de loin et à cachepot (*sic*) l’Empereur et le Prince dans toutes leurs promenades (…)". Le médecin du prince impérial rapporte comment il se plut un jour, malicieusement, à faire venir les agents de sécurité jusqu’à lui pour mieux décliner ensuite son identité[[29]](#footnote-29).

Les souverains eux-mêmes n’étaient que faiblement escortés lors de leurs promenades dans Biarritz. Ils ne disposaient que de deux ou trois personnes de leur suite tout au plus, confirmant là leur envie de liberté. Le Britannique Claude Richard Weld s’étonna d’une telle exposition du couple impérial : "(…) alors que notre Reine [Victoria] se retranche à Osborne, se dérobant de toute manière au regard public", écrit-il, "Napoléon III et son impératrice vivent à Biarritz à la vue totale de tous ceux qui veulent bien suivre leurs mouvements".

La surveillance du domaine fut confiée à l’inspecteur général de la police des résidences impériales, Alphonse-Louis Hyrvoix (1819-1890). Disposant de son propre chalet sur le domaine, il était secondé par trois inspecteurs, logés semblablement : MM. Rongeaud, Guignanti et Mompes.

***La Plage de l’Impératrice (1855-1859) et les Bains Napoléon (1857-1858)***

Le plan d’aménagement de la plage par Daguenet en avril 1855 atteste les efforts déployés par l’empereur sur le site. Il faisait suite à l’établissement de la terrasse de la villa au début du semestre. Les ouvrages furent menés sous l’inspection d’Alphonse Bertrand, architecte de la ville et des futurs Bains impériaux.

Pour se donner une juste idée des terrassements réalisés, il faut se reporter au plan cadastral de 1831 montrant l’état initial du terrain. La plage se situe au droit du moulin de Blaye, sis à flanc de colline, près de l’actuel casino, bâtiment qui donna au site son nom de "plage du Moulin". Il surmontera durant quelques années les Bains impériaux.

La plage était alors loin d’afficher la belle régularité d’aujourd’hui. Il fallut en effet combler l’embouchure et une partie du lit de la rivière, laquelle fut dévoyée vers la terrasse impériale, se jetant près des rochers à proximité. On assécha l’étang derrière le moulin en supprimant son canal d’alimentation et l’on combla son lit vers l’océan. Il fallut également niveler et régulariser le terrain afin de former une plage parfaite.

Engagés dès le mois de mars par les entrepreneurs Pierre Bascary et Jean Argentin, de Bidart et de Biarritz respectivement, les ouvrages furent achevés en mai 1855. Le Dr Barthez loue les efforts déployés par Napoléon III, lesquels pouvaient être balayés en un rien de temps par l’océan, rappelle-t-il cruellement : "Ce qui n’était pas moins curieux, c’était de voir", dit-il, "l’Empereur assister à la ruine d’une partie des travaux. Ah ! monsieur l’Empereur, vous faites la guerre à une grosse puissance comme celle-là ! travaillez pendant des mois, élevez une digue empierrée, maçonnée, plantez des palissades, faites venir des régiments pour que tout se fasse vite et bien, employez cent, deux cents ouvriers, attelez des troupeaux de bœufs pour apporter des pierres et transporter des rochers et moi, la mer, j’arrive, en une heure, je sépare, je détruis, j’enlève, j’emporte tout. Et voilà ! tout est à refaire, et cela la veille du départ" ! Et le médecin de louer la ténacité du souverain : "Il est vrai que Sa Majesté tente une chose bien difficile ; créer une promenade sur le bord de la mer, pour se mettre en marchant à l’abri du sable qui fatigue, faire pousser de l’herbe là où il n’y a que du sable. Mais l’Empereur est tenace et se plait aux choses difficiles. Le fait est que sur cette plage, au château et dans le parc, il est arrivé à des résultats très remarquables vu la difficulté de la tâche de l’entreprise"[[30]](#footnote-30).

D’une longueur de 360 mètres à l’origine, la promenade empierrée dut reposer, de ce fait, sur un soubassement plus résistant en béton, matériau durable et novateur s’il en fût[[31]](#footnote-31), qui fut aussi employé dans la réalisation des bras de rivières du parc. Elle mènera aux Bains Napoléon conçus en 1857 par Alphonse Bertrand, érigés en 1858, en soixante-cinq jours, au droit de l’actuel casino municipal par l’entrepreneur bordelais Hugia.

De nombreux curieux, venus de Bayonne et des contrées environnantes mais aussi de Bordeaux, de Toulouse et des Landes, assistèrent à leur inauguration, le dimanche 1er août 1858. Le bâtiment n’était alors pas totalement achevé puisque restait à réaliser la décoration polychrome. La procession partit de la petite église Sainte-Eugénie du bourg au chant du *Veni Creator*, accompagnée de la musique et des tambours du 31e de ligne. Elle se rendit vers la mairie où le sous-préfet de Bayonne, le maire de Biarritz, son conseil municipal et plusieurs fonctionnaires locaux rejoignirent le cortège. Derrière eux, marchaient des baigneurs et les employés du nouvel établissement. Le curé procéda à la bénédiction des lieux au chant du *Domine Salvum.* Un autel avait été dressé au-devant sur la plage pour la cérémonie religieuse. Le sous-préfet y prononça un discours hommage au maire d’avoir métamorphosé le modeste village en cité balnéaire élégante, discours qu’il acheva au cri de "Vive l’Empereur ! Vive l’Impératrice ! Vive le Prince Impérial !" répété par toute l’assistance. Le cortège repartit ensuite au chant de l’*Ave Maria Stella*. La cérémonie fut suivie d’une régate et d’un feu d’artifice donné à 21h. par l’artificier Ardelain[[32]](#footnote-32). Contrairement à ce que l’on prétend parfois, la famille impériale n’assista nullement à la cérémonie puisqu’elle n’arrivera à Biarritz que le 18 août.

Modeste établissement de bains à l’origine, les Bains Napoléon devinrent, dans les années 1860, un établissement thermal à part entière, parmi les plus modernes et les plus vastes du temps, avec ses 166 cabines. Propriété municipale, ils répondaient au goût du thermalisme de l’empereur et de l’impératrice[[33]](#footnote-33). L’eau de mer, réputée pour ses vertus thérapeutiques, y était chauffée à la température désirée et mélangée à l’eau de source dans les proportions souhaitées. L’alimentation en eau douce était assurée par l’un des bras de rivière du parc depuis le lac de l’Estagnas.

L’édifice fut juché à 1,60 mètre du sol sur un radier de bois composé de longrines et de pilotis afin de permettre à la mer de pénétrer au-dessous en cas de fortes marées. Ce radier disparaitra visuellement lors de l’extension de la promenade de la plage. Disposé en U, il se composait d’une cour intérieure fermée d’un mur de clôture. Au fond de la cour, était, au centre, le pavillon du bureau des bains.

La façade, de grès rouge et de pierre blanche, disposait d’une vaste galerie de 22 arcades sur colonnes, de 50 mètres de long sur 2,60 mètres de large, couverte d’un vaste comble de tuiles en appentis. Elle était flanquée de deux pavillons de tradition musulmane, coiffés de coupoles blanches, ornées de losanges bleus et d’un croissant doré. Les ailes en retour, avec leurs parties latérales aussi en appentis, associaient bichromie des façades et combles en tuiles.

Les Bains Napoléon constituaient ainsi l’un des tous premiers exemples, si ce n’est le premier, d’architecture de style mauresque en France. Style qui allait connaitre une grande vogue dans la seconde moitié du siècle, notamment pour les établissements de bains. L’édifice préfigurait le décor hispano-mauresque de la chapelle impériale en 1864-1865.

Issu de la colonisation de l’Algérie à laquelle Napoléon III avait donné une nouvelle impulsion, ainsi que des peintres orientalistes (Delacroix notamment), ce style donna lieu ici à une interprétation nouvelle du style brique et pierre en vigueur dans le domaine par l’union du grès rouge et de la pierre blanche associés à la céramique polychrome.

On accédait aux bains impériaux par cinq, puis sept élégants escaliers de bois blancs dressés sur la plage : deux au droit des pavillons, un autre au centre de la galerie et deux autres aux extrémités de celle-ci. Ils seront réduits à cinq, puis à deux sur la promenade en 1859.

L’entrée des bains était marquée par un vestibule central qui desservait la cour intérieure et les galeries latérales. Celles-ci étaient fermées aux extrémités. Elles abritaient, de part et d’autre, les cabines, lesquelles ouvraient tantôt sur la plage, tantôt sur la cour. La partie droite de l’établissement fut dévolue aux femmes et celle de gauche aux hommes. Les cabines les plus aisées étaient doubles dont une pour le domestique. On installa derrière le bâtiment, dans la cour intérieure, une grande baraque pour gens modestes afin de répondre aux attentes sociales de l’empereur qui entendait rendre les bains impériaux accessibles au plus grand nombre.

Le bâtiment fut rénové et augmenté en 1866-1867 en vue de l’exposition universelle de Paris et de la saison 1867 qui allait voir défiler de nombreuses personnalités en France, particulièrement à Biarritz. Devenu grand établissement thermal, il fut doté d’une salle de jeux, d’un bar et d’un restaurant ainsi que, dans la cour, d’un vaste pavillon avec bas-côtés en appentis et cheminée de brique pour le chauffage des bains et l’entretien du linge. La cour intérieure fut étendue pour le séchage de celui-ci, épousant la courbe de la rue par-derrière.

Le service de l’établissement était assuré par un personnel varié : contrôleurs, chefs baigneurs, garçons de cabines, dames de comptoir, lingères, etc. Les hommes étaient vêtus d’un pantalon blanc, d’une chemise rouge et d’un chapeau ciré avec l’inscription "Bains Napoléon", tenue que l’impératrice Eugénie avait sans doute imaginée[[34]](#footnote-34). Les guides baigneurs de la plage portaient, quant à eux, casquette, chemise blanche et pantalon rouge casaque pour être vus de loin.

En avril 1859, la promenade de la plage fut étendue par Daguenet jusqu’à son extrémité sous la forme qu’on lui connait aujourd’hui. Cette extension était due à l’achèvement des bains impériaux et au souhait d’établir à la jonction avec la promenade littorale en gestation jusqu’à la Côte des Basques.

La même année, Napoléon III fit procéder, en vue de leur démolition, à l’acquisition par la municipalité des ruines du moulin médiéval de Belay, dit aussi Blaye, et de ses dépendances, ensemble situé au-dessus des Bains Napoléon et qui dénaturait le site. Il fut démoli en 1861.

On isola la plage et sa promenade du domaine impérial par un soubassement jusqu’aux Bains Napoléon et, par-derrière, au-delà de la vaste pelouse, par une barrière en bois de chêne avec palissade à mi-hauteur, le long du grand chemin vers la plage. Il s’agissait d’empêcher là le sable de pénétrer sur le domaine sans nuire à la continuité des lieux et de mettre à l’aise les visiteurs : tout était symboliquement ouvert et accueillant. Le soubassement de la promenade fit office de banc.

Ainsi naquit la *Plage de l’Impératrice* qui sera rebaptisée *Grande Plage* par délibération du conseil municipal du 18 septembre 1870, soit 14 jours après la chute du Second Empire et la proclamation de la IIIe République.

***Les pavillons d’entrée (1855-1857)***

L’entrée du domaine impérial était marquée à l’origine, à droite, par un pavillon en brique et pierre de style Louis XIII comme la villa, dit "maison du portier". On le dénommait aussi parfois "maison du concierge". Il fut réalisé par l’entrepreneur Candas suivant le dessin fourni par Hippolyte Duran, approuvé en juin 1855. Le montant de la construction n’est pas connu précisément, ayant été joint à celui des écuries dans le budget de 1855. On peut estimer la construction à 20 000 francs.

L’architecte avait proposé initialement, en septembre 1854, un pavillon à pans coupés qui ne sera pas retenu car moins conforme à l’esprit XVIIe-XVIIIe des lieux.

La maison du portier affectait en effet la forme d’un pavillon XVIIIe avec caves, rez-de-chaussée et comble mansardé en ardoises et zinc – l’élévation de 1855 présente un comble en zinc uniquement – tel que Napoléon III en fera établir sur le domaine de Versailles, notamment. Le comble présentait en façade deux lucarnes avec consoles et fronton triangulaire, ainsi qu’un oculus central, le tout en brique et pierre. L’accès se faisait au-devant par un escalier à volées latérales et palier central.

À l’intérieur, la maison disposait de deux pièces au rez-de-chaussée : un salon, à gauche, et une cuisine-salle à manger, à droite, séparés par l’escalier central. L’escalier tournant menait à une chambre mansardée sous combles, éclairée par l’oculus susdit. L’arrière du pavillon était marqué par un cabinet d’aisance en saillie.

La cuisine fut recoupée plus tard pour former une salle à manger individuelle. Cet espace, trop exigu, fit envisager un temps son report à l’arrière du pavillon. En 1856, on imagina aussi la création d’un étage supplémentaire pour loger le corps de garde.

Le logement du corps de garde fut finalement édifié en février 1857, à gauche de l’entrée, suivant les plan et élévation de Couvrechef, datés d’octobre 1856, pour 36 000 francs.

Identique au pavillon précédent en façade, il différait derrière par la présence d’un avant-corps pour un escalier en colimaçon et une chambre d’officier. Le rez-de-chaussée fut dévolu ici au couchage du corps de garde. La salle à manger fut disposée à l’étage entre les chambres de l’officier et du sous-officier.

L’adjudant du domaine, Etienne Ardouin, nous apprend que le pavillon de droite était le sien et que celui de gauche était celui de l’officier de garde. On sait que le premier avait été occupé initialement par le concierge Burckhardt.

Les deux pavillons étaient séparés modestement par une barrière de bois ouvrant sur l’allée principale du domaine suivant le goût du pittoresque.

On avait installé devant les pavillons, pour les gardes en faction, deux guérites aussi en bois.

***Les ponts et ponceaux (1855)***

Ensuite des pavillons d’entrée, une allée sinueuse menait à la résidence impériale. Un pont, avec arche de pierre sous la chaussée, permettait de franchir la rivière.

Un deuxième pont fut réalisé pour l’autre grand chemin du domaine : celui du phare. Pont dont on conserve les coupes et élévations.

Un troisième est observable sur le plan du domaine, à l’est, sur le ruisseau alimentant le lac.

Ces ponts de pierre avec chainages extérieurs pouvaient être, soit dissimulés à la vue, disposés dans le lit de la rivière, soit apparents avec garde-corps de bois au-dessus.

Plus modestement, des ponceaux furent installés sous les autres allées du parc.

Tous ces éléments de passage furent réalisés entre février et mars 1855 par les entrepreneurs Moussempès, Ithurbide et Sasco, conformément aux plans, coupes et élévations d’Isidore Daguenet. Ils ne sont pas sans évoquer ceux que Richard Mique, architecte du roi au service de Marie-Antoinette, avait conçus pour le parc du Petit Trianon.

***Le lac et la rivière du parc (1855)***

Au fond du domaine, se trouvait le lac de l’Estagnas, de 20 ha de superficie, qui était alimenté par le ruisseau des Aygues et les sources alentours. Le lac alimentait à son tour le lit de la rivière du parc, qualifiée d’"anglaise", qui se jetait sous la promenade de la plage, près de la terrasse inférieure de la villa.

Le plan cadastral de 1831 montre que le lit de la rivière formait, à l’origine, un méandre sur la plage qui sera supprimé lors de leur aménagement en janvier-mars 1855. Suite aux violentes pluies de décembre 1854 et pour en faciliter le débit, la rivière fut rapprochée de la résidence impériale afin de se jeter directement dans la mer. On la canalisa en ciment de Guéthary, dit parfois "béton". Les travaux furent confiés à Pierre Bascary, originaire de Bidart, et à Jean Etcheto, d’Arcangues, en janvier-février 1855, puis au Biarrot, Jean Augustin, en mars suivant.

Les bras artificiels de la rivière furent traités de même. En 1856, l’architecte Couvrechef tira, pour en limiter le débit en cas d’intempéries et alimenter les futurs Bains impériaux, un bras longeant la plage, le long d’une allée. Le projet fut approuvé par la Maison de l’Empereur en juillet. Un autre bras fut créé ensuite le long de la route de l’Empereur.

Contrairement au domaine de Trianon, le lac et la rivière de Biarritz étaient naturels. Ils disparaitront lors du lotissement du parc en 1881. Le lac fut en effet asséché tandis que le lit de la rivière fut enterré et servit d’égout jusqu’aux années 1900, date de l’établissement progressif du réseau d’assainissement de la ville.

***Les guérites sur la mer (1855)***

Au pied de la grande terrasse sur la mer, Couvrechef disposa sur un rocher, à l’été 1855, deux charmantes guérites en brique et pierre, couvertes d’un dôme à pans orné d’une pomme de pin, véritables fabriques d’un nouveau genre. Un dessin aquarellé, daté du 25 juillet, nous rappelle les plan et profil. Elles figurent parmi les premiers éléments projetés dans le parc dans le projet d’Hippolyte Duran à l’été 1854.

La guérite du côté de la Plage de l’Impératrice se trouvait au centre d’un vaste boulingrin. Elle disparut dans les années 1860 lors de l’établissement de la nouvelle terrasse au bas de celle de la villa et du boulingrin.

La seconde guérite, vers le phare, apparait sur d’anciennes vues. Elle sera supprimée lors de l’extension de l’Hôtel du Palais en 1893.

***Les premières écuries impériales et leur annexe (1855-1856)***

Une fois franchis la grille d’entrée et ses pavillons, le visiteur passait devant les écuries impériales sises à droite de l’allée principale. Hippolyte Duran avait conçu, en novembre 1854, un premier projet de bâtiment sur trois niveaux dont un, sous combles, disposé en U autour d’une cour centrale avec abreuvoir pour chevaux et logement des personnels au premier étage. Projet qui ne fut pas retenu.

D’autres projets furent établis en décembre 1854 et au début de 1855 par son confrère, Achille Poirot, qui séduisirent davantage mais qui n’aboutirent pas du fait du décès de l’architecte cette année-là[[35]](#footnote-35). Poirot s’était particulièrement investi, livrant trois projets dont deux avec variantes d’après ceux qu’il avait conçus pour l’Ecole militaire de Paris. Il avait pris modèle sur le superbe manège du quartier du Carrousel à Fontainebleau, dit "de Sénarmont", voulu par Napoléon Ier en 1807. Ce manège se composait en effet d’une grande nef centrale avec bas-côtés pour les remises et la sellerie. Poirot conçut aussi d’autres projets autour d’une place avec abreuvoir. L’ensemble était particulièrement soigné comme le montrent les élévations et les plans sur calque ou à l’aquarelle.

Le plan définitif des écuries impériales, établi par Duran d’après le second projet de Poirot, fut arrêté en juin 1855. Elles étaient donc à peine commencées à l’arrivée des souverains en juillet. On comprend mieux, dès lors, la brièveté de leur séjour. Les écuries ne seront pas achevées en effet avant novembre comme l’atteste l’avis conforme de Couvrechef, successeur de Duran, sur le plan daté du 30 du mois. Le montant des ouvrages fut arrêté, avec celui de la maison du portier, dans le budget de 1855, soit 120 000 francs au total. S’il n’est donc pas indiqué précisément, on peut estimer toutefois qu’il couvrait bien les trois quarts de la somme, soit 100 000 francs environ.

Le projet de Duran, parachevé par Couvrechef, consistait en un bâtiment assez original, de plan massé, inspiré du manège de Fontainebleau susdit avec son large rez-de-chaussée et sa partie centrale sur deux niveaux plus étroits. Les bas-côtés formaient deux vastes terrasses en appentis, couvertes en zinc, inspirées des propositions de Poirot.

À l’intérieur, on trouvait, au bas et au centre, deux rangées de stalles symétriques pour vingt chevaux (10 x 10) et, de chaque côté, deux autres identiques, soit quarante chevaux au total. Aux extrémités du bâtiment, l’architecte disposa d’une part, vers les pavillons d’entrée du domaine, comme l’attestent les clichés d’époque, trois remises et un escalier et, à l’opposé, deux selleries, une remise, ainsi qu’un second escalier menant au premier étage. Le tout était symétrique aux deux vestibules d’entrée. Dix-huit nouvelles stalles seront réalisées en 1857 par l’entrepreneur Candas à la demande de Napoléon III.

Le premier étage fut dévolu, quant à lui, au centre, à un dortoir pour trente-six garçons d’écuries et, de part et d’autre, aux logements du piqueur et du régisseur, nantis des escaliers susdits, disposés en quinconce. Ces logements se composaient chacun de : une antichambre à cheminée, une chambre, un cabinet d’aisance, une chambre pour un domestique et une cuisine. Un poste de télégraphie sera adjoint à ce niveau en 1857.

Le second étage, dont ignore la distribution, faisait sans doute office de greniers. Il était éclairé aux extrémités par une baie cintrée en brique et pierre, sur le modèle des trois au-dessous, pourvue d’un balcon.

Un abreuvoir à chevaux en demi-lune fut installé à droite des écuries. Il sera étendu de part et d’autre en 1867.

Les écuries impériales disposaient, à proximité, d’une annexe bâtie en 1855-1856 sous la forme d’un simple logis en charpente avec façades de bois. Elle fut couverte d’un zinc rouge imitant la tuile, matériau qu’une structure aussi légère n’aurait pu supporter.

Ce bâtiment apparait sur les plans du domaine vers 1859, près de la route de l’Empereur, ainsi que sur la lithographie figurant l’entrée triomphale de Napoléon III à Biarritz en 1860. Son achèvement figure, avec l’aménagement des écuries, sur le budget de 1856 pour un montant de 34 000 francs.

La fragilité de la construction amena son remaniement et son extension sous forme de hangar en 1863[[36]](#footnote-36).

***Le premier campement des Cent-Gardes (1855)***

L'escadron des Cent-Gardes − qui ne relevait pas de la Garde impériale – constituait le corps de cavalerie d’élite de l’armée impériale. Il était chargé d’assurer la garde de l’Empereur, de sa famille, ainsi que les services d’honneur et de sécurité des diverses résidences.

La haute stature des cavaliers – ils mesuraient entre 1,78 mètre et 1,80 mètre − et leur brillant uniforme conféraient à cet escadron un grand prestige. Il était au Second Empire ce que les Cent-Suisses furent à la monarchie ou les *Life Guards* à la Couronne britannique. De 100 à leur création en mars 1854, leur effectif atteignit 150 en 1858.

À l’exception de l’année 1855, un détachement des Cent-Gardes accompagnait chaque fois le couple impérial à Biarritz. Il disposa sur le domaine de deux campements successifs situés près des écuries impériales et de la route de l’Empereur.

Un plan des années 1850 nous précise la situation et l’état du premier campement dont les archives ne sont pas conservées. Il se trouvait au-dessus du second méandre de la route impériale et consistait en un vaste logis entouré de cinq pavillons épars, rectangulaires ou carrés, dont trois du côté de la route. Tous présentaient extérieurement, grosso modo, le même aspect que l’annexe des écuries impériales vue précédemment.

Sur le plan des nouvelles écuries projetées en 1864, un campement pour soldats apparait à proximité, non loin des écuries impériales, dissimulé par la végétation. Il comprenait deux petits pavillons, l’un pour les latrines, l’autre pour la toilette quotidienne des soldats. L’endroit servira à l’établissement du second campement des Cent-Gardes en 1868. En effet, le premier campement était bien trop près des ferme, bergerie et maison chinoise de l’impératrice, bâties en 1858-1860. Il fallut donc l’éloigner et l’installer sur celui des soldats.

***La terrasse inférieure (1855-1856)***

Située en contrebas de la grande terrasse de la villa impériale, entre les allées du vaste boulingrin, elle fut réalisée par Daguenet pour servir d’accès à la guérite sur la mer et à la promenade de la Plage de l’Impératrice.

Le soubassement en pierre de Bidache, comme celui de la grande terrasse, fut réalisé durant l’hiver 1855-1856, nanti d’un garde-corps en chêne sur le modèle des barrières du domaine du côté de la plage. Cette terrasse apparait bien sur le dessin aquarellé du brise-lame projeté au pied de la terrasse de la villa en février 1856.

Elle fut étendue dans les années 1860, puis rehaussée à la fin du XIXe siècle. Elle subsiste en partie de nos jours, fortement altérée par les travaux de réaménagement de la piscine de l’Hôtel du Palais en 2017-2018. L’emploi de la pierre de Bidache demeura tout au long de son évolution.

***Les chalets (à partir de 1855)***

Le domaine impérial était clairsemé de maisonnettes sous forme de pavillons ou de chalets, dévolues au logement du jardinier (Auguste Neumann), du portier (Simon Lousteau et sa femme Pascaline), du chef de la police impériale (Hyrvoix) et des gardes du parc (Jean-Joseph Rongeaud, André Guignanti, Auguste Mompes).

Ces réalisations étaient dues en partie à Louis-Auguste-Déodat Couvrechef. Ses confrères, Achille Poirot (†1855), et Alexis Paccard (1813-1867), architecte des résidences de Rambouillet puis de Fontainebleau, en conçurent certaines.

La maison du jardinier, dite aussi du "jardinier-portier", fut la première érigée à l’automne 1855. Elle était en brique et pierre à l’instar de la villa impériale et formait un corps d’entrée près de l’allée du parc qui ouvrait sur le chemin du phare, d’où son nom.

Plusieurs planches témoignent de l’état et de la distribution de ces maisons, méconnues pour la plupart jusqu’ici. Certaines n’apparaissent en effet que sur les modestes gravures réalisées au cours du Second Empire.

Si les chalets étaient en bois, couverts de zinc avec épis de faîtage, les pavillons présentaient, quant à eux, des façades de brique avec chainons et bandeaux de pierre, vastes couvertures d’ardoises ou de tuiles, avec ou sans lambrequins. Ils étaient distribués le plus souvent sur deux niveaux. Pour la maison du portier, l’escalier devant l’entrée fut élevé d’une terrasse, autre marque de la fantaisie et de la diversité des constructions.

De plan centré, avec ou sans pavillons latéraux, ces constructions pittoresques allaient influencer les villas qui seront réalisées sur le domaine lors de son lotissement à la fin du XIXe siècle. Elles inspirèrent aussi les pavillons des parcs impériaux à venir, à Paris comme en province.

***La ferme impériale (1858-1859)***

Au centre du domaine impérial, près de la rivière, de nouvelles fabriques vinrent s’ajouter. Ce fut, tout d’abord, la réalisation d’une vacherie pour dix vaches avec logement pour le vacher et grenier à fourrages, conçue par Ancelet en décembre 1858. Bâtiment qui marquait la naissance de la ferme impériale[[37]](#footnote-37).

L’élévation de la vacherie n’est plus connue que par la gravure réalisée d’après Alfred Moullio. Le bâtiment en U inspirera celui conçu en 1859 par l’architecte pour les nouvelles dépendances des écuries impériales. Les pavillons ne formaient saillie ici que d’un côté. Ils étaient reliés devant le corps principal par un vaste balcon sur colonnes avec garde-corps à croisillons, motif qui fut repris sur les balconnets latéraux. Le logis était précédé au bas d’une grande terrasse avec emmarchement central. Comme les autres bâtiments du domaine, il fut aussi couvert en zinc. Pour satisfaire le goût du pittoresque de l’impératrice, il fut cerné d’une abondante végétation.

La vacherie fut complétée, à gauche, en retrait, derrière le puits, par un autre pavillon, visible sur la gravure évoquée qui abritait une bergerie pour quarante moutons et une étable pour deux bœufs. Pavillon qui fut réalisé par Ancelet en décembre 1859.

L’ensemble produisait le fumier nécessaire aux plantations du parc.

L’arrivée des moutons sur le domaine en 1859 entraina la mise en écobuage et en pâturage de 5 hectares de terre à la demande du chef jardinier, Auguste Neumann. Celui-ci fut chargé de l’alimentation du bétail et de l’entretien des bâtiments. Il tînt aussi un état mensuel régulier de la traite des vaches jusqu’en 1869. On sait qu’il logeait à quelques pas de là.

En juillet 1870, soit deux mois avant la chute de l’Empire, la Maison de l’Empereur affecta la coquette somme de 6 000 francs pour l’alimentation des vaches, acquises, comme les autres animaux de la ferme, dans les foires locales.

En janvier 1871, le bétail fut vendu par la municipalité en accord avec le jardinier. Il se composait alors de huit vaches, deux taureaux, deux génisses, trente-sept brebis et une vachette. Par goût de l’exotisme, l’impératrice avait même ajouté une gazelle[[38]](#footnote-38).

Hormis la gravure susdite, on ne conserve malheureusement et curieusement plus aucun plan et élévation de ses bâtiments[[39]](#footnote-39).

***Les nouvelles dépendances des écuries (1859, 1863 et 1867)***

Les besoins croissants des écuries impériales entrainèrent la création à proximité, le long de la route de l’Empereur, de nouvelles dépendances par Gabriel-Auguste Ancelet en décembre 1859.

Il s’agissait d’un logis de sept travées de face de chaque côté avec pavillons saillants. Les travées étaient plus larges pour les remises que pour les chambres.

À gauche de l’entrée principale, on trouvait une remise pour deux voitures et deux pompes à incendie et, à droite, une autre pour quatre voitures.

Au fond de l’entrée, l’escalier principal séparait trois chambres individuelles, à gauche, et une chambre pour deux pompiers avec deux wc, à droite. Les pavillons latéraux abritaient, quant à eux, à gauche, deux grandes chambres pour six palefreniers et, à droite, des stalles pour quatre chevaux ainsi que l’atelier du maréchal-ferrant.

L’étage se composait, quant à lui, d’une série de pièces symétriques dont douze chambres et des toilettes avec deux wc dans le logis principal. On trouvait aussi deux dortoirs à six lits dans le pavillon de droite et un autre, à six lits également, dans le pavillon de gauche. Celui-ci abritait en outre, face au dortoir, le cabinet de l’architecte en place, qualifié d’"agence des Bâtiments" par Ardouin : quatre bureaux avec leurs sièges apparaissent ainsi sur le plan.

L’élévation principale montre un bâtiment sur deux niveaux avec, au premier étage, un grand balcon au-dessus des remises et un balconnet sur les pavillons. Un garde-corps en bois à croisillons, évoquant l’Union Jack[[40]](#footnote-40) ou le futur drapeau basque[[41]](#footnote-41), confère à l’ensemble un caractère rustique conforme au souci du pittoresque des lieux. Un bandeau de briques marquait la séparation des niveaux tandis que les remises étaient scandées de pilastres doriques sans base. Les angles des pavillons furent soulignés par un bossage harpé.

Sous les couvertures à double pente, le tympan des pavillons fut agrémenté d’un tondo. Ils étaient ouverts sur le côté, au centre, par six portes et fenêtres (3x3) disposées l’une au-dessus de l’autre. La couverture était en zinc conformément aux autres bâtiments du domaine.

En mai 1863, Ancelet compléta ces dépendances par un hangar qui reprenait la forme de la première annexe des écuries impériales. Il apparait sur le plan de situation des nouvelles écuries projetées en 1864.

Le bâtiment fut éclairé à espaces réguliers, au-dessus des porches et des portes, par des claires-voies à croisillons qui évoquaient aussi le drapeau britannique, lui conférant un aspect tout aussi pittoresque que précédemment. Il fut aussi couvert en zinc. La saillie du comble fut davantage marquée afin de mieux protéger les fragiles façades de bois des importantes intempéries du Pays basque.

Ce hangar comprenait à l’intérieur : une forge et un espace pour le ferrage des chevaux à gauche, un vaste magasin au centre, un local pour les pompes à arrosage et à incendie, ainsi que le box des poneys du prince impérial, à droite.

En 1867, le bâtiment fut augmenté de deux pavillons latéraux par Laffolye, approuvés en février. Celui de gauche fut créé pour abriter le box du cheval du prince impérial ainsi que l’atelier de l’usinier situé derrière, près de la forge du maréchal-ferrant. Le second, à droite, fut destiné aux fourrages.

La même année, l’augmentation de l’abreuvoir des écuries impériales, dont les plan et coupes sont heureusement conservés, fut inscrite au budget. Cette augmentation se justifiait autant par la présence des nouvelles écuries que par la création du nouveau campement des Cent-Gardes en 1868.

***La maison chinoise (1860)***

L’année 1860 fut marquée par la réalisation de la maison dite « chinoise » par Ancelet, à gauche de la ferme. Les plans, datés du 6 juillet, furent approuvés le 2 août. Elle tenait son nom de sa destination, à savoir un lieu pour les collections asiatiques de l’impératrice, conforté par le contexte géopolitique du moment.

La maison fut érigée en effet dans le double contexte de la campagne de Cochinchine (1858-1862) et de la seconde guerre de l’Opium (1856-1860), laquelle devait aboutir en 1860 à l’expédition franco-britannique en Chine et au saccage du célèbre Palais d’Été de Pékin, le 6 octobre.

Le saccage de cet ensemble paysager, « merveille du monde » et « construction inexprimable » selon les termes de Victor Hugo[[42]](#footnote-42), vingt fois plus grand que le domaine de Versailles, vit la dissémination de plus d’un million d’objets dans le monde entier, acheminés par bateaux entiers, dont bon nombre furent cédés dans une immense vente aux enchères organisée par les autorités militaires de France et de Grande-Bretagne.

Plus de 400 objets et pièces rares furent ainsi offertes à l’impératrice, complétées en 1861 et 1862 par les cadeaux diplomatiques des ambassades du Siam et du Japon. L’Asie était alors plus que jamais à la mode et la maison chinoise de Biarritz, un nouveau prétexte à l’exotisme du moment au sein d’un domaine largement ouvert sur l’Atlantique.

Ce type de construction, déjà en vogue au XVIIIe siècle, entrait aussi dans le cadre de la passion d’Eugénie pour Marie-Antoinette, laquelle disposait d’une collection d’objets asiatiques conservée en partie aujourd’hui à Versailles et au musée Guimet. Comme elle, l’impératrice marquait déjà une grande prédilection pour les porcelaines de Chine, qu’elles fussent vases ou objets, parfois montées en bronze comme au XVIIIe siècle et que l’on retrouvera dans les différentes résidences impériales. L’accroissement de sa collection allait conduire finalement l’impératrice à l’établissement d’un véritable musée chinois au château de Fontainebleau en 1863.

Dans ce contexte et quoiqu’en n’en sache réellement l’objet contrairement aux autres constructions du site, il ne fait guère de doutes que la maison de Biarritz fut érigée pour abriter les premières pièces offertes à la souveraine avant le projet bellifontain. Cette maison tenait en effet davantage son nom de son contenu et du contexte du moment que de son esthétique qui n’avait rien de proprement chinois ou asiatique, le saccage du Palais d’Été de Pékin ayant conforter ensuite sa dénomination.

La maison se présentait en effet sous la forme d’un vaste pavillon, élevé sur trois niveaux, bordé symétriquement par deux autres, plus bas, sur deux niveaux. L’ensemble était couvert de combles en ardoises, agrémentés d’un lambrequin et d’épis de faîtage. Avec son balcon à croisillons sur colonnettes au premier étage, la maison s’inspirait visiblement des pavillons de Napoléon III à Solférino ou à Vichy. Les croisées étaient agrémentées de motifs fleuris au-dessus, fermées par des volets ou des persiennes.

Le plan du dernier niveau, le seul conservé, présente différents couchages pour le logement des personnels du domaine.

La décoration intérieure dut être particulièrement soignée si l’on en juge par l’abondance des rideaux disposés aux fenêtres sur la gravure. On retrouve là le goût tapissier cher à Eugénie, inspiré des résidences de Marie-Antoinette et plus connu sous le nom de "Louis XVI-Impératrice".

Le pavillon central de la maison inspirera celui des nouvelles écuries.

***Les nouvelles écuries impériales (1864)***

Comme à Versailles, les besoins en écuries étaient réguliers à mesure de l’évolution de la résidence impériale et de l’arrivée d’hôtes toujours plus nombreux. De nouvelles écuries furent ainsi conçues par Ancelet en 1864, approuvées en avril. Le plan s’inspirait du premier projet de Poirot, dix ans plutôt. Elles furent installées sur une portion de l’ancienne route de l’Empereur qui dut être modifiée pour l’occasion comme le montre un détail du plan d’ensemble du domaine dressé à cette date.

Les écuries se composaient en effet de trois pavillons, dont un vaste au centre, réunis par deux logis. Celui de gauche abritait des stalles pour dix chevaux et celui de droite, les remises pour cinq voitures.

Le pavillon central fut dévolu, au rez-de-chaussée, au logement du personnel (vingt-cinq garçons d’écuries et six piqueurs) et, à l’étage, à des pièces de couchage pour une, deux ou plusieurs personnes, séparées par le corridor central.

Les pavillons latéraux, de taille plus modeste, furent affectés l’un, à gauche, à une sellerie et au fourrage, l’autre, à droite, à une autre remise et à deux écuries latérales.

Ces écuries furent isolées du camp de Cent-Gardes par une bordure de tamaris qui épousait la courbe de l’ancienne route de Bayonne.

Suivant l’élévation, elles furent élevées en pierre de Saintonge sur un soubassement en pierre de Bidache et couvertes, à l’instar de l’annexe des écuries impériales, d’un zinc de couleur rouge imitant la tuile. Des épis de faîtage et un lambrequin ornaient, comme d’autres constructions du domaine, la pointe et la bordure des couvertures. Les portes des écuries et des remises étaient en chêne, ainsi que le balcon du pavillon central.

***La chapelle impériale Notre-Dame-de-Guadalupe (1864-1865)***

1864 fut aussi une année importante pour une autre construction du domaine : la chapelle impériale. Jusqu’à cette date, Napoléon III et Eugénie se rendaient aux offices à l’église Saint-Martin (XIIe siècle), paroisse primitive de Biarritz et, principalement, à la chapelle Sainte-Eugénie sur le port des Pêcheurs qui, plus proche du domaine, point opposé de la villa, faisait office de chapelle impériale. Cette petite église avait été érigée dans le style néo-roman en 1855, sur le site de l’église actuelle, par Hippolyte Duran et son collaborateur bayonnais, Hippolyte Guichenet, à la requête de la municipalité. Placée sous le vocable de la nouvelle impératrice des Français, elle fut inaugurée par Napoléon III et Eugénie en 1856. Elle devait inspirer la nouvelle chapelle de la souveraine.

Catholique fervente, Eugénie souhaitait disposer en effet d’un lieu de culte propre au domaine afin de ne plus avoir à traverser continuellement Biarritz pour ses prières et se rendre aux offices. Sur les conseils de Prosper Mérimée, célèbre auteur romantique, inspecteur général des Monuments historiques de 1834 à 1860 et intime de la souveraine depuis son séjour en Espagne en 1830, la construction fut confiée à l’architecte diocésain et inspecteur des Monuments historiques, Emile Boeswillwald (1815-1896). Construction qui fut suivie de près par l’auteur. Deux lettres de celui-ci à l’architecte, datées des 16 et 22 septembre 1863, témoignent de leurs échanges à ce propos. Elles attestent du choix de l’architecte à ce moment comme du désir de l’empereur d’établir l’emplacement de la chapelle avec lui, ainsi que les bons offices de l’auteur auprès de l’impératrice. Le Dr Barthez corrobore aussi la date de septembre 1863 pour le choix de l’emplacement[[43]](#footnote-43).

Né à Strasbourg, le 2 mars 1815, Emile Boeswillwald était le fils d’un boulanger protestant. Il fit sa scolarité au gymnase Jean-Sturm, école protestante humaniste de la ville puis, sous l’impulsion de son père, il se forma chez un entrepreneur de maçonnerie pour devenir tailleur de pierre. En 1835-1836, il s’en alla étudier l’architecture à Munich, études qu’il prolongea en 1837 à l’Ecole des Beaux-Arts de Paris dans l’atelier d’Henri Labrouste, célèbre architecte de la Bibliothèque Sainte-Geneviève et de la Bibliothèque impériale [nationale], membre de la Société centrale des Architectes. Dans cet atelier, il se lia avec son compatriote Gustave Klotz et, surtout, avec Jean-Baptiste-Antoine Lassus, collaborateur réputé d’Eugène Viollet-le-Duc. Les deux hommes œuvrèrent ensemble à compter de 1839.

En 1842, Boeswillwald fut attaché à la Commission des Monuments historiques où il occupera successivement les fonctions d’inspecteur de Notre-Dame de Paris en 1845, devenant ainsi l’auxiliaire de Viollet-le-Duc et de Lassus. Architecte de la cathédrale de Luçon en 1847, il devient architecte diocésain en 1849 ce qui lui vaudra les ouvrages des cathédrales de Bayonne (1852), Soissons (1854), Orléans (1855), Chartres et Le Mans (1857).

L’architecte devint particulièrement en vue lorsqu’il prit, à la mort de Lassus en 1857, sa succession dans la restauration de la Sainte-Chapelle à Paris qu’il achèvera en 1863. Il l’était parallèlement au Pays basque en tant qu’architecte de la cathédrale Sainte-Marie de Bayonne, succédant à Hyppolite Duran. Il érigera dans la ville, la chapelle et le cloitre du grand séminaire (détruit dans les années 1950), ainsi que l’église Saint-Martin de Pau. Ses autres titres de gloire entre 1856-1864 étaient aussi la restauration des cathédrales de Toul et de Laon, du château de Coucy et du palais ducal de Nancy.

Boeswillwald demeura architecte diocésain de Bayonne jusqu’à sa mort à son domicile parisien, le 20 mars 1896, laissant inachevé son ambitieux projet pour la cathédrale. Durant son séjour bayonnais, il s’était lié d’amitié avec le grand Léon Bonnat qui dressera son portrait avant son décès. Son petit-fils, Emile-Artus (1873-1935), était alors un élève du peintre.

Emile Boeswillwald fut honoré à plusieurs reprises au cours de sa carrière : médaille des Monuments historiques en 1845, première médaille à l’Exposition universelle de Paris en 1855, Légion d’honneur (chevalier en 1853, officier en 1865 et commandeur en 1880). Il sera aussi membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts en 1887.

Le choix de l’architecte pour la chapelle impériale était aussi motivé par son amitié avec Prosper Mérimée, lequel lui avait obtenu en 1858 la commande du superbe palais mauresque de José Xifré Downing à Madrid, achevé en 1862. Rappelons que Mérimée lui avait aussi abandonné l’inspection des Monuments historiques en 1860.

Bâtie en 1864-1865, soit en pleine expédition du Mexique (1861-1867), la chapelle impériale fut dédiée à Notre-Dame-de-Guadalupe, figure majeure de l’Amérique catholique, reine de l’Hispanité. Cette Vierge noire était originaire d’Estrémadure en Espagne où elle fut découverte et était vénérée depuis le Moyen Age : pour commémorer sa victoire sur les Maures lors de la bataille de Tarifa en 1340, le roi Alphonse XI de Castille avait fait bâtir, près de Caceres, à l’emplacement de la chapelle primitive, un monastère royal où séjourneront les souverains espagnols, mais aussi Christophe Colomb et des conquistadores, originaires pour la plupart de cette province pauvre de l’Espagne.

Par ses origines andalouses, l’impératrice Eugénie n’ignorait rien de ce culte fameux, célébré aussi au Pays basque espagnol en la chapelle du mont Jaizkibel au-dessus de Fontarabie. La Vierge de Guadalupe est en effet, depuis 1638, la sainte patronne de la ville, honorée le 8 septembre pour l’avoir protégée des Français lors de la guerre de Trente Ans.

Guadalupe est aussi le nom d’un des deux forts de Puebla, au Mexique, dont la chute aux mains des Français, le 5 juin 1863, avait décidé la construction de la chapelle de Biarritz afin de commémorer − une fois encore − cette importante victoire de l’Empire. Napoléon III pouvait accéder ainsi au nouveau souhait de sa chère épouse.

Une lettre de Prosper Mérimée à Eugénie, datée du 13 octobre 1864 depuis Carabanchel près de Madrid, atteste l’évolution du chantier et le rôle joué par l’auteur dans sa réalisation : « Madame", écrit-il, "la chapelle de Biarritz que Votre Majesté m’avait chargé de visiter m’a beaucoup plu. Elle est élégante et simple à la fois. La brique et la pierre mêlées font un très bon effet. Je me suis permis quelques observations sur les sculptures. J’ai demandé", précise-t-il, "qu’on diminuât un peu le cou de certains aigles des chapiteaux du porche qui avaient un faux air de cygnes. On va poser la toiture et il n’y aura plus que les peintures. Grave question. Quant aux sujets dont Votre Majesté m’a fait l’honneur de m’entretenir, je tiens toujours pour mon avis. Peut-être Votre Majesté ferait-elle bien de consulter Monseigneur l’Archevêque de Paris qui est un homme d’esprit et de bon conseil en ces matières. Mais le grand résultat de mon voyage à Biarritz a été d’empêcher qu’on ne donnât à Votre Majesté les armes d’Arteaga qu’on allait sculpter en regard de celles de l’Empereur. Je pense", ajoute-t-il, "qu’il faut mettre les armes de Teba[[44]](#footnote-44). L’Escudo complet de Votre Majesté est tellement chargé si j’ose le dire, qu’il ne serait pas facile à exécuter en sculpture". Il achève enfin par ces mots : "J’ai trouvé la Comtesse [de Montijo] en bonne santé. Elle se plaint de ses yeux, mais il faut toujours se plaindre de quelque chose. J’ai l’honneur d’être avec le plus grand respect, Madame, de Votre Majesté, le très humble et très fidèle sujet".

Décorée en 1865-1866, consacrée en septembre 1865, la chapelle fut réalisée, suivant l’éclectisme en vigueur, dans le style romano-byzantin et pourvue d’une décoration hispano-mauresque afin de rappeler à l’impératrice son Andalousie natale.

Elle affectait un plan basilical, conforme à la tradition paléochrétienne et au goût archéologique du moment[[45]](#footnote-45). La nef unique fut précédée d’un porche à colonnes et prolongée d’une abside qui communique à la sacristie, laquelle fut disposée à droite, dans un pavillon en brique. La chapelle et la sacristie furent couvertes d’un comble à deux pans d’abord en zinc, puis en ardoise, suivant l’évolution des couvertures de la villa impériale.

Conformément à celle-ci, aux pavillons d’entrée et aux premières écuries, l’extérieur fut conçu en brique et pierre. La brique domine principalement. Elle provenait de Toulouse et des tuileries de Bidart tandis que la pierre avait plusieurs origines : celle des fondations et du soubassement était de Bidache, celle réservée aux temps forts de l’architecture (soubassement, bandeaux, arcatures, colonnes et clocheton) était de Saintonge. Enfin, les chapiteaux et la corniche de la rotonde étaient en grès de Fontarabie. La pierre de Saintonge fut aussi mêlée à la brique dans les arcs.

Le bandeau de pierre entre les niveaux extérieurs fut revêtu, sur deux rangs superposés, de carreaux de céramiques à motifs végétaux, agrémentés de cabochons de verre rouge au niveau des piédroits, fournis par la manufacture de Sèvres. Cet emploi de la céramique et du verre de couleur se retrouve dans d’autres parties de l’édifice.

Les colonnes, colonnettes et entablement de l’abside sont typiques de l’architecture romane si appréciée depuis le second quart du XIXe siècle. Des carreaux de céramiques de Sèvres, à motif floral dans un arc outrepassé de style mauresque cette fois, furent de nouveau employés dans la frise tandis que des carreaux mêlant végétaux et arabesques furent placés au-dessus, entre les consoles polylobées. Les chapiteaux des colonnes furent ornés des symboles des quatre évangélistes : l’ange (Mathieu), l’aigle (Jean), le lion (Marc) et le taureau (Luc).

Afin d’éviter l’écueil de la diversité des rouges visible aujourd’hui, et pour mieux la préserver de l’air salin et des intempéries, la brique fut peinte et vernie conformément à la tradition du XVIIIe siècle dont les bâtiments de Marie-Antoinette à Trianon. Dans une lettre à Eugène Viollet-le-Duc du 5 octobre 1865, Mérimée déclare en effet que la couleur des briques est trop vive et qu’il compte sur la pluie, la poussière et le sel pour atténuer "assez vite cette teinte trop crue" (sic).

Le porche d’entrée de la façade principale, inspiré, dit-on, de la tradition des Pouilles, fut doté de cintres de style mauresque posés sur deux colonnes dont les chapiteaux furent ornés des aigles impériales sur les quatre faces. Le cintre principal présente, en alternance, couronne et monogramme du couple impérial.

Les symboles des souverains apparaissent également au-dessus, dans deux motifs en étoile revêtus de cabochons de verres rouge et vert, d’inspiration byzantine : il s’agit de l’aigle de Napoléon III, à gauche, et du blason de la famille de Guzman, celle de l’impératrice, à droite.

À l’intérieur, la nef fut éclairée sur deux niveaux par vingt-quatre baies dont quatre au droit du portail et deux oculi de part et d’autre, auxquels s’ajoutaient trois baies dans le chœur en abside, soit vingt-neuf ouvertures au total.

On retrouve au bas de la nef le motif des arcades disposées à l’extérieur. Le bas des murs fut revêtu, suivant la tradition espagnole, d'azulejos, aussi réalisés à Sèvres. Ils furent surmontés, à mi-hauteur, d’une frise peinte figurant une fleur à double feuillage dans des arcades de style roman, variante de celle observée extérieurement sur l’abside.

Les parties hautes furent couvertes d’un décor peint mêlant motifs floraux, fausses pierres, monogrammes impériaux et médaillons en céramique de Sèvres des quatre évangélistes, de part et d’autre de l'abside du chœur. La charpente et le plafond à caissons en chêne, de style mauresque, furent couverts de teintes contrastées : rouge, blanc, bleu et or.

Les vitraux firent l’objet d’une restauration suite au vandalisme de républicains locaux en 1870. Ils présentent quatre séries de motifs végétaux en grisaille, entourées et entrecoupées de motifs de couleur.

Le sol de la nef, en pierre de Bidache, fut couvert en partie de dalles peintes – et non de mosaïques comme certains l’ont prétendu − à motifs de fleurs sur fond brun dans un cadre à bordure blanche et filets bleus.

Le chœur de la chapelle fut séparé de la nef par une vaste arcature posée sur deux colonnes. Celles-ci sont ornées des abeilles impériales sur le fût et du monogramme NE dans le chapiteau. L’intrados de l’arc fut agrémenté des mêmes abeilles et de l’aigle impériale au centre. Au-dessus, apparait l’inscription latine suivante :

*Gloria.In.Excellis.Deo.Et.In.Terra.Pax.Homnibus.*

Si la partie basse de l’abside reprend la décoration de celle de la nef, la partie haute s’en distingue par l’emploi du fond or conformément à la tradition byzantine. Au-dessus des arcades à motifs végétaux, se déploie un cul-de-four où Notre-Dame-de-Guadalupe est représentée sur un croissant de lune, porté par un ange, dans une mandorle de fleurs de lys, de roses, de lauriers et de feuillage sur fond de mosaïque d'or étoilé. Ce motif fut réalisé suivant la tradition hispanique, d’après un tableau prêté par M. Ymaz, consul du Mexique à Bayonne.

L’autel de la chapelle est de style roman avec, à nouveau, l’emploi de l’or sous forme de dorure dans la croix centrale, la base et le chapiteau des colonnes.

Le sol de l’abside fut couvert de dalles identiques à celles de la nef.

Cette superbe décoration intérieure était l’œuvre conjointe de deux maîtres du temps : Alexandre Denuelle et Louis-Charles-Auguste Steinheil, fidèles collaborateurs d’Emile Boeswillwald à Bayonne et dans d’autres cathédrales.

Né à Paris, le 18 mars 1818, et mort à Florence, le 4 décembre 1879, Alexandre Denuelle était l’un des peintres décorateur les plus en vue du Second Empire. Il se vit confier plusieurs chantiers emblématiques : la décoration du chœur de Saint-Germain-des-Prés, de la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache, de la plupart des chapelles de Saint-Sulpice, des églises de la Trinité, de Saint-Augustin ou de Saint-François-Xavier à Paris.

Il avait entamé sa carrière à Versailles sous Louis-Philippe, œuvrant au plafond de la galerie des Batailles. On le retrouve ensuite au Salon Carré et à la Salle des Sept-Cheminées du Louvre, à la restauration de la galerie des Cerfs à Fontainebleau, au relevé du décor du Palais des Papes à Avignon et dans bien d’autres réalisations majeures. Outre la décoration des murs de la chapelle impériale, il est aussi l’auteur des dalles peintes du sol. Cette décoration lui vaudra d’être employée à celle du chœur de l’église Saint-Clodoald à Saint-Cloud dont la construction avait été engagée par l’empereur en 1860.

L’artiste avait travaillé à la chapelle de Biarritz sur des motifs entièrement dessinés par Boeswillwald si l’on croit le petit-fils de celui-ci, Emile-Artus (1873-1935).

La réputation de Louis-Charles-Auguste Steinheil n’était pas moins grande, d’autant qu’il avait pour beau-frère, le fameux peintre Jean-Louis-Ernest Meissonnier (1815-1891) avec lequel il collabora à plusieurs reprises. Né à Strasbourg, le 26 juillet 1814, et protestant comme Boeswillwald, mort à Paris, le 16 mars 1885, il était le fils d’un peintre verrier de l’Ecole de Nancy, Louis Steinheil (1781-1855), avec qui on le confond souvent. Entré à l’Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1833, il fut l’élève du peintre d’histoire, Henri Decaisne (1799-1852), et du sculpteur, Pierre-Jean David, dit David d’Angers (1788-1856).

Spécialiste d’art médiéval, Steinhel acquit sa notoriété autant comme peintre décorateur que comme cartonnier de vitraux. Ses talents lui valurent de travailler dans la plupart des cathédrales de France : Paris, Bayonne, Strasbourg, Clermont-Ferrand, Chartres, Bourges, Reims, Limoges, Mâcon … Bayonne lui doit, avec son fils Adolphe, les superbes fresques des chapelles du déambulatoire de la cathédrale, superbement restaurées en 2016-2018, ainsi que celle des chapelles nord de la nef. Les motifs et la figure de Notre-Dame-de-Guadalupe dans la chapelle de Biarritz sont de sa main. Outre Boeswillwald, l’artiste collabora avec Eugène Viollet-le-Duc et Jean-Baptiste-Antoine Lassus, célèbres restaurateurs de Notre-Dame de Paris sous le Second Empire.

Posés en 1866, les vitraux furent exécutés la même année sur des cartons de Steinheil par Nicolas Coffetier dont l’atelier, fondé en 1846, se trouvait au 96 rue Notre-Dame-des-Champs à Paris. Les deux hommes collaboraient depuis la restauration conjointe des vitraux de la cathédrale de Bourges dans les années 1840. Ils réalisèrent ceux de la cathédrale de Bayonne ainsi que ceux de Chartres et de Reims, notamment.

Né le 21 août 1821 à Gorze (Moselle), Coffetier avait fait son apprentissage dans l’atelier d’un des grands maître-verriers de la première moitié du XIXe siècle, Laurent-Charles Maréchal (1801-1887), à Metz. Spécialiste de l’art médiéval, l’artiste composa de nombreux vitraux dans le style gothique, ce qui le conduisit aux côtés d’architectes tels que Jean-Baptiste Lassus, Eugène Viollet-le-Duc, Antoine Bailly, Louis-Clémentin Bruyère ou Gabriel Crétin en sus d’Emile Boeswillwald. Il était "un artiste justement apprécié des amateurs et des archéologues" et "sans rivaux dans le bel art du vitrail", selon le peintre Frédéric Henriet.

Le mobilier de la chapelle, en partie en place, fut livré par Napoléon-Joseph Quignon (1815-1871), fournisseur régulier du garde-meuble impérial, de sièges principalement – on lui doit les célèbres "indiscrets" et "confidents" des palais de Compiègne et de Saint-Cloud notamment, ainsi que les banquettes et tabourets néo-Louis XV de Versailles et de Trianon. Comme les artistes précédents, il se distingua à l’Exposition universelle de 1855.

Le mobilier de la chapelle se composait de seize bancs et agenouilloirs, ainsi que de deux chaises et leur prie-Dieu à velours cramoisi dans la nef et de deux tables de style romano-mauresque, portant les numéros d’inventaire de la villa impériale, dans le chœur. L’intendant du domaine Ardouin signale également la présence de trois fauteuils et de trois prie-Dieu en bois noir et or pour l’empereur, l’impératrice et le prince impérial, ensemble qui sera emporté par l’impératrice Eugénie pour Farnborough Hill. Le maître-autel a conservé son tapis d’origine.

L'orfèvrerie de la chapelle fut livrée, quant à elle, par Jean-Alexandre Chertier (1825-1890), célèbre orfèvre parisien, auteur de nombreux objets liturgiques pour Notre-Dame de Paris ou Saint-Martin de Tours notamment, d’après des dessins de Viollet-le-Duc.

Enfin, les deux cloches du clocheton furent l’œuvre de la maison Dutot-Jérome, fondeurs parisiens réputés qui étaient établis au 51bis Cours de Vincennes.

La réalisation de la chapelle se monta à un total de 101 153, 81 francs dont 2 500 francs pour la décoration et 1 284,59 francs pour les vitraux.

***Le second campement des Cent-Gardes (1868)***

Située derrière les nouvelles écuries, cette partie du domaine se composait à l’origine d’un simple campement pour les soldats, évoqué plus haut.

La proximité du premier campement des pavillons de l’impératrice (ferme impériale, maison chinoise) et l’importance croissante de la résidence conduisirent la Maison de l’Empereur à charger Lafollye, en avril 1868, à établir quatre nouveaux baraquements plus confortables sur le site.

Trois d’entre eux étaient dévolus à la troupe : ils abritaient 38 gardes chacun, soit 114 au total. Le quatrième, celui des officiers et sous-officiers, se distinguait extérieurement par la présence d’un vaste avant-corps au centre. Les officiers disposaient là chacun d’une chambre individuelle.

Les bâtiments s’organisaient, à l’instar d’un casernement, autour d’une cour centrale de 36 mètres de long sur 30 de large où se tenaient les rassemblements et prises d’armes.

Deux pavillons symétriques, disposés aux angles de la cour, contenaient, l’un, les urinoirs, l’autre, les cuisines.

Tous ces pavillons étaient d’un seul niveau en brique sur structure en charpente, couverts de zinc. La modestie de ces constructions peut surprendre pour un domaine impérial et pour un corps d’élite aussi prestigieux mais on a vu qu’elle était de mise pour d’autres constructions (annexe des écuries ou hangar du prince impérial notamment).

Suivant le plan aquarellé, ce campement fut judicieusement dissimulé à la vue de la demeure impériale par la végétation, conservant ainsi au domaine son aspect paysager. Il fut isolé des nouvelles écuries et du hangar par une haie de tamaris.

Le projet était visiblement inspiré de celui d’Achille Poirot pour les écuries en 1855. Comme les nouvelles écuries, entre autres, le talent de Poirot demeurait une source d’inspiration pour ses confrères.

**III. Séjours, fêtes et plaisirs à Biarritz**

***Présence et occupations des souverains***

Les séjours et festivités de la famille impériale à Biarritz ont été établis année par année par l’historien biarrot, Jean Laborde. Trois contemporains les ont décrits dans leur correspondance et mémoires : Prosper Mérimée, Etienne Ardouin, adjudant du domaine, et Ernest Barthez (1811-1891), médecin du prince impérial à partir de 1856, véritable Saint-Simon de la vie des souverains à Biarritz. On se référera également à la presse locale dont *Le Courrier de Bayonne* et *Le Messager de Bayonne*, lequel relate jusqu’en 1865, avec luxe de détails, non sans complaisance, leurs déplacements et activités.

De 1854, date de leur arrivée sur les lieux, à 1870, date de la fin du Second Empire, Napoléon III et Eugénie résideront treize fois à Biarritz dont onze fois dans la villa impériale. Présents trois jours en 1855[[46]](#footnote-46), ils furent absents en 1860, 1864, 1869 et 1870. 1868 marque donc leur dernier séjour dans la station balnéaire. Jusqu’en 1858, ils séjourneront d’août à fin septembre, et jusque début octobre ensuite[[47]](#footnote-47). Eugénie venait y retrouver l’atmosphère ibérique chère à son cœur. En 1854, Napoléon III dut regagner prématurément la capitale à la fin du mois d’août et revint du 16 au 19 septembre, date du retour final.

Hormis 1854, année où ils voyagèrent par le chemin de fer jusqu’à Bordeaux puis la route, l’empereur et l’impératrice se rendaient à Biarritz depuis la gare de Bayonne, ouverte en 1855 suite au prolongement de la voie ferrée depuis Dax, puis depuis la gare de la Négresse, nouvellement créée, à partir de 1862[[48]](#footnote-48). Ils se rendaient à la résidence impériale dans une calèche découverte, tirée par trois ou quatre chevaux de poste[[49]](#footnote-49). En septembre 1854, les souverains repartirent par la gare de Dax que l’impératrice avait inaugurée le 16 du mois.

À compter de 1856, un cortège, composé d’un détachement des Cent-Gardes, accompagnait le couple impérial jusqu’au village de Biarritz, accueilli par un public en liesse. Des arcs-de-triomphe étaient dressés par la municipalité sur le parcours à intervalles réguliers. Il en était ainsi souvent dans les villes où les souverains se rendaient : Bordeaux, Pau, Dax ...

***Imagerie populaire et portraits à Biarritz***

On dispose, hélas, hormis l’imagerie populaire, de peu de représentations authentiques (clichés, peintures, dessins) des souverains à Biarritz. Une rare photographie montre Napoléon III sur la terrasse de la villa, couvert d’un chapeau melon appuyé sur une canne, la main gauche sur la hanche[[50]](#footnote-50). Un portrait, anonyme, non localisé, le présente au même endroit et dans la même posture, coiffé cette fois d’un chapeau blanc, fixant la mer.

Le tableau d’Emile Defonds est le seul connu montrant l’impératrice Eugénie dans le cadre de son cher Biarritz. Le portrait, réalisé en 1858 dans la veine romantique, présente la souveraine de profil, dans une tenue d’amazone, assise sur un rocher sous un ciel menaçant et une mer déchaînée, avec un lévrier et un chapeau jeté négligemment à ses pieds. C’est moins la souveraine que la femme passionnée, l’Espagnole, dans sa superbe robe rouge, qui est présentée ici. La composition aurait été réalisée d’après une photographie non identifiée : l’attitude adoptée, le menton sur la main gauche, était en effet celle proposée aux modèles pour éviter de bouger lors des longs temps de pose qu’exigeait la technique photographique du moment. Defonds ne se qualifiait-il pas de "peintre photographe de S.M. La reine d’Espagne" ? On comprend mieux, dès lors, le choix de cet artiste qui connut plusieurs adresses à Paris : on le sait établi 34 rue Vivienne au début de l’Empire, puis 9 rue Duphot, près de l’église de la Madeleine, ensuite[[51]](#footnote-51).

***Conforter l’image de l’Empire dans le Sud-Ouest***

Durant leurs séjours sur la côte basque, Napoléon III et Eugénie se livraient à une foule d’activités. Leur présence était marquée chaque fois par celle du drapeau national sur la résidence impériale et les principaux bâtiments de la ville. Leur arrivée était préparée par Jean-Joseph-Stanislas-Albert Damas-Hinard, secrétaire des commandements de l’impératrice depuis 1853[[52]](#footnote-52).

Dès 1854, les souverains durent satisfaire aux nombreuses sollicitations locales, de Bayonne à Pau, de Dax à Saint-Jean-de-Luz. Il s’agissait autant d’un moyen d’ancrer le nouveau régime dans le pays profond que de conforter leur image de princes bienveillants, dispensant leurs bienfaits à une population locale souvent défavorisée et qui ne pouvait que les apprécier grandement.

Le maire bonapartiste de Bayonne, Jules Labat, et d’autres élus de la région profiteront ainsi de la présence de l’empereur pour soumettre leurs doléances et leurs projets de développement locaux. Labat présenta ceux de la voierie de la ville et de l’aménagement de l’Adour et du port de la Barre, promus par l’empereur, lequel le recevra en septembre 1856 à la résidence impériale avec les représentants de la chambre de commerce de Bayonne.

***Suites impériales***

À chaque séjour, y compris celui de 1855 qui fut le plus court, les souverains étaient accompagnés de leur suite qui pouvait être parfois fort réduite. En 1854, elle se composait du grand chambellan, Napoléon Maret, duc de Bassano, du premier chambellan, le comte Charles Tascher de la Pagerie, du secrétaire de l’empereur, Jean-François Mocquard, du secrétaire des commandements de l’impératrice, Jean-Joseph Damas-Hinard, de son écuyer, le baron Eugène-Stéphane de Pierres, de la duchesse Pauline de Bassano et de la baronne Jane de Pierres, ses dames d’honneur. Ils furent rejoints, début août, par la mère de l’impératrice, María Manuela Kirkpatrick de Closbourn y Grivegnée, comtesse de Montijo, et par sa sœur aînée, María Francisca de Sales, duchesse d’Albe, dite "Paca", accompagnée de son époux, Jacobo Luis Jaime Fitz-James Stuart y Ventimiglia, quinzième duc d’Albe.

En juillet 1855, l’empereur fut escorté plus modestement de son ministre, Achille Fould, et d’un de ses aides de camp, le comte Louis-Joseph-Napoléon Lepic. L’impératrice disposait, quant à elle, de la princesse Anne d’Essling et la comtesse Adélaïde de Rayneval pour dames de compagnie, du général Jules-Charles Conway de Cotte pour aide de camp et de son médecin, Jean-Baptiste-Prosper Darralde.

En 1856, on trouvait près de l’empereur : Henri Conneau, son médecin attitré, Camille de Nompère de Champagny, marquis de Cadore, son officier d’ordonnance, le général Edgar Ney, 3e prince de la Moskowa, son aide de camp, le marquis Edouard Lelièvre de La Grange, sénateur[[53]](#footnote-53). Près de l’impératrice, se trouvaient deux dames d’honneur : la duchesse Pauline de Bassano et la comtesse Jeanne de Lourmel. Les comtesses Clothilde de La Bédoyère et Ester Raguet de Brancion viendront les rejoindre plus tard.

Auguste Bachon, écuyer de l’empereur puis du prince impérial, sera présent en 1859, et le général Emile-Felix Fleury, successivement aide de camp, premier écuyer et grand écuyer de Napoléon III, en 1866.

Le prince impérial fut accompagné, quant à lui, de son précepteur, Francis Monnier, de 1863 à 1867, puis d’Augustin Filon (1841-1916) et, à compter de 1867, de son médecin, Ernest Barthez et du commandant Jules-Eugène-Alfred Lamey, officier d’ordonnance, qui suppléait à l’autorité du général Charles-Auguste Frossard, gouverneur du prince[[54]](#footnote-54).

Tel Louis XIV pour les séjours de Marly, le couple impérial honorait ainsi chaque fois des membres de leur entourage d’une invitation à Biarritz, manière de s’attacher leur dévouement.

***Les baignades***

Tous les matins, quand le temps et l’état de la mer le permettaient, Napoléon III et Eugénie prenaient leur bain de mer au pied de la grande terrasse de la villa sur l’une des deux plages situées de part et d’autre, à savoir celle « de l’Impératrice », à gauche, actuelle Grande Plage, et celle « du Château »[[55]](#footnote-55), actuelle plage du Miramar, à droite.

Le 31 juillet 1854, à 9 heures du matin, l’impératrice se baigna pour la première fois à Biarritz, non près de la villa qui n’était pas encore réalisée mais sur la plage du Moulin de Blaye, site des futurs Bains impériaux, accompagnée de la duchesse de Bassano. Bains de mer qui étaient considérés comme utiles à leur santé[[56]](#footnote-56). Bonne nageuse, l’impératrice ne craignait ni les vagues de l’océan, ni le froid de l’eau comme en témoigne une lettre à sa sœur : "La mer est bien froide et il faut beaucoup de force morale pour se décider à y entrer. Cependant je n’ai pas manqué un seul bain depuis que je suis ici"[[57]](#footnote-57). La duchesse de Berry, Caroline de Bourbon avait donné l’exemple des bains de mer sur la plage de Dieppe de 1824 à 1829.

À partir de 1856, date du premier séjour dans la nouvelle résidence impériale, le cabinet de bain de l’impératrice fut dressé sur la plage du Château, à 40 mètres de la terrasse. Etienne Ardouin nous informe qu’elle se montait et démontait à volonté à l’instar de la tente de l’empereur. Il s’agissait d’un pavillon de 3 mètres de large sur 5 de profondeur, nanti d’un palier, d’un escalier de cinq marches avec ses deux rampes à croisillons, et constitué de huit châssis en sapin avec charnières dans lesquels on avait ménagé une porte et cinq croisées. La toiture à pans coupés était couverte, comme les stores de la villa, de toile de Mamers, petite ville du Perche, connue depuis le XVIIIe siècle pour leur résistance. L’extérieur était couvert de coutil rayé avec lambrequin. Le plancher était, quant à lui, à claire-voie pour l’éclairage et l’aération intérieurs[[58]](#footnote-58).

De part et d’autre, étaient disposées les deux autres tentes ovales des dames du palais, aussi en coutil rayé. Cette disposition évolua par la suite : les tentes des bains furent réduites à deux puis transportées dans les années 1860 sur la plage de l’Impératrice comme l’indique le plan de Biarritz en 1864.

Après le bain de mer, Napoléon III se livrait à une promenade à pied ou à cheval. Il se rendait sur la plage, le long de la côte ou dans le bourg, seul ou en compagnie de l’impératrice.

***Promenades et visites aux notabilités. Les soirées à Biarritz***

Eugénie, quant à elle, abandonnait son costume de bain après la plage pour une jolie robe blanche en vue d’effectuer elle aussi une promenade sur le domaine ou sur la plage. Il lui arrivait de se rendre là dans une voiture légère conduite par elle-même, accompagnée ou non de ses deux dames d’honneur.

À compter des années 1860, les promenades avec le prince impérial suscitèrent l’enthousiasme des habitants, charmés par la grâce de l’enfant. Jusqu’en 1865, garçons et filles étaient admis à partager ses jeux. Seuls les garçons seront tolérés ensuite. Outre les promenades et les jeux sur la plage, des parties de pêche à la crevette étaient organisées pour les enfants. Le prince impérial jouait aussi avec une douzaine de petits compagnons à un jeu de balle au mur dénommé la « déchamade »[[59]](#footnote-59).

Catholiques fervents, les souverains se rendaient bien sûr régulièrement aux offices, qu’il s’agisse de l’église Saint-Martin, paroisse primitive de Biarritz (XIIe siècle), sise sur les hauteurs, près de la Villa Grammont, ou de l’église Sainte-Eugénie sur le port des Pêcheurs, qui était plus proche et plus moderne (1855). Cette dernière sera privilégiée jusqu’à l’achèvement et la consécration de la chapelle impériale en 1865.

Durant ses journées, Napoléon III parcourait régulièrement la région. Il accordait aussi audience à la résidence impériale et honorait autant que possible les réceptions protocolaires locales. La première sur la côte basque se tînt dès son arrivée, le 26 juillet 1854, à l’hôtel de ville de Bayonne. Entouré du préfet et de plusieurs officiers, il y rencontra les autorités et corps constitués dont le maire Jules Labat ainsi que la communauté israélite du bourg Saint-Esprit, futur quartier de la ville, puis passa les troupes en revue sur la place d’Armes.

Le 3 août suivant, Napoléon III visita les autorités militaires de Bayonne à la citadelle Saint-Esprit érigée par Vauban. Les cérémonies locales étaient particulièrement mises à profit lors des crises diplomatiques, notamment lors de l’affaire mexicaine (1861-1867) afin de conforter la position du gouvernement. À chaque séjour, les autorités religieuses étaient honorées par la présence du couple impérial à la cathédrale de Bayonne, notamment pour le 15 août, jour de l’Assomption, qui était aussi le jour de la fête de l’Empereur.

Le 17 août 1854, Napoléon III et Eugénie rendirent visite pour la première fois au Père Louis-Édouard Cestac (1801-1868) qui avait fondé la Congrégation des Servantes de Marie en 1842. Ils se rendirent tout d’abord à sa maison conventuelle de Notre-Dame-du-Refuge à Anglet où ils prièrent dans la chapelle, puis au couvent des Bernardines de Notre-Dame-de-la-Solitude, branche de la congrégation, née en 1851. Le couvent se trouvait alors au milieu des dunes et des pins.

Pour preuve de son estime, l’empereur délivra au Père Cestac une bourse de 1 700 francs. En 1865, il l’élèvera au rang de chevalier de la Légion d’honneur. Le brevet et le tableau de cette visite sont toujours conservés dans le musée de la communauté. La congrégation était particulièrement appréciée du couple impérial. Le Père Cestac leur rendra régulièrement visite à Biarritz. Lors de la vente du domaine en 1881, l’impératrice léguera aux religieuses plusieurs de ses biens dont son ânesse Cendrillon, acquise sur un marché local en 1868.

Par ses entretiens réguliers avec le Père Cestac, Napoléon III poursuivit l’action sociale qui lui était chère : en 1862, une œuvre de bienfaisance pour les ouvriers en difficulté fut établie, placée sous l’égide de l’impératrice. Elle fut financée par de généreux membres fondateurs et associés ainsi que par une participation de la commune à hauteur de 100 francs. 500 francs furent aussi donnés par l’empereur à une association d’ouvriers tailleurs de pierre à Bidache. Il ne s’agit là que de quelques exemples parmi d’autres envers ceux qui avaient tant contribué à la mise en œuvre du projet impérial de Biarritz.

Ernest Bathez confirme l’affabilité et la popularité de Napoléon III au Pays basque : "il est impossible", écrit-il, "d’avoir le caractère plus égal, plus agréable, plus bienveillant que Sa Majesté. Il est d’une bonté qui va jusqu’à la faiblesse" ! À chacun de ses passages, la population s’écriait en gascon : "Viva Napoleo ! Viva papà !"[[60]](#footnote-60).

Durant ses séjours biarrots, l’empereur ne perdait pas de vue les affaires de l’Empire. Affaires qu’il traitait avec son chef de cabinet, Jean-François Mocquart (1791-1864), fidèle parmi les fidèles, ancien secrétaire de sa mère, la reine Hortense, et qui était né à Bordeaux. *Le Messager de Bayonne* évoque à dessein le travail intense de l’empereur lors de ses séjours, notamment lorsqu’il s’agissait du développement économique de la région.

Pendant ce temps, l’impératrice Eugénie se promenait dans le village, accordant ses bienfaits aux habitants, s’entretenant avec eux ou avec la communauté espagnole de passage[[61]](#footnote-61).

Dès la première venue en 1854, on aménagea pour la souveraine une élégante tente au-dessus du Port-Vieux afin qu’elle et sa suite puissent profiter de l’air marin et admirer le superbe panorama sur le golfe de Gascogne et les montagnes alentours. La scène fut immortalisée par une gravure qui la montre à cet endroit sous un dais de coutil rayé, conformément au goût adopté pour son cabinet des bains ou les stores de la villa impériale. Cette élégante tente se commuera ensuite en un kiosque pittoresque au-dessus du Port-Vieux.

Soucieux de rassurer l’opinion sur leur état, *Le Messager de Bayonne* vantait régulièrement les mérites des embruns et de la pureté du ciel basque pour la santé de l’impératrice et de l’empereur.

Les soirées du couple impérial consistaient souvent en l’organisation de dîners ou de festivités à la villa impériale en compagnie de personnalités locales ou de passage comme cela s’était produit à la Villa Grammont dès 1854. Des soirées pour dames uniquement seront même programmées.

***Les excursions dans les Pyrénées et en Espagne. Le goût du thermalisme***

Afin de mieux faire partager à son époux les environs qu’elle lui avait tant vantés, Eugénie organisait de nombreuses activités. Napoléon III était lui-même curieux de connaitre cette partie de la France fréquentée par sa mère la reine Hortense et par son oncle Napoléon.

Ainsi, dès 1854, les souverains partirent à l’assaut de la Rhûne, mont emblématique de la région, d’où ils purent admirer le superbe panorama sur les deux Pays basques. Ils se rendront aussi dans l’arrière-pays jusqu’en Béarn, voire les Hautes-Pyrénées.

La même année, Napoléon III et Eugénie se rendirent à Saint-Jean-de-Luz, lieu des noces de Louis XIV et de l’infante Marie-Thérèse. Ils se recueillirent à l’église Saint-Jean-Baptiste puis allèrent voir à l’hôtel de ville les signatures du roi et de la nouvelle reine de France sur le registre des mariages à la date du 9 juin 1660, moment emblématique des relations franco-espagnoles. Ils achevèrent leur visite par les pavillons voisins du roi et de l’infante.

Le couple impérial poussera plus tard jusqu’à Hendaye afin d’admirer l’embouchure de la Bidassoa et de se rendre à la fameuse Ile des Faisans, haut-lieu des échanges diplomatiques franco-espagnoles depuis le XVIe siècle. Une tente sera dressée là pour les accueillir. Toujours dans un contexte franco-espagnol, ils rendront visite en août 1854 à l’infante Isabelle-Ferdinande de Bourbon qui logeait à Biarritz, à l’Hôtel des Ambassadeurs.

Ces pérégrinations se réitéreront à chaque séjour. Les souverains visiteront ainsi l’arrière-pays, à savoir : les grottes de Sare et d’Isturitz, le village pittoresque d’Ainhoa, le château de Bidache, fief de la puissante famille de Gramont, anciens gouverneurs de Pau et de Bayonne. Rappelons que le duc Antoine X Alfred Agénor (1819-1880) servit la diplomatie française sous le Second Empire tant que ministre plénipotentiaire ou ambassadeur. En 1870, il sera du 15 mai au 10 août l’éphémère ministre des Affaires étrangères de l’empereur. Il s’agissait pour celui-ci de s’accorder les bonnes grâces de la haute aristocratie française, plutôt monarchiste (légitimiste ou orléaniste). Le couple impérial se rendra ainsi souvent à Bidache, accompagné parfois d’une importante délégation[[62]](#footnote-62).

Férus de thermalisme pour leur santé comme beaucoup de leurs contemporains, Napoléon III et Eugénie goutèrent particulièrement les eaux dès leur premier séjour à Eaux-Bonnes. Suivront Eaux-Chaudes, près de Laruns, et d’autres cités thermales de la région telles Salies-de-Béarn ou Cambo-les-Bains. C’est précisément d’Eaux-Bonnes que l’impératrice vînt lors du séjour de 1855, allant rejoindre l’empereur à la gare de Bayonne. Ce goût du thermalisme devait les conduire tous deux à la réalisation des bains chauds de Biarritz en 1857-1858.

Il leur arrivait parfois de pousser jusque dans les Hautes-Pyrénées (Luz-Saint-Sauveur, par exemple). En 1863, l’empereur rendit ainsi visite à son puissant ministre, Achille Fould, en sa bonne ville de Tarbes.

Napoléon III et Eugénie ne manquèrent pas, comme il se doit, de se rendre en Espagne, séjournant à Saint-Sébastien, Zumaia, Loyola, maison mère des Jésuites, ou Arteaga, près de Bilbao, où se trouvait leur nouvelle résidence, un donjon du XVe siècle restauré et remanié parallèlement à la réalisation du château de Biarritz. Ces excursions étaient l’occasion de gestes de bienfaisance envers la population.

En 1858, les souverains se rendirent à Roncevaux (Roncesvalles) dans les Pyrénées espagnoles, lieu de la *Chanson de Roland*, fameuse chanson de geste du Moyen Age. Ils y visitèrent la collégiale Notre-Dame-la-Royale qui constituait une importante étape du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle[[63]](#footnote-63).

***Naviguer sur l’Atlantique et l’Adour***

Le couple impérial se rendait le plus souvent en Espagne par bateau : l’impératrice affectionnait en effet particulièrement les déplacements en mer plutôt qu’en voiture à cause, disait-elle, des "salamalecs sempiternels des autorités" (sic)[[64]](#footnote-64) ! Ils aimaient beaucoup naviguer sur l’Atlantique ou l’Adour. Ainsi, plusieurs expéditions seront organisées depuis Bayonne ou Biarritz à bord de divers vaisseaux, qu’il s’agisse d’un navire à voile comme *L’Australie*, le *Coligny* ou le *Pélican*, ou d’un bateau à vapeur comme la *Ville-de-Dax*. À la fin des années 1850, ils voyageront sur les yachts impériaux, *Le Chamois* ou *L’Aigle*.

En 1868, une barque de promenade, *La Nive[[65]](#footnote-65)*, fut offerte à l’impératrice par le constructeur de navires et député bordelais, Lucien Arman (1811-1873)[[66]](#footnote-66). Un embarcadère fut aménagé à cet effet au bas de la Villa Eugénie pour leur permettre d’accoster suivant l’état de la mer, ce qui n’était pas toujours le cas. L’arrivée du couple impérial à Biarritz était saluée par une salve de cent coups de canon devant la résidence, le navire ayant jeté l’ancre au large.

En octobre 1867, *Le Chamois*, battu par des vents contraires à Saint-Jean-de-Luz durant la nuit, au retour d’une excursion à Fontarabie, obligea Eugénie et son fils, le prince impérial, à monter dans des canots pour gagner la jetée du port basque, canots qui se fracassèrent hélas sur les rochers. La mère et l’enfant durent leur salut aux marins présents qui purent les conduire jusqu’à la terre ferme. En souvenir de ce périlleux sauvetage, l’impératrice fera suspendre en guise d’ex-voto un modèle réduit du yacht dans l’église de la ville. Quoi qu’il en soit, l’empereur interdira désormais les sorties en mer[[67]](#footnote-67).

***Courses de taureaux et corridas à Biarritz et Bayonne***

Pour s’imprégner davantage de l’ambiance ibérique sur le sol français, Napoléon III et Eugénie se rendirent régulièrement, et ce dès 1854, aux courses de taureaux qui étaient organisées au jeu de paume de Biarritz mais surtout aux corridas des arènes de Bayonne.

Introduites en France en août 1852 dans le bourg de Saint-Esprit comme l’indique *Le Messager de Bayonne*,ces corridas ou courses à l’espagnole se pratiquaient avec *espadas* et *banderillos*, c’est-à-dire avec mise à mort de l’animal suivant un cérémonial bien établi[[68]](#footnote-68). Elle se tenait alors vers le 20 août, à l’occasion de la saint Bernard. Suite à l’installation du couple impérial sur la Côte basque, les corridas se tiendront désormais tous les dimanches, à partir de 16 heures, de la fin juillet à début août. D’autres seront organisées au 15 août pour la saint Napoléon. Les taureaux venaient le plus souvent de la province voisine de Navarre où se trouvait l’importante *plaza* de Pampelune.

Véritable *aficionada*, Eugénie appréciait les corridas depuis l’enfance. Elle avait vu dans les *plazas* d’Espagne, dont celle de Madrid, la plupart des toreros présents à Bayonne. La corrida n’était pas bien évidemment du goût de tous et certains membres de la cour espéraient que l’impératrice s’en déferait assez vite au contact des mœurs françaises. Paradoxalement et pour sa part, l’empereur y prit goût à son tour, séduit par la ferveur du public et surtout celle de sa délicieuse épouse[[69]](#footnote-69).

Une légende veut qu’Eugénie ait assistée en France aux corridas avant 1854 en présence de journalistes parisiens et de son ami, l’auteur hispanophile Théophile Gautier. Il avait publié, rappelons-le, en 1843 un récit sur la corrida espagnole, qu’il reprit en 1852. La presse locale ne confirme pas la présence de l’impératrice avant 1854. Elle n’est pas non plus mentionnée dans l’article consacré aux corridas de Bayonne par *L’Illustration* en septembre 1853.

C’est d’ailleurs en 1854 – l’impératrice Eugénie n’y est pas étrangère – que le grand d’Espagne, Gaspar Aguado, vicomte de Lozar, comte de Cazurra, fut nommé à la direction des fêtes du "cirque [arènes] de Bayonne". Il était en effet l’auteur, cette année-là, sous le pseudonyme d’Oduaga-Zolarde, anagramme d’Aguado de Lozar, d’un ouvrage intitulé *Les courses de taureaux expliquées. Manuel tauromachique à l’usage des amateurs de courses*, soit le premier du genre en France quoique le spectacle fut déjà sujet à caution.

La présence de Napoléon III et d’Eugénie permettra aux corridas de connaitre un fort développement en France, voire en Belgique, ancienne possession espagnole. Ils contribuèrent ainsi à faire de Bayonne la plus vieille place taurine de France. Le Dr Barthez confirme qu’ils étaient "extrêmement aimés" de la cité[[70]](#footnote-70).

***Une vie bourgeoise et mondaine***

La famille impériale vivait très bourgeoisement à la Villa Eugénie. La demeure était un lieu de détente privé à l’instar du Grand Trianon pour Louis XIV, du Petit Trianon pour Marie-Antoinette ou de Malmaison pour Napoléon et Joséphine, loin du protocole et des obligations de la vie aux Tuileries ou à Saint-Cloud.

Les circonstances politiques, tant intérieures qu’internationales, rendaient le séjour de Biarritz bien appréciable. On a dit comment la résidence avait été conçue en pleine guerre de Crimée.

Elle prit davantage d’importance au cours des années 1860 : Napoléon III et Eugénie y reçurent en effet de plus en plus leurs familles respectives et des membres du gotha. La décoration intérieure et le mobilier évolueront de ce fait à partir de 1865.

La journée commençait par un lever vers 6 ou 7 heures, les souverains prenant leur petit-déjeuner à 8 heures. Quand ils ne se baignaient pas, ils passaient leur matinée à lire, à discuter, à jouer de la musique ou à se promener sur la plage ou dans le village. L’impératrice aimait aussi broder ou tricoter.

Le déjeuner était servi à midi, sans cérémonie. Les convives se plaçaient autour de la table suivant leurs affinités, quoique l’impératrice préférât que les couples fussent disposés face à face plutôt que côte à côte, ce qui ne dérangeait nullement l’empereur qui appréciait les belles compagnies, on le sait ... Le service quotidien de la villa était assuré par une vingtaine de domestiques (21 en 1861).

Après le déjeuner, chacun vaquait ensuite à ses occupations : sieste, lecture, écriture, broderie ou promenades en l’absence d’activités prévues l’après-midi.

Le souper se tenait, quant à lui, vers 19 heures ou 20 heures. Il pouvait être servi parfois tard, vers minuit, suite à une excursion lointaine ou tardive.

La soirée se déroulait dans le grand ou le petit salon sur la mer en compagnie du Dr Barthez, de leurs hôtes ou des membres de leurs familles conviés à Biarritz, tels le prince Napoléon-Jérôme en 1857, la comtesse de Montijo et la princesse Mathilde en 1858, la princesse Anna Murat en 1863, les duc et duchesse d’Albe jusqu’en 1860, puis leurs enfants, le duc de Huescar et les deux duchesses d’Albe jusqu’en 1867-1868.

Napoléon III et Eugénie aimaient à jouer aux cartes, au whist ou au boston, lire ou organiser des lectures, se livrer à des jeux turbulents de claques, de cache-cache et autres facéties – l’empereur aimait beaucoup plaisanter en privé −, ou à des séances de spiritisme avec Douglas Hume, médecin de l’impératrice, régulièrement convié et qui se révélera un charlatan.

On fumait aussi, jouait de la musique, chantait ou dansait le quadrille, la Boulangère, danse folklorique de la Vallée de l’Ossau, ou le carillon de Dunkerque. L’empereur, pour sa part, appréciait beaucoup la polka, la mazurka et la valse. Des bals étaient organisés deux fois par semaine. Napoléon III prenait aisément part à ces divertissements, à la plus grande surprise de l’assistance, étonnée de voir leur souverain dans un tel entrain et une telle bonhommie. Le piano était tenu par une personnalité (le général Ney en 1856)[[71]](#footnote-71).

Chaque événement, chaque visite princière devint prétexte à des réceptions ou des fêtes somptueuses. Des listes étaient dressées sur ordre de l’empereur. On reçut ainsi par séries presque tout ce que la France et l’Europe comptaient d’importants, depuis les personnalités locales aux têtes couronnées en passant par les hommes d’Etat, de guerre, de lettres ou des arts et les grandes dames.

Le roi Guillaume Ier de Wurtemberg ouvrit le bal des monarques en 1857, suivi par le roi Léopold Ier de Belgique en 1859, la reine Isabelle II d’Espagne, accompagnée du roi consort, François d’Assise de Bourbon, et du jeune prince des Asturies, Alphonse, futur Alphonse XII, en 1865, Louis Ier et Maria Pia de Savoie, roi et reine de Portugal, en 1867. Ces réceptions donnaient lieu chaque fois à de grands dîners ‒ 40 couverts pour la reine d’Espagne ‒ et à des feux d’artifice tirés par l’artificier de l’empereur, Désiré-François Ruggieri, issu d’une célèbre dynastie native de Bologne[[72]](#footnote-72).

Dans son opus *La Villa Eugénie*, Ardouin lista les personnalités accueillies, liste complétée par Louis de Joantho. Vinrent ainsi : le duc de Zaragosse, le duc et la duchesse de Frias, le duc et la duchesse d’Osuna, la duchesse de Tétuan, le maréchal O’Donnel (…) pour l’Espagne ; le prince Adalbert de Bavière et son épouse, l’infante d’Espagne, doňa Amalia, la grande-duchesse de Bade, le comte Otto von Bismarck, alors ministre de la Prusse à Paris − il séjourna à Biarritz à trois reprises (1862, 1865 et 1869) et faillit se noyer la seconde fois − pour l’Allemagne ; le prince Alexandre Petrovitch d’Oldenbourg, le duc Maximilien de Leuchtenberg, prince Romanovsky, petit-cousin germain de Napoléon III[[73]](#footnote-73), la grande-duchesse Marie de Russie, les princesses Troubetzkoï, Orloff, Olga, Gagarin, Radziwill, Galitzin, Gortschakoff (…) pour la Russie ; le duc et la duchesse de Tarente, le duc et la duchesse de Fernandina, la duchesse de Medinaceli pour l’Italie ; le duc de Hamilton, lord et lady Hougton, le baron et la baronne de Rothschild pour l’Angleterre, entre autres[[74]](#footnote-74).

Signalons également : Georges III Bibesco, prince de Valachie, le prince Charles III de Monaco, le prince Meschersky, la duchesse de Malakoff, la jeune princesse Pauline de Metternich (1836-1921), épouse de l’ambassadeur d’Autriche à Paris. Dans ses mémoires, elle évoque une sortie en mer qui faillit aussi mal finir en 1859, ainsi que son entrevue avec l’impératrice à l’Hôtel d’Angleterre. La princesse de Metternich se sentait parfaitement à son aise à la villa impériale, n’hésitant pas à entonner des chansons coquines d’un ton léger[[75]](#footnote-75).

Tant par sa relation privilégiée avec l’impératrice que pour sa santé afin d’y respirer, lui aussi, le bon air marin, l’auteur et inspecteur des monuments historiques Prosper Mérimée ne manqua pas de se rendre à Biarritz de 1861 à 1866.

En octobre 1865, du 4 au 12 du mois, se tînt l’importante rencontre entre Bismarck et Napoléon III, dite "entrevue de Biarritz". Le ministre-président prussien entendait sonder les intentions de l’empereur dans son conflit avec l’Autriche et obtenir la neutralité de la France. Cette rencontre ne déboucha finalement sur rien, l’empereur n’était pas parvenu à "démêler exactement ce que voulait Bismarck", selon ses dires[[76]](#footnote-76).

La fin du séjour des souverains à Biarritz, soit de fin septembre à début octobre, des visites de la résidence impériale étaient organisées pour le public. Ces visites étaient autorisées par l’empereur, un jour par semaine, le lundi, de 13h à 17h. Elles se faisaient par petits groupes de cinq personnes. Les autorisations devaient être adressées à l’adjudant du domaine Ardouin et être déposées au concierge. Il fallait les retirer ensuite, le lundi suivant, au matin, auprès de celui-ci. Les visites n’étaient nullement autorisées en dehors de cette période, sauf exceptions[[77]](#footnote-77).

***Biarritz, haut-lieu du gotha européen et de la mode***

Dès leur venue en 1854, Napoléon III et Eugénie étaient accompagnés, on l’a vu, de personnalités qui logeaient avec eux à la Villa Grammont puis, à compter de 1855, à la Villa Eugénie.

Leur présence attirait chaque fois à Biarritz une foule de gens : membres de leur suite, officiels et fidèles de l’Empire, familles princières, grandes fortunes mais aussi gros propriétaires terriens, campagnards aisés, simples bourgeois et autres curieux : de 4 000, selon Barthez, au-début de l’Empire, le nombre de visiteurs atteindra plus de 15 000 à la fin du régime[[78]](#footnote-78).Tous effectuaient des séjours plus ou moins de longs, certains s’installant définitivement, séduits par le cadre enchanteur.

De 2 048 habitants en 1851, Biarritz atteignit ainsi les 2 110 en 1856, 2 771 en 1861, 3 652 en 1866 et 4 764 habitants en 1872, selon la revue *Biarritz Thermal* qui livrait les recensements[[79]](#footnote-79).

Si la saison des bains s’étendait sur les trois mois d’été (juillet, août, septembre), elle commençait pour certains dès celui de juin pour s’achever en octobre, soit cinq mois au total[[80]](#footnote-80).

Depuis le début du XIXe siècle, Biarritz n’avait cessé d’attirer les aristocraties française et européenne. À chaque saison, *Le Messager de Bayonne* livrait la liste des personnalités récemment arrivées. Outre la noblesse française, du Sud-Ouest principalement, s’ajoutèrent des étrangers, Anglais et Espagnols dans les premiers temps.

Les Anglais étaient présents depuis que les troupes de Wellington avaient chassé la Grande Armée de la péninsule ibérique et envahi la région en 1814. Séduits par la beauté des paysages, ils s’étaient fixés à Pau où ils créèrent plusieurs institutions, encore existantes : le *Pau Hunt*, club de chasse, en 1840, l’*English Club* et le *Golf Club* en 1846.

*Le Petit* *Courrier* *de* *Biarritz* du 17 juin 1883 rappelle comment plusieurs grandes familles anglaises locales (les Arden, Trimer, Smith, Allright, Saunders, Bellairs …) prirent l’habitude, à partir des années 1860, de passer, outre l’été, leur hiver à Biarritz, séduits par la douceur du climat. Ils installèrent ainsi la cité comme station hivernale, ce qui fera sa force vis-à-vis de ses concurrentes européennes.

En 1872, le *British* *Club* de Biarritz ouvrit ses portes, rue Mazagran, avant de se transporter place de la mairie, puis dans les villas Piron et Santamaria et, enfin, dans la nouvelle villa érigée à l’angle des actuelles avenues Edouard VII et de la Marne en 1882. Il demeurera l’un des plus importants d’Europe jusqu’à sa dissolution en avril 1916.

Les Anglais furent suivis par les Espagnols à partir des années 1830, le siège de Saint-Sébastien en 1835, durant la première guerre carliste (1833-1839), ayant conduit l’aristocratie libérale espagnole à s’établir en France. Lieu de refuge tout d’abord, Biarritz devint peu à peu leur villégiature privilégiée, puis celle de la famille royale et de sa cour. Parmi eux, se trouvaient la comtesse de Montijo et ses deux filles, Maria Francisca et Eugenia[[81]](#footnote-81).

Dans le sillage du prince Romanovsky, petit-cousin de Napoléon III et hôte de la villa impériale, les Russes, quoique moins nombreux, afflueront à Biarritz à compter des années 1880. Leur arrivée fut favorisée par l’inauguration du *Sud*-*Express* via la liaison Paris-Madrid-Lisbonne que la Compagnie internationale des Wagons-Lits établit en octobre 1887. La "Saison Russe" d’octobre débuta donc à cette époque. Pas un grand-duc ne manquera dès lors à l’appel : Constantin, Alexis, Wladimir, Boris, Cyrille, André, Michel ou Dimitri, tous répondront aux séductions de la station balnéaire et de son nouvel hôtel-casino, le Palais-Biarritz, devenu l’Hôtel du Palais.

Viendront ensuite, durant la Belle Epoque et les Années folles, les clientèles nord-américaine et latino-américaine (Chili, Argentine, Brésil), portés par le formidable essor économique de leur continent mais aussi par le retour, définitif ou non, des Basques français et espagnols dans leurs pays d’origine.

Comme le déclarait la duchesse d’Angoulême, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, en 1823, qui prenait les eaux dans les Pyrénées : "Biarritz est un bloc de diamants qui n’attend que le ciseau du lapidaire pour briller et être connu du monde entier". Napoléon III et Eugénie seront ces lapidaires.

Ardouin pouvait ainsi annoncer fièrement en 1869 : "plus on habite Biarritz, plus on s’y trouve et plus on l’aime"[[82]](#footnote-82) ! Le gotha et la grande bourgeoisie européenne le confirmeront.

En effet, contrairement à Versailles qui connut une longue éclipse avec le départ de la monarchie, Biarritz ne fut nullement affecté par la chute du Second Empire, y compris durant les années 1870. Le couple impérial avait fixé là définitivement les fondements du tourisme moderne.

Les promenades et les baignades sur la plage, les réceptions et les soirées intimes organisées par l’impératrice fourniront le prétexte à l’ouverture des élégances et des modes nouvelles qui feront de Biarritz, après Paris, et plus qu’aucune autre station balnéaire, celui de la couture par excellence. Telle était le souhait d’Eugénie qui établit un "code de la mode" pour les baigneurs, les promeneurs voire les matelots de son embarcation privée *La Nive*, comme le rappelle Louis de Jouantho. Elle fixa ainsi la tenue, la disposition d’une robe, la forme d’un chapeau, le détail d’une toilette qui étaient aussitôt repris par les dames de la bonne société. Il sera ainsi de la fameuse robe blanche qu’elle aimait à porter sur la plage. Couturiers et couturières en vogue puiseront là l’inspiration d’une mode simple, empreinte d’originalité. L’impératrice s’inspirait là, bien entendu, de son modèle par excellence, la reine Marie-Antoinette à Trianon.

Nombreuses seront ainsi les maisons de couture à ouvrir boutique ou atelier à Biarritz jusqu’au milieu du XXe siècle et ce dès les années 1860, tel Charles Frederick Worth (1825-1895), père fondateur de la haute couture sous le Second Empire. Il s’était établit en effet rue Mazagran, alors rue du Vieux Port[[83]](#footnote-83), qui formait la grande artère commerçante et élégante de la cité dans le secteur stratégique de la place de la Foire (Bellevue) et de la place Neuve (Sainte-Eugénie) situé à proximité du Grand Hôtel et du Casino Bellevue. Worth rejoignait là les boutiques de mode comme *La Ville de Paris, Modes de Paris* ou *La Ville de Madrid*[[84]](#footnote-84). C’est ainsi qu’Eugénie fit de Biarritz "le rendez-vous de toutes les élégances" suivant l’expression de Louis de Jouantho.

***Les divertissements de Biarritz***

Malgré la qualité indéniable des lieux, ce public mondain ne cachait parfois pas son ennui dans une cité qui était dépourvue alors de grandes distractions, hormis celles de la plage, des bains, des thermes ou du casino. On y jouait là au billard et autres jeux, tels l’écarté[[85]](#footnote-85), le piquet, le trictrac, le loto, le whist, le boston, le reversi, la bouillotte, les dames, les échecs ou les dominos. Les excursions du couple impérial n’étaient pas du goût de tous, surtout lorsqu’il s’agissait d’escalades ou de promenades en mer.

Un théâtre-concert existait bien au Casino Bellevue, ouvert de midi à minuit dans les premiers temps, puis jusqu’à 2 heure du matin ensuite. La salle demeura longtemps réduite (250 places) et était assez inconfortable avec ses simples chaises. La programmation n’était pas souvent à la hauteur d’un public exigeant et son exploitation se révéla fort coûteuse. Des animations, des spectacles, des bals et des concerts seront organisés par le compositeur et chef d’orchestre Léon Waldteufel (1832-1884), puis dans les grands hôtels. Il faudra attendre cependant l’ouverture du Casino municipal et de son théâtre de 650 places en 1901 pour que la clientèle mondaine bénéficiât enfin de véritables spectacles à Biarritz.

Les jours où il n’y avait pas bal, concert ou spectacle, la grande salle du Casino Bellevue était livrée, en journée, aux réunions des abonnés et, en soirée, aux chants, danses et concerts.

S’agissant des courses hippiques, elles n’apparaitront qu’à partir de 1870, date qui vit l’inauguration de l’hippodrome de la Barre à Anglet.

Les sports (golf, tennis) et la chasse au renard n’apparaitront, quant à eux, qu’à compter des années 1880 sous l’impulsion de la communauté britannique.

**IV. Biarritz, ville nouvelle**

La station balnéaire était réputée depuis la fin du XVIIIe siècle pour les vertus thérapeutiques de ses bains de mer et de son air marin. Napoléon III et Eugénie allaient la façonner et l’agrandir dans le prolongement du domaine impérial suivant le projet global adopté par Louis XIV à Versailles comprenant résidence, domaine et ville[[86]](#footnote-86).

***Une cité façon « Louis XIV »***

À leur arrivée en 1854, Biarritz, rappelons-le, n’était pas qu’un modeste village de pêcheurs comme on le prétend souvent, mais aussi de bergers, de paysans, d’ouvriers agricoles et du bâtiment, ainsi que d’artisans[[87]](#footnote-87). Victor Hugo assurait, lors de son séjour au Pays basque à l’été 1843, n’avoir vu ici "endroit plus charmant et plus magnifique que Biarritz" ! Il décrit le lieu comme "un village tout blanc à toits roux et contrevents verts posés sur des croupes de gazon et de bruyères dont il suit les ondulations"[[88]](#footnote-88).

À l’instar de Versailles à l’arrivée de Louis XIV, ce village devait bénéficier de la munificence impériale pour devenir une charmante cité balnéaire de bâtiments faits de pierre, de brique ou de fausse brique, couverts d’ardoises. La vogue extraordinaire du néo-Louis XIII, dénommée « Louis XIV » à cette époque, était lancée !

En effet, si le premier château du roi-soleil avait déterminé l’esthétique de la ville de Versailles, la résidence impériale allait fixer à son tour l’esthétique de nombreux bâtiments de la nouvelle Biarritz et ce jusqu’au début du XXe siècle : il en va ainsi de la partie basse du Casino Bellevue, des Bains Napoléon, du Grand Hôtel qui furent, après celles du domaine impérial, des réalisations emblématiques. Réalisations qui allaient servir à leur tour de modèles aux autres constructions de la ville nouvelle dont le château Grammont et les villas bâties dans et autour de l’ancien village.

La Maison Carrée, autrefois sur la place Bellevue (place de la Foire sous le Second Empire), est significative de ce changement d’esthétique : le crépi rose des façades, variante de la brique ou de la fausse brique, remplacera souvent la chaux blanche des pavillons biarrots décrits par Hugo.

Ces pavillons, de plan carré le plus souvent et couverts de tuiles − les toits roux de l’auteur −, se verront aussi couverts d’ardoises à l’instar de ceux qui apparaissent sur les clichés anciens derrière les Bains Napoléon[[89]](#footnote-89). Ils ne sont pas sans rappeler, dans leur principe, le schéma pavillonnaire des hôtels brique et pierre du premier Versailles de Louis XIV[[90]](#footnote-90).

À compter des années 1880, de temps à autres, et pour se démarquer de l’esthétique impériale, le parement de brique ou de fausse brique sera remplacé peu à peu par la pierre de Bidache à l’instar de l’Hôtel Victoria et du Country Club voisin, par exemple. Les grands combles à la française ou à la Mansart, d’esprit Louis XIV, demeureront néanmoins.

***Alphonse Bertrand, architecte et urbaniste de la cité impériale. Villas et châteaux de prestige***

Inspecteur des Bâtiments de la Couronne depuis 1852, architecte des arrondissements de Bayonne et de Mauléon à partir de 1854, Alphonse Bertrand joua un rôle clef dans le développement de la nouvelle cité en tant qu’architecte-urbaniste de Biarritz.

Sur le plan urbain comme architectural, on lui doit ainsi de nombreuses réalisations et non des moindres : la promenade de la plage de l’Impératrice en 1855-1859, en collaboration avec Daguenet ; l’aménagement du bord de mer jusqu’à la Côte des Basques dans les années 1860 ; le Casino Bellevue, le premier de la station, commencé en 1856, inauguré le 8 août 1858 et parachevé en 1859 ; les Bains-Napoléon en 1857-1858 ; le plan d’aménagement de la ville en 1860 ; le Grand Hôtel en 1860-1861, propriété de Cyril Gardères et annexe de l’établissement parisien du même nom, près de l’Opéra ; l’église anglicane en 1861 ; le port du Refuge, de 1863 à 1870, supervisé par lui ; l’établissement de bains du Port-Vieux en 1864 ; le château Grammont pour Félix Labat en 1866 ; l’hippodrome de la Barre à Anglet en 1870.

Alphonse Bertrand réalisera aussi de nombreuses demeures dont la Villa Belza, sur le rocher du Cachaou, pour Marie Belza Dubreuil (1880) ou la villa Roche Ronde (1882).

En 1857-1858, avec le "Château Candas", propriété de l’entrepreneur Charles-Fabien Candas, Bertrand ouvrit la voie des villas extravagantes, avec grand parc, telles qu’elles fleuriront jusqu’à la Belle Époque. Exploitant le surplus de briques et de matériaux du domaine impérial, Candas avait en effet confié à l’architecte − dont c’était l’une des toutes premières résidences à Biarritz −, la réalisation d’une villa néo-renaissance en brique et pierre. Contrairement à la Versailles de Louis XIV, la demeure atteste qu’il n’existait aucune prescription en matière de hauteur et ce conformément à l’esprit libéral de l’empereur. Bien plus que le style, l’emploi de matériaux calés sur ceux des trois couleurs de la résidence impériale importait davantage, à savoir la pierre, la brique et l’ardoise.

Suivront ainsi : le château O’Shea et son superbe parc, propriété d’Henry Georges Savinien O’Shea[[91]](#footnote-91), situés à l’angle du Cours du Prince impérial et de l’ancienne route de Bayonne (avenue de Verdun), futur parc du Helder, et le Château Grammont et son domaine, ensembles qui figuraient, avec le château Candas, parmi les plus splendides de la cité durant les années 1860.

Au fur et à mesure de son évolution, Biarritz s’émancipera inévitablement de l’esthétique néo-Louis XIII issue de la Villa Eugénie : la cité de la fin du XIXe et du début du XXe siècle abandonnera celle de la cité impériale des premiers temps. Comme à Versailles sous Louis XV, l’évolution du goût et des besoins entrainera variété des styles et des matériaux.

Des châteaux, des villas, des hôtels particuliers, des pavillons de luxe seront érigés peu à peu par des membres de la cour impériale, du gotha européen, de l’aristocratie, de la haute bourgeoisie ou de grands propriétaires terriens, français ou étrangers. Certains d’entre eux en viendront à louer ou à prêter leurs demeures afin de satisfaire la demande croissante d’une clientèle toujours plus avide de grand air et de bains de mer.

***Des villas toujours plus nombreuses***

L’engouement pour la station balnéaire apparait également en 1861 dans le propos de Prosper Mérimée à la comtesse de Boigne confessant l’incroyable multiplication des villas depuis 1854. Le mouvement, embryonnaire durant la Monarchie de Juillet, s’accentua sous l’impulsion du couple impérial[[92]](#footnote-92). Ainsi, de 1851 à 1856, une vingtaine de maisons s’érigeaient chaque année, souvent sur le modèle du simple pavillon de pierre, de brique ou fausse brique, voire de crépi blanc ou rose, le tout couvert d’ardoise suivant l’exemple de la Maison Carrée évoqué précédemment.

Le nombre de maisons passa ainsi, selon *Biarritz Thermal*, de 366 en 1851 à 645 en 1872, soit 279 constructions nouvelles en vingt ans, ce qui était prodigieux pour une station naissante aussi éloignée de Paris, de Madrid ou de Londres. Le nombre de villas triplera jusqu’en 1896 suivant une esthétique toujours plus fantaisiste et l’éclectisme du temps. Les premiers immeubles à trois étages + combles apparurent dans les années 1860 en lien avec l’adoption du plan d’urbanisme évoqué plus bas.

***De nouveaux établissements hôteliers et cafés-restaurants***

À la fin des années 1850, Biarritz vit la multiplication des hôtels et cafés-restaurants. Si certains hôtels existaient déjà sous le règne de Louis-Philippe, ils durent être remaniés ou rebâtis pour répondre aux attentes d’une clientèle toujours plus nombreuse et exigeante. À la fin du Second Empire, la ville comptait ainsi sept hôtels : Hôtel de France (Grand-Hôtel), Hôtel des Ambassadeurs, Hôtel des Princes, Hôtel de l’Europe, Hôtel d’Espagne, Hôtel d’Angleterre et Hôtel Dupuy, sans compter les cinq plus modestes du quartier de la Négresse : Lapaudri, Dalbarade, Lapoudge, Darrigade et Hilce.

Les six cafés avaient pour nom : de Madrid, de la Paix, Moka, Champsaur, Mayeux et Bayliou. Hormis Trouville, aucune station balnéaire ne disposait d’une telle offre à cette époque. Celle en matière de cafés devait s’affirmer à compter de 1863[[93]](#footnote-93).

Faute d’hôtels suffisants et suivant l’usage, le logement chez l’habitant fut amplement pratiqué[[94]](#footnote-94). De modestes paysans et pêcheurs locaux se mueront ainsi en d’importants hôteliers-restaurateurs : les familles Fourneau, Moussempès et Gardères figurent parmi les plus connues de la nouvelle cité en gestation.

L’*Annuaire du département des Basses Pyrénées* révèle aussi combien l’engouement pour Biarritz profitera aux établissements de sa consœur de Bayonne dont les hôtels et cafés ne cesseront de se multiplier à partir de 1862[[95]](#footnote-95).

***Le plan d’urbanisme de 1860 : des voies et places pour Biarritz***

L’évolution de Biarritz sous le Second Empire ne se limita pas aux hôtels, cafés-restaurants et constructions pour la belle société : c’est en effet en 1860 qu’Alphonse Bertrand, véritable Haussmann de la cité basque, établit son plan d’urbanisme, symbolisé, cette année-là, par le réaménagement de l’Atalaye.

L’établissement de ce plan fut sans doute motivé par celui adopté par le duc de Morny, demi-frère de l’empereur, pour Deauville en 1859-1860. Le plan de la cité normande était davantage marqué par une approche versaillaise dans son schéma en damier avec places et grandes avenues rayonnantes.

Les artères (avenues, promenades, rues) du plan de Biarritz tinrent, en revanche, davantage compte des contraintes topographies. On privilégia ainsi, à l’instar du domaine, l’esprit paysager à l’anglaise et le goût de la ligne courbe que celui de la ligne droite, ce qui distinguait là la cité impériale de ses consœurs deauvillaise ou versaillaise. La ligne droite sera adoptée néanmoins chaque fois que possible comme le montrent le début du Cours du Prince Impérial (actuelle avenue du Maréchal Foch), une large portion de la nouvelle route de l’Empereur ou, plus tard, la Promenade d’Hiver, actuelle avenue Victoria (années 1880).

Comme Louis XIV à Versailles, Napoléon III veilla attentivement à l’évolution de sa ville : il se rendait ainsi quotidiennement sur les différents secteurs, s’entretenant avec ses ingénieurs, ses architectes et la municipalité afin d’envisager les améliorations qui pouvaient être apportées. Le Dr de Joantho rappelle combien "L’Empereur [était] constamment absorbé par son désir de donner un nouvel essor à la prospérité de Biarritz".

L’ingénieur ordinaire des Ponts-et-Chaussées du département, Isidore Daguenet, se vit confier l’ouverture des nouvelles voies dans et autour de la cité, tels la route de l’Empereur vers Bayonne et les Landes en 1854-1855, le chemin du phare en 1856, la route de la Barre en 1857, puis d’autres vers l’arrière-pays et l’Espagne. Ces voies furent souvent créées avant l’adoption du projet urbain de 1860 comme l’atteste le plan de la ville en 1859.

L’empereur fit procéder parallèlement au rétablissement des artères du vieux village suivant un tracé plus régulier tandis que d’autres furent élargies et plantées d’arbres sur le modèle de la Versailles de Louis XIV ou du Paris haussmannien : il en va ainsi des rues du Vieux Port, Mazagran, Gambetta, de la Poste, ou de l’ancienne route de Bayonne (actuelle avenue de Verdun).

Napoléon III lança également la création d’autres artères et non des moindres : rue du Grand Hôtel depuis la route de l’Empereur (actuelle rue Monhaut) ; prolongement de la route impériale vers la nouvelle place centrale (actuelles avenue Edouard VII et place Clémenceau) ; Cours du Prince Impérial (avenue du Maréchal Foch) en prolongement de la route ; avenue Victor Hugo actuelle[[96]](#footnote-96). En 1867, une descente depuis l’entrée de la ville à la plage fut aménagée (actuelle rue Gardères)[[97]](#footnote-97).

Suite au prolongement de la promenade de la plage en 1859, une seconde promenade fut tracée à compter de 1860 en bord de mer, de la plage de l’Impératrice à la plage des Basques, bordée de squares pittoresques et d’allées sinueuses plantés de tamaris. En 1863, un pont fut réalisé au-dessus du Trou du Diable afin de faciliter l’accès du Port-Vieux à la Côte des Basques. Un tunnel de 75 mètres fut même creusé sous le plateau de l’Atalaye en 1864. Autant d’ouvrages conçus et réalisés par Isidore Daguenet.

Outre les artères, on établit de nouvelles places comme la place Neuve (Sainte-Eugénie) ou la place de la Foire (place Bellevue) tandis que d’autres furent réaménagées : place de la Mairie (place Clémenceau) et place du Port-Vieux. Aménagements qui entrainèrent immanquablement la démolition de vieilles bâtisses du village primitif.

Ils furent l’occasion de procéder à l’enfouissement de voies d’eau comme le ruisseau de Fordauchelle qui traversait la place Neuve (Sainte-Eugénie) et qui se jetait dans le port de Biarritz, ou d’autres, plus modestes, vers la plage et le domaine impérial.

Certaines eaux de ruissellement demeuraient toutefois à ciel ouvert comme celle des cinq lavoirs, entre la chapelle impériale et la villa du marquis de Javalquinto, qui produisait une odeur fétide et que l’on employait à dessein pour l’arrosage des plantations du domaine impérial[[98]](#footnote-98).

Napoléon III à Biarritz, c’est aussi, à partir de 1858, l’apparition du macadam sur les grandes artères, la promenade du bord de mer et dans les rues afin d’éviter le triste spectacle de la boue lors des fortes pluies. Ajoutons l’installation de l’éclairage au gaz et l’apparition du télégraphe celui du domaine impérial ayant été étendu à la ville afin d’en faire une cité moderne. Le mouvement lancé par l’empereur-bâtisseur sera amplifier sous la IIIe République.

***Des infrastructures nouvelles***

En 1861, Biarritz vit son marché transféré de la place de la Mairie (actuelle place Clémenceau), à l’entrée du bourg, au centre de la cité nouvelle, au droit du coude formé par la rue Silhouette (actuelle rue Gambetta). Ce nouveau marché fut conçu en triangle autour d’une cour en hémicycle, couverte d’une verrière, autour de laquelle étaient les échoppes. L’entrée fut marquée par un pavillon clôturé d’une grille comme le montre le plan de la ville en 1864.

De nombreuses autres réalisations firent également leur apparition. Il en va ainsi : de la gare de la ville, dans le quartier de la Négresse, commencée en 1862 et inaugurée en 1864 ; des "Halles Napoléon", de l’autre côté de la rue Silhouette, au droit de l’actuel hôtel d’Anjou, en 1864 ; et de la nouvelle mairie que l’on installa au fond de la place du même nom, réaménagée par l’architecte landais, Alexandre Ozanne, en 1865.

Biarritz fut aussi dotée d’une école ; d’un château d’eau pour l’alimentation en eau courante de la ville[[99]](#footnote-99) ; du campanile de l’église Sainte-Eugénie, offert par l’empereur en 1861 ; d’un jeu de paume réaménagé au centre de la cité, au droit de la rue Broquedis et des halles actuelles, où se tenaient les courses de taureaux ; d’un parc paysager avec promenade autour du lac Marion sur le modèle du bois de Boulogne. Parc auquel on donna le même nom que celui de Paris[[100]](#footnote-100).

Suivant la tradition d’Ancien Régime, les décisions de l’empereur étaient avalisées par le conseil municipal afin de leur conférer la forme d’initiatives propres[[101]](#footnote-101). L’essentiel des ouvrages fut financé en effet directement ou indirectement par l’empereur : on lui doit ainsi les 70 000 francs de la réalisation de la promenade littorale. Le budget de la municipalité était trop limité pour qu’il en fût autrement. Ainsi, dès qu’un besoin ou une difficulté de financement apparaissait, la municipalité se voyait octroyée aussitôt un don généreux du souverain sur des fonds particuliers ou par une subvention publique.

***Les établissements de bains***

C’est aussi sous le Second Empire que de nouveaux établissements de bains firent leur apparition : après les Bains Napoléon sur la plage de l’Impératrice en 1857-1858, l’empereur fit réaménager en 1859 le Port-Vieux, premier lieu de baignade de Biarritz : il remplaça les anciennes baraques de bains sur pilotis, datées de 1852, par un établissement de bains moderne, digne de la réputation de la cité impériale. Les bâtiments furent disposés en U autour de la plage tandis que des bains chauds furent installés en hauteur sur le flanc droit. L’ensemble ouvrit ses portes en 1860.

En 1867, le capitaine-armateur biarrot Pierre Silhouette se vit charger de dynamiter les roches sous-marines qui obstruaient ce port naturel, lequel se vit doté d’un grand plongeoir en 1868.

L’engouement des nouveaux bains fut tel qu’ils durent être agrandis en 1870 par l’adjonction de bâtiments annexes. À l’instar des Bains Napoléon, les guides baigneurs assuraient la gestion du lieu et l’accompagnement à l’eau des baigneurs.

Un troisième et dernier établissement fut installé en 1865 sur la Côte des Basques. Composé de vingt-cinq cabines seulement, il faisait suite à la création du pont du Trou du Diable en 1863 qui assurait l’accès à la côte et formait le prolongement de la promenade littorale.

***Les ports***

Le réaménagement des ports de Biarritz se poursuivit avec celui des Pêcheurs, port de marins réalisé au XVIIIe siècle. En 1858, Napoléon III y fit édifier une digue au bout de laquelle était une guérite, dénommée "cafetière", qui sera emportée par la mer en 1990. L’empereur fit établir en 1863 et 1868 deux nouveaux bassins qui venaient rejoindre le parc à huitres réalisé par Pierre Silhouette en 1861.

En 1866, par décision ministérielle, l’empereur alloua 170 000 francs pour la construction du nouveau port et de l’esplanade destinée à la confection des blocs artificiels des futurs bassins, ainsi que d’une cale pour l’embarquement des blocs et des chalands.

Non loin de là, de l’autre côté de l’Atalaye, vers le rocher du Cucurlon, un port marchand, dénommé "Port du Refuge", fut lancé de 1863 à 1870 pour un montant de 2 700 000 francs. Il fut confié à l’ingénieur bayonnais Pierre-Edouard Blanchard (1825-1895). Avec sa grande digue brise-lame en béton (ciment Portland), semblable à celle exécutée pour le port d’Alger[[102]](#footnote-102), ce projet entendait offrir un refuge, d’où son nom, aux embarcations en difficulté dans le golfe de Gascogne et qui ne pouvaient gagner à temps leur port d’attache ou leur destination. Il jouait un rôle identique à celui de Cap Breton (Landes). L’empereur étendait relancer là la vocation maritime de Biarritz.

Une promenade en bois sur armature métallique conduisait au rocher percé d’un tunnel de 12 mètres vers la digue. Rocher sur lequel une statue en fonte dorée de la Vierge fut disposée et bénie par l’abbé Casaux, curé de Biarritz, le 11 juin 1865. Protectrice du port, très exposé aux éléments, la statue devint l’emblème de la ville.

Véritable gouffre financier, assailli continuellement par les flots, le projet portuaire de l’empereur sera finalement abandonné en 1870.

Les bouleversements de l’ancien village opérés par Napoléon III et Eugénie sont ainsi évoqués par Ardouin : "De quelque côté que nous tournions nos yeux, nous trouvons l’empreinte puissante de la volonté souveraine et généreuse qui se plait à semer dans sa marche les bienfaits et les grandes choses. À chaque pas nous ne voyons que travaux utiles, embellissements, créations, que ce gracieux pays doit à la pensée de ses bienfaiteurs (…)"[[103]](#footnote-103).

***Conséquences des séjours impériaux pour le Sud-Ouest***

La présence du couple impérial à Biarritz joua aussi un rôle déterminant dans la modernisation du Sud-Ouest de la France, de Bordeaux à Tarbes, de Toulouse à Hendaye.

Napoléon III et Eugénie inaugurèrent en effet de nombreux chantiers tout au long du règne, soucieux de répondre aux besoins et aux souhaits des élus locaux comme de voir médiatiser dans la presse les réalisations importantes par la présence de personnalités lors de certaines inaugurations.

Il en va ainsi, dès 1854, de la construction de la nouvelle route de Biarritz à Bayonne, dite de l’Empereur[[104]](#footnote-104), classée au rang des voies impériales, ou de la modernisation des quais du port de Bayonne.

Suivront : la route de la Barre entre Biarritz et Bayonne par Anglet (1857) ; les aménagements du port de la Barre à l’embouchure de l’Adour ; le port couvert et la jetée, dite estacade, de Cap Breton (1858-1859) afin de servir de refuge pour les navires qui croisaient dans les eaux tumultueuses du golfe de Gascogne ; la fermeture de la baie de Saint-Jean-de-Luz par les digues de Socoa (490 m), de l’Artha (250 m) et de Sainte-Barbe (180 m) pour protéger la commune de la houle (1864.

L’"haussmannisation" des villes de Bayonne et de Pau, la création de la commune d’Eugénie-les-Bains en 1861 figurent parmi les autres points majeurs de la présence impériale dans les Basses-Pyrénées (Pyrénées Atlantiques actuelles). Elle avait été précédée, dans les Landes, par les stations thermales d’Eaux-Bonnes en 1856 et de Salies-de-Béarn en 1857.

Citons également, plus largement les chantiers des gares de Dax, inaugurée par l’impératrice en septembre 1854, de Bayonne (1855), de Biarritz (1862), de Saint-Jean-de-Luz et d’Hendaye (1864), la construction du pont ferroviaire sur l’Adour (années 1860) dans le cadre du prolongement de la ligne ferroviaire du Sud-Ouest pour opérer la liaison avec l’Espagne. Bref, autant de marques tangibles du développement ferroviaire de la France sous le Second Empire, opérées par la Compagnie des Chemins de Fer du Midi des frères Péreire, natifs de Bordeaux et intimes des souverains, compagnie qu’ils avaient créée en 1852. Le premier train Paris-Madrid date de cette époque (1864)[[105]](#footnote-105).

L’intérêt de Napoléon III pour le Sud-Ouest s’était manifesté dès les débuts de l’Empire. C’est à Bordeaux, lors d’un banquet offert par la chambre de commerce, que l’empereur proclama son fameux slogan : "l’Empire, c’est la paix" ! Il y recrutera pour Paris, la baron Georges-Eugène Haussmann, alors préfet de Gironde, futur visiteur de Biarritz[[106]](#footnote-106), et l’ingénieur Adolphe Alphand. Le souverain y créera en 1853 les premiers crus classés du Médoc en vue de l’exposition universelle de 1855.

La cité girondine vit aussi, dans le quartier de l’actuelle gare Saint-Jean, dit alors "des échoppes", l’émergence du premier habitat ouvrier décent, la réfection de son grand jardin public dans son état actuel, du Grand Théâtre, ainsi que de ses églises par Paul Abadie, futur architecte du Sacré Cœur[[107]](#footnote-107).

Le goût de l’empereur pour l’urbain et l’aménagement du territoire le conduisit, à partir de 1857, à la création de la colonie agricole de Solférino (Landes) qu’il dota de neuf fermes expérimentales et d’un village en damier avec habitat ouvrier individuel, mairie-école, église Sainte-Eugénie et chalet impérial. Situé au cœur des terres ingrates du département, le projet marquait la naissance de la forêt landaise telle qu’on la connait aujourd’hui.

Plus près des Basses Pyrénées, il y eut aussi, en 1858, l’acquisition du marais d’Orx, sur la commune de Labenne pour la création d’un vaste polder avec pompes et réservoir aux armes impériales, ainsi que de fermes expérimentales à l’exemple de Solférino. Napoléon III offrit la terre à son cousin, le comte Alexandre Walewski, fils naturel de Napoléon Ier, qu’il racheta ensuite en 1868 à sa veuve pour être offerte à ses fils naturels, Eugène et Alexandre Bure, respectivement comtes d’Orx et de Labenne.

Ces deux créations majeures entraient dans le cadre de la loi relative à l’assainissement et à la mise en culture des landes de Gascogne, datée de juin 1857. On a vu comment la pinède du domaine du Biarritz servit l’opération[[108]](#footnote-108).

On pourrait aussi évoquer les actions de Napoléon III dans les Hautes-Pyrénées (Luz-Saint-Sauveur notamment) et bien d’autres endroits d’Aquitaine.

Le large concours financier et les bienfaits du couple impérial attestent ainsi, ô combien, leur investissement et leur attachement profond à Biarritz et sa région. L’empereur-entrepreneur entendait faire du lieu, mais aussi du Pays basque et des Landes, des terres d’expériences et de projets. Ceci devait valoir aux souverains le concours de la municipalité bonapartiste et de la population locale contre les républicains zélés de 1870 dans la protection de leur cher domaine.

**V. La Villa Eugénie et le domaine impérial après le Second Empire**

***Exil et mise sous séquestre (1870-1873)***

À la chute du Second Empire, le 4 septembre 1870, Eugénie et le prince impérial quittèrent la France pour l’Angleterre tandis que Napoléon III demeurait prisonnier des Prussiens. Il fut placé, jusqu’en mars 1871, en résidence surveillée au château de Wilhelmshöhe où son oncle Jérôme avait vécu.

Le domaine impérial fut mis sous séquestre, le 6 septembre, par décret du gouvernement de Défense nationale qui confisquait tous les biens impériaux. Ceux-ci furent confiés à une commission chargée de la liquidation et de l’administration des biens de la liste civile et du domaine privé de l’empereur déchu.

La municipalité de Biarritz fit apposer à l’entrée du domaine la pancarte suivante : "Propriété nationale réservé aux blessés", ceux de la guerre franco-prussienne. Etienne Ardouin se chargea de la protection des lieux en attendant le retour éventuel de la famille impériale, laquelle s’était réfugiée à Chislehurst, près de Londres, sur le domaine de Camdem Place, dans le comté de Kent.

Le 20 septembre 1871, Napoléon III autorisa son épouse − qui n’en avait que l’usufruit, rappelons-le − à disposer des biens et des propriétés de son domaine privé dont le château de Biarritz. Eugène Rouher, ancien ministre et homme de loi, fut mandaté par le couple impérial pour être leur intermédiaire avec le gouvernement français. Afin de résoudre la délicate question de la propriété des meubles, une commission de la dotation mobilière fut instituée en novembre 1872, qui siégera de février à mai 1873.

Le séquestre sur les biens du couple impérial fut levé par un accord intervenu le 25 octobre 1873, approuvé par arrêté de l’Assemblée nationale du 14 juillet 1874 portant effet au 1er août. On restitua ainsi au prince impérial le domaine de Biarritz dont la Villa Eugénie et son mobilier.

À la mort de Napoléon III, le 9 janvier 1873, le domaine était en effet revenu au prince en tant que son seul et unique héritier. Sa mère n’en devint propriétaire qu’à son décès, le 1er juin 1879, en vertu de son testament du 26 février 1878 qui l’instituait légataire universelle.

Après 1870, le domaine ne fut plus jamais fréquenté par la famille impériale même si les Biarrots caressaient toujours l’espoir de son retour à l’instar des Versaillais après le départ de la famille royale en octobre 1789. En 1878, seuls le duc et la duchesse de Tamames, neveu et nièce d’Eugénie, se rendirent sur les lieux[[109]](#footnote-109).

La mort de son fils chéri avait convaincu la dernière souveraine des Français de se séparer d’un domaine trop chargé d’émotion. Il lui fallait financer ses projets à Farnborough (château, abbaye et église-mausolée de Saint-Michel).

Avec la vente de Biarritz, l’ex-impératrice des Français ne disposait plus d’aucune résidence en France. Elle attendra 1892 pour disposer d’une nouvelle villa. Elle privilégia cette fois la Côte d’Azur et plus particulièrement Roquebrune-Cap Martin où elle fera bâtir la Villa Cyrnos. Elle y envoya, le 25 juillet 1900, les vases de Sèvres de Biarritz, dernière étape de la remise de son mobilier par l’État, vingt-sept ans après la convention de 1873.

***La prétendue vente du 8 novembre 1880***

Le 28 novembre 1880, la presse informait que la résidence impériale aurait été vendue à un consortium d’hommes d’affaires du nom d’Hermann, O’ Shea, Ardouin et Ruiz, qui souhaitaient transformer la résidence en hôtel et réaliser des chalets dans le parc[[110]](#footnote-110). En 1955, Jean Laborde indiquait que l’acte de vente aurait été passé, le 8 novembre 1880, devant un certain Me Mahoto, notaire de l’impératrice Eugénie, avec MM. James Hermann, Henri O’Shea, Etienne Ardouin, le dénommé Ruiz, auxquels s’ajoutait Eugène Péreire.

Le notaire en question est celui de la famille impériale à Paris : Me Gustave-Frédéric Mahot de La Quérantonnais. Après vérification, il apparait que l’acte indiqué n’existe pas : il n’est nullement évoqué, ni dans le répertoire de l’étude, qu’il s’agisse des minutes ou des actes passés en brevet, ni dans la vente conclue en avril 1881. Il est possible qu’il ait été passé sous seing privé mais dans ce cas, l’acte de 1881 y aurait fait allusion, ce qui n’est pas le cas. La proximité des deux actes serait d’ailleurs surprenante.

De toute évidence, la tentative de vente au consortium susdit avait avorté, les quatre ou cinq hommes d’affaires n’apportant pas les garanties suffisantes à l’ex-impératrice ou celle-ci ayant revu ses conditions. Il est possible qu’ils se soient tournés vers une grande banque pour parvenir à leurs fins ou qu’Eugénie ait préféré traiter avec une institution plus solide.

L’authenticité de cet acte avait déjà été soulevée par Marie-Claude Savoye dans sa maîtrise d’histoire contemporaine soutenue en 1986. Elle supputait alors un accord possible entre des actionnaires de la Banque Parisienne qui devait déboucher sur la vente d’avril 1881.

Sans écarter totalement l’hypothèse d’un compromis entre l’ex-impératrice et nos cinq hommes, il est intéressant d’examiner leurs liens éventuels avec elle et son Espagne natale :

Adjudant puis gouverneur du domaine impérial, Etienne Ardouin était né à Clermont-Ferrand, le 11 novembre 1828, issu d’une famille de militaires. Il devint officier des grenadiers de la garde en 1854 et se distingua au siège de Sébastopol en 1854-1855. Blessé à plusieurs reprises, il fut décoré de la Légion d’honneur en 1855. À la chute du Second Empire en 1870, il organisa la Garde nationale à Biarritz et veilla jusqu’au bout sur le domaine impérial. Il joua une position éminente dans l’évolution de l’ex-cité impériale, non seulement en tant que conseiller municipal mais aussi et surtout en tant que directeur du tramway Biarritz-Anglet-Bayonne (BAB). Projet qu’il avait développé en 1876 avec le concours de son associé Eugène Péreire. Inauguré en 1883, après moult vicissitudes, ce tramway demeurera en activité jusqu’en 1922.

Ardouin dut aussi sa notoriété par la fondation d’une œuvre de charité, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul − qui existe toujours − ce qui lui valut de posséder, contrairement à Napoléon III, une rue à son nom. Il mourut à Biarritz en avril 1909. Sa fille aînée, prénommée Eugénie en hommage à l’impératrice, avait épousé, en février 1883, un négociant belge, Ernest Momber. Cette union atteste les solides appuis dont bénéficiait notre militaire devenu homme d’affaires.

Petit-fils d’un banquier irlandais, venu faire fortune en Espagne et naturalisé espagnol, Henry Georges Savinien O’Shea était né à Madrid en 1836. Formé en Angleterre, il s’était mis au service de la reine Isabelle II en tant que diplomate. Au début des années 1860, il se fixa à Biarritz, au domaine Bourguignon, dénommé ensuite O’Shea puis parc du Helder. Il s’alliera à la famille impériale par son mariage avec Marie Lannes de Montebello en octobre 1868. Sous la IIIe République, il dominera la vie biarrote à travers deux grandes institutions : le *British Club* et le *Biarritz Acclimatation*.

Ingénieur, financier et homme politique, Eugène Péreire (1831-1908), souvent confondu avec son oncle Emile, était le fils d’Isaac, deux hommes d’affaires emblématiques du milieu du XIXe siècle, morts respectivement en 1875 et en 1880. Juifs d’origine portugaise, les frères Péreire étaient des figures bien connues du couple impérial en tant que créateurs de plusieurs sociétés bancaires et de transports dont la célèbre Compagnie du Midi, celle de la ligne de chemin de fer Paris-Bordeaux-Dax-Bayonne sur laquelle voyageait le couple impérial pour se rendre à Biarritz, ligne créée en 1852.

Le dénommé Ruiz était sans doute le grand d’Espagne, Ruiz de Alarcón y Mendoza, marquis de Santillana. Il s’était établi à Biarritz dans le sillage de l’aristocratie espagnole amenée par l’impératrice et faisait sans doute partie de ces aristocrates espagnols convertis dans les affaires.

James Samuel Hermann, citoyen américain, fut, quant à lui, une autre personnalité éminente de Biarritz au XIXe siècle. Promoteur et propriétaire foncier parisien, établi au faubourg Saint-Honoré, il eut une vie des plus tumultueuses et mystérieuses comme l’a fort bien rapporté Monique Rousseau. Né à la Nouvelle-Orléans, le 9 juillet 1824, il se fixa à Biarritz à partir de 1874. Amoureux de la station, il y posséda plusieurs villas et terrains à bâtir. En 1878, il édifia sa propre villa, baptisé *Chalet Bon Repos* (actuels nos12-12 bis rue Lamandé) sur un champ acquis à cet effet. Avec François Moussempès, fils de Louis, Hermann acheta en 1882 à la Banque Parisienne le terrain du n° 1 de l’avenue Sarasate qui sera subdivisé en 1889. Son fils, José Roseyro, directeur du *Réveil de Biarritz* dans les années 1900, y fera bâtir la villa *Les Roses*, devenue *Manon* puis *Evelyne*.

Outre ses activités de promoteur et de financier, Hermann participera activement à la vie de Biarritz en tant que membre du *Comité* *des* *chasses* *au* *renard* *Biarritz-Bayonne* et de la *Société* *d’encouragement* *hippique*. Il fut aussi l’un des piliers du *British Club*. Il décéda à Biarritz, le 24 janvier 1893.

On comprend, dans ces conditions, que ces cinq hommes influents aient souhaité s’associer dans l’acquisition d’un domaine impérial particulièrement lucratif pour des promoteurs, des financiers ou des hommes d’affaires.

***La vente du 15 avril 1881***

Le 15 avril 1881, Marie-Eugénie de Guzman, comtesse de Téba, ex-impératrice des Français, domiciliée à Chislehurst, procédait à la seule et unique vente de son domaine devant Me Augustin Tucoulat, notaire à Bayonne, auprès de la Banque Parisienne. Si, malheureusement, l’acte a disparu[[111]](#footnote-111), on en connait néanmoins la teneur grâce à son inscription aux hypothèques de Bayonne et à l’étude réalisée par Marie-Claude Savoye.

Eugénie était représentée par Léon Langlois, ancien clerc de notaire, établi 4 rue d’Astorg à Paris. Jean de Bojani, domicilié 114 boulevard Haussmann, représentait, quant à lui, la banque en tant qu’administrateur. Il agissait en vertu de l’article 24 de la société et de la délibération du conseil d’administration du 13 avril délivrée par le vice-président, M. De Werbrouck.

La vente portait sur trois parties du domaine :

1°) le château ou villa avec dépendances, parc et chapelle.

2°) la ferme avec sa maison d’habitation (maison chinoise), sa vacherie, sa bergerie, ses lac, cours d’eau et prairie.

3°) l’espace boisé, dit "Pignada".

La superficie déclarée était de 26 ha. N’étaient pas compris dans la vente, le mobilier et d’autres bâtiments dans Biarritz. L’ex-impératrice disposait d’un mois pour retirer ses effets.

La chapelle impériale fit l’objet d’une clause particulière : elle ne pouvait être affectée qu’au culte catholique. La banque acquéreuse devait y faire dire chaque année une messe à perpétuité, les 9 janvier et 1er juin, pour le repos de l’âme de l’empereur et du prince impérial. Une autre serait dite le jour de la mort de l’impératrice (11 juillet 1920 à Madrid). Une réserve fut émise pour l’accès depuis la route nationale, ex-impériale, par la nouvelle rue des Cent-Gardes.

La vente fut conclue pour 3 millions de francs dont 1 250 000 furent versés comptant. Le solde devait être réglé en deux versements moyennant un intérêt annuel de 5%, soit 1 600 000 francs au 15 janvier 1883 et 150 000 francs au 23 février 1882.

Société anonyme au capital de 25 millions de francs, la Banque Parisienne avait été créée en avril 1874 pour une durée de trente ans. Son siège était au 7 rue Chauchat à Paris. Le 9 janvier 1904, elle prit le nom de *Banque de l’Union Parisienne* par le nouvel acte de société fixé pour 99 ans.

C’est suite à la visite du président du conseil d’administration, Augustin Pouyer-Quertier, également sénateur de la Seine inférieure, en mars 1881, visite signalée par *Le Courrier de Bayonne*, que la vente du domaine impérial put se concrétiser.

Sans attendre la conclusion de celle-ci, la banque lança aussitôt dans la presse locale et régionale les offres d’achat en vue du lotissement du domaine. Ceci conduisit, comme l’indique *Le Courrier de Bayonne* du 4 mars 1881, Étienne Ardouin a formé un établissement bancaire, dénommé "Comptoir commercial de Biarritz, Etienne Ardouin et Cie", qui se voulait le correspondant de différentes banques françaises (Crédit Lyonnais, Comptoir d’Escompte de Paris, Banque Parisienne), de la Haute Banque de Paris et de filiales de banques anglaises, espagnoles et étrangères, intéressées par l’opération. Il proposait lui aussi à la vente de lots compris entre 5 et 100 francs le m2.L’ancien agent de palais s’était commué en homme d’affaires avisé.

Ceci laisse présumer un accord secret entre la Banque Parisienne et les hommes d’affaires susdits pour procéder au lucratif lotissement de l’ancien domaine impérial (?).

***Lotissement du domaine impérial. Cession de la voirie (1881-1907)***

Deux plans furent annexés au contrat de vente : celui du domaine par Alphonse Bertrand en 1860 et celui du lotissement projeté en date du 5 avril 1881, approuvé le 9 du mois par De Werbrouck. Il avait dressé par Ducazau, ingénieur de la ville de Bayonne, qui porta la superficie du domaine à 30 ha et qui le divisa en 269 lots.

Sur ce plan, apparait un vaste réservoir projeté derrière le lac de l’Estagnas "pour l’alimentation des propriétés et l’arrosage des routes", qui ne doit pas être confondu avec celui du domaine, figuré également sur le plan.

Ce lotissement donna lieu à un cahier des charges en quatorze articles, rédigé les 16 et 27 mai 1881. La cité de Napoléon III allait ainsi doubler de superficie. L’urbanisation s’étendit autour de la villa : au sud, vers l’ancien village ; au nord, vers la campagne ; et à l’est, vers le plateau du phare. La vente des lots s’étendit jusqu’aux années 1900. Le prix variait de 5 à 100 francs le m2. Les promoteurs escomptaient là de substantielles bénéfices au regard de l’extraordinaire croissance de la station balnéaire. Hormis Trouville-Deauville sur la Côte normande, il n’existait en effet alors aucune station d’une telle importance à cette époque. La Côte d’Azur amorçait, rappelons-le, tout juste son développement.

Le lotissement du domaine impérial n’est pas sans évoquer là aussi celui que Louis XIV effectua à Versailles à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle avec sa fameuse réserve de chasse du Parc-aux-Cerfs, actuel quartier Saint-Louis de la cité royale. À l’instar de ce quartier, une grande artère rectiligne fut créée, dénommée "Grande Promenade d’Hiver", devenue l’avenue Victoria, qui allait servir d’axe de composition à cette nouvelle extension de Biarritz. Des artères furent tracées depuis cette avenue, longue d’un kilomètre, que l’on peut rapprocher de l’avenue de Paris à Versailles, tant par sa longueur que sa rectitude. Les avenues et les rues de Biarritz sont en effet plutôt sinueuses, comme on l’a vu[[112]](#footnote-112).

Bien plus que la rue Royale ou l’avenue de Paris à Versailles, la nouvelle artère s’inspirait en réalité de l’avenue de Saint-Cloud : comme celle-ci, l’inflexion fut marquée par un rond-point, au droit de l’ancien lac, qui devait servir de point de jonction à deux nouvelles voies : l’avenue de la Ville d’Hiver (actuelles avenues de Saragosse et rue Albert Ier) et l’avenue de Bayonne (actuelle avenue de la Reine Nathalie).

L’urbanisme versaillais avait visiblement inspiré davantage les successeurs de Napoléon III. Ducazau, auteur des artères du lotissement, se montrait ici, comme bien d’autres de ses confrères ingénieurs, l’émule du fameux préfet de la Seine, le baron Georges-Eugène Haussmann (1809-1891), dont on parlait tant et que Versailles avait tant inspiré dans sa recomposition de Paris : les grandes avenues rectilignes plantées d’arbres tout comme la largeur des rues sont en effet issues de la cité royale. Le baron y avait vécu dans son enfance tandis qu’une partie de sa famille était versaillaise, rappelons-le. L’influence du célèbre baron dans la composition ou la recomposition des villes françaises au XIXe siècle est bien connue.

Autre étonnante analogie de Biarritz avec Versailles : une rue du Réservoir fut tracée au droit de celui du domaine impérial (portion actuelle de la rue Lavigerie) !

De nouveaux hôtels (Continental, Victoria, des Thermes, Carlton …) allaient rejoindre désormais celui établi dans l’ancienne villa impériale, le Palais-Biarritz, devenu l’Hôtel du Palais, et ceux de la station. La clientèle aristocratique et la haute bourgeoisie devaient, quant à elles, poursuivre l’édification des somptueuses villas engagées sous l’Empire, suivant les modes éclectiques du temps dont certaines dans le style brique et pierre néo-Louis XIII cher au couple impérial[[113]](#footnote-113).

L’acquisition de l’ancien domaine par la Banque Parisienne était motivée bien sûr par l’exceptionnelle attractivité de Biarritz et la présence de nombreux investisseurs, tant français qu’étrangers comme ceux évoqués précédemment : de 16 600 visiteurs en 1879, la station balnéaire atteindra les 22 500 en 1883, puis les 40 500 en 1900.

Avec ses doubles saisons d’hiver et d’été, rares pour une station balnéaire, la fréquentation de Biarritz n’avait cessé depuis le début des années 1870, à peine affectée par l’absence de ceux qui avaient contribué à son visage et à sa réputation. Contrairement à Versailles, elle ne souffrit aucunement du départ de ses souverains.

En mai 1898, des négociations furent engagées afin d’intégrer à la voirie municipale, les voies privées du lotissement, dont les avenues Victoria et du Palais (actuelles avenues de l’Impératrice et Edouard VII). Elles furent cédées, non sans mal, en juin 1907 par la banque et les acquéreurs des différents lots, chacun étant alors propriétaire de son trottoir. L’absence d’entretien de la voirie, le manque d’éclairage et les charges qui leur incombaient les avaient convaincus du bienfondé des réclamations de la municipalité. En décembre 1907, la réfection et l’éclairage des voies sur l’ancien domaine impérial purent ainsi être engagés.

***Destins de la Villa Eugénie et des bâtiments du domaine impérial (1881-1990)***

Suite à l’acquisition d’avril 1881, la Villa Eugénie fut affectée par la Banque Parisienne à la création d’un hôtel-casino de luxe, dénommé "Palais-Biarritz", dont l’exploitation fut concédée à une société privée. La transformation de l’ancienne villa impériale se fit aussitôt en vue de la saison estivale. L’établissement sera inauguré le 1er août.

La vocation hôtelière de la villa s’effectua réellement en 1882, après la faillite de la première société exploitante. Cette seconde société fit entreprendre jusqu’en 1883 d’importants travaux par les architectes Alphonse Bertrand et Edouard Rebulet afin d’augmenter la capacité hôtelière à une cinquantaine de chambres et de se donner ainsi les moyens de sa réussite. Les deux salons sur la terrasse de la villa furent réunis pour former la salle de restaurant. L’ensemble fut inauguré le 28 juillet 1883.

Suite aux difficultés d’exploitation, la Banque Parisienne décida en 1892 la vente de l’hôtel. Il fut adjugé, le 2 août, à la chambre des notaires de Paris, à l’architecte parisien Octave Raquin (1837-1897), pour 400 000 francs. Suite à cette acquisition, Raquin engagea aussitôt la création d’une nouvelle société sous le nom d’*Hôtel du Palais Biarritz* dont les statuts furent déposés devant notaire, le 20 décembre suivant.

Devant l’affluence croissante de la clientèle, Raquin, assisté de son confrère d’alors, le catalan Reuz, porta la capacité de l’hôtel à 200 chambres avec la création, en 1893-1894, d’une nouvelle aile à pan coupé au nord de l’ancienne villa. Il fixa ainsi définitivement son fameux plan en E par allusion à l’impératrice Eugénie. Les ouvrages furent confiés à l’entrepreneur biarrot, Denis Cousin. Le nouvel établissement ouvrit ses portes, le 1er juillet 1894. Toute l’Europe, de l’Espagne à la Russie, de l’Angleterre à l’Italie, se retrouva ainsi à l’Hôtel du Palais. L’établissement fut parmi les plus couru d’Europe avant les palaces de la Côte d’Azur et de la Côte normande.

L’incendie survenu le 1er février 1903 entraina la transformation de la villa d’origine sous l’aspect qu’on lui connait aujourd’hui. "Je croyais avoir perdu la faculté des larmes. J’ai pourtant pleuré l’autre jour en apprenant l’incendie de ma chère villa de Biarritz", déclare Eugénie, presque octogénaire, à l’annonce de ce drame, elle d’ordinaire si flegmatique. Le lieu des jours heureux avec son époux et son fils tant aimés n’était désormais plus que ruines.

L’importance du sinistre amena la société propriétaire à céder l’établissement, le 5 décembre 1903, à une nouvelle société d’hommes d’affaires parisiens, dont le maître des casinos français Alfred Boulant (1855-1927). Ce génie des affaires fit appel au grand architecte de la *Café Society* parisienne, Edouard-Jean Niermans (1859-1928), assisté de Lazare-Marcel Dourgnon (1858-1911). Le jeune architecte biarrot, Alfred Laulhé (1879-1956), assura la direction du chantier en compagnie du nouveau gérant de l’établissement depuis janvier 1904, Gabriel Lévy (1852-1906). À sa réouverture, le 20 mars 1905, l’Hôtel du Palais figurait au rang des palaces les plus modernes de son temps.

Il fit les beaux jours de Biarritz durant la Belle Epoque et les Années folles jusqu’à la crise de 1929. Crise qui affecta durablement l’hôtellerie et les casinos français jusqu’aux années 1950. Ceci motiva le rachat de l’établissement par la municipalité, le 28 octobre 1956, sous l’égide de son maire, Guy Petit, ancien ministre de la IVe République. Depuis ce temps, l’hôtel est propriété de la ville tandis que l’exploitation fut concédée en 2018 pour 99 ans au groupe Hyatt. Etablissement de luxe, il intégra la catégorie "Palace" en 2011.

Les autres bâtiments du domaine impérial ne connurent pas, hélas, une aussi belle destinée. Ils furent affectés par diverses considérations : le mépris de l’ancien régime impérial, à l’instar des Tuileries et de Saint-Cloud démolis par la IIIe République triomphante, soucieuse d’effacer le souvenir de l’empereur déchu[[114]](#footnote-114) ; l’appât du gain des lotisseurs de 1881tout comme des élus et des promoteurs du XXe siècle ; la nécessité impérieuse d’assurer le développement et la prééminence de Biarritz parmi les stations balnéaires européennes ; l’absence de protection véritable du patrimoine après la loi de 1913 ; enfin, le mépris du patrimoine et l’ignorance de sa valeur par les édiles biarrots.

Le pavillon du concierge fit ainsi partie des premiers éléments du domaine à disparaître. Il fut démoli en avril 1882 afin d’ériger la villa du British Club, à l’angle des avenues Edouard VII et de la Marne. La première pierre fut posée, le 16 du mois, par le duc de Conaught, fils de la reine Victoria. Il s’agissait alors du plus important club du genre en Europe.

Le pavillon du corps de garde en vis-à-vis, au revers de l’actuel pavillon Hermès, avenue Edouard VII, subsistera, quant à lui, jusqu’en octobre 1974. Il laissa place au monstrueux ensemble du Victoria Surf, réalisé dans l’ancien parc de l’Hôtel Victoria qui ouvrait sur la Grande Plage. Ce pavillon avait été conservé en guise de fabrique du parc de l’hôtel.

Les écuries impériales apparaissent au lot n° 16 de 1881. Elles furent acquises en indivision par le promoteur américain James Samuel Hermann et par Louis Moussempès, principal entrepreneur de Biarritz, dont la famille avait contribué à la réalisation de la villa impériale. En 1883, ils cédèrent les lieux à Jean Tapie, originaire de Lannemezan, ancien cuisinier qui avait fait fortune et dont l’épouse, Nancy Lahouse, était biarrote. Il lança aussitôt la construction de l’Hôtel Victoria mais l’opération, trop ambitieuse, entraina sa faillite. Le terrain fut cédé alors par adjudication, le 3 avril 1884, au tribunal de Bayonne, à Jean Fourneau, maître d’hôtel de l’Hôtel de France à Biarritz, pour 120 000 francs. La construction reprit aussitôt et l’hôtel put être inauguré le 30 juillet 1885. Il demeurera l’un des plus réputés de la ville jusqu’à la fin de son exploitation dans les années 1960. Il disparut à son tour en 1982.

L’annexe des écuries constitue les lots nos 7 à 9 donnant sur la route nationale [ex-impériale], devenu le n° 10 de l’actuelle avenue de la Marne. Elle fut démolie en 1882 pour être intégrée au jardin du British Club. En 1970, l’ensemble fut remplacé par un immeuble moderne.

Les nouvelles écuries, lots nos 10 à 12, demeurèrent en place jusqu’à la fin du XIXe siècle comme l’atteste le plan cadastral de 1896. Au tournant du XXe siècle, les trois îlots laissèrent place à une villa et à une voie privée (actuelle rue du Continental) au droit du pavillon central, ainsi qu’à un immeuble avec cour, à gauche (ilot n°10), et à un autre, à droite, sur toute la parcelle (ilot n° 12), comme le montre un plan cadastral du milieu du XXe siècle. Les ilots 11 et 12 sont occupés aujourd’hui par un vaste immeuble des années 1970 (11 avenue de la Marne). L’ilot 10 est occupé, quant à lui, par une résidence de la même époque, à gauche de la rue (9 avenue de la Marne).

Les baraquements des Cent-Gardes constituèrent les lots 19 à 23 du lotissement de 1881. Une voie nouvelle fut créée sur celui au sud, dénommée "rue des Cent-Gardes". Les lots 19-20 furent acquis par Barthélémy Peyta, directeur de l’Hôtel du Casino (Hôtel Bellevue), en août 1881. Les baraquements furent démolis en 1882-1883 pour permettre la construction de l’Hôtel Continental par l’architecte Pierre Louis. Les lots 21-23 furent cédés, pour leur part, à un privé qui y réalisa une villa avec jardin donnant sur l’avenue Victoria ainsi qu’une annexe vers la rue des Cent-Gardes.

La ferme et la bergerie de l’impératrice firent l’objet d’un seul et même lot en 1881, le n° 116. En décembre 1882, elles furent vendues à Sanchez Salvador, riche propriétaire de la Villa Sofia. Elles apparaissent encore côte à côte, avec la maison chinoise (lot n°115), sur le cadastre de Biarritz au XXe siècle. La ferme et la bergerie disparurent au début des années 1980, lors de la réalisation de la résidence *Le Colisée*. La bergerie avait donné entre-temps son nom à la rue percée en 1881-1882.

La maison chinoise apparait sur le lot n° 115 du lotissement. Elle demeura en place jusqu’à la fin du XXe siècle comme l’atteste le cadastre. Après la ferme et la bergerie voisines, elle fut victime à son tour de la promotion immobilière des années 1980 et détruite en 1989-1990 au profit de la résidence de vacances *Arditeya*. Avec la démolition du pavillon du corps de garde en 1974, de la ferme et de la bergerie au milieu de la décennie, c’était la troisième disparition majeure du domaine impérial en quinze ans !

Dernier vestige en l’état de l’ancien domaine, la chapelle impériale connut un traitement particulier conformément aux clauses d’avril 1881. Elle ne porte en effet aucun numéro sur le lotissement annexé au contrat. Le terrain fut enclos d’une grille tandis qu’un accès fut ouvert sur la Nationale 10 (avenue de la Marne) et le nouvelle rue des Cent-Gardes.

Après 1881, l’ensemble fut cédé par la Banque Parisienne, le 15 juillet 1887, à l’avocat bonapartiste, François-Ernest Lamaignère, propriétaire du *Petit Courrier de Biarritz*. Par cette acquisition, il entendait assurer toute la dignité souhaitable aux services divins voulus par l’impératrice lors de la vente. Les services furent assurés par le curé de la paroisse, dénommée Sainte-Eugénie, dont le fameux Gaston Larre, au mépris des menaces de fermeture de la chapelle par les républicains anticléricaux lors des tumultueux débats sur la séparation de l’Église et de l’Etat en 1904-1905.

En 1888, Lamaignère sollicita l’architecte de la chapelle, Boeswillwald, pour conseiller son confrère Pierre Louis, architecte en vogue à Biarritz, dans sa restauration.

À l’automne 1901, François-Ernest Lamaignère en proposa l’acquisition à la ville qui la déclina. Peu de temps avant sa mort en 1904, l’avocat légua le lieu à sa fille Anna-Julienne-Lucienne et à son gendre Pierre-Eugène Le Roy, négociant. Ces derniers la cédèrent, le 10 septembre 1906, à Antoinette-Isaure-Jeanne-Louise-Marie Durrieu, propriétaire de la Villa Gardénia voisine, 19 avenue de la Marne, Elle était la sœur du baron Paul Durrieu, conservateur honoraire du musée du Louvre, membre de l’Institut de France.

Le 24 janvier 1934, Mademoiselle Durrieu fit don de la chapelle sous seing privé à l’Association diocésaine de Bayonne qui était représentée par son administrateur, Pierre Daguerre, vicaire général. L’association l’érigea en paroisse sous le nouveau vocable de Notre-Dame-du-Rocher. L’acte fut déposé le même jour chez Me Pierre Mongrand à Bayonne. L’association demeura propriétaire jusqu’à sa cession à la municipalité de Biarritz, le 16 juin 1982, pour le franc symbolique.

Entre-temps, la chapelle impériale fut inscrite à l’Inventaire supplémentaire des Monuments historiques, le 21 juillet 1939, puis classée, le 19 juin 1981. Sa gestion est assurée depuis lors par l’association municipale des *Amis de la Chapelle impériale et du patrimoine de Biarritz*.

Les messes souhaitées par Eugénie sont toujours célébrées chaque année : le 9 janvier pour l’anniversaire de la mort de Napoléon III, le 1er juin pour celui du prince impérial, Louis-Napoléon, le 11 juillet pour celui de l’impératrice, et le 12 décembre pour la fête de Notre-Dame-de-Guadalupe.

Enfin, l’ancien lac de l’Estagnas fut asséché en 1881 et divisé en dix-sept lots (n° 160-169, 190-192, 198, 200, 202, 204). Il fut acquis en avril 1882 par la Société fermière des Thermes de Biarritz, constituée à cet effet. Elle y fit bâtir, en 1892-1893, par l’architecte palois Adrien Lagarde, en collaboration avec son confrère bayonnais Louis Lavergne, dans le style hispano-mauresque en vigueur, les superbes Thermes Salins de la ville, démolis en 1968. Ils venaient remplacer les Bains Napoléon dont la démolition avait été actée en 1893 mais qui ne devint effective qu’en 1897 pour laisser place au Casino municipal qui sera inauguré en 1901.

**VI. La Villa Eugénie. Description et analyse**

**Les extérieurs**

Les plans et élévations de la résidence impériale s’inscrivent dans la tradition du château français du XVIIe siècle. Si le parti général fut fixé dès le mois de septembre 1854, un nouveau projet pour la façade sur la cour fut réalisé en janvier 1855 et mis en œuvre aussitôt.

***Le style brique et pierre***

Le style brique et pierre de la demeure, dit "Louis XIII" depuis le XXe siècle − "Louis XIV" au XIXe siècle −, est en fait bien plus bien ancien. La formule était déjà connue des Romains. Elle fut employée au Moyen Age dans diverses régions (Occitanie, Val de Loire …) dont le nord de la France (Flandres, Picardie) où se trouvait la forteresse de Ham (Somme), lieu d’internement de Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, de 1840 à 1846. L’homme en fut assurément marqué au point de le reprendre pour ses résidences futures.

Dans l’architecture française des temps modernes (XVIe-XVIIIe siècles), le style fut souvent employé par le pouvoir royal : parements intérieurs du château d’Amboise sous Charles VIII (1492-1498), dont témoigne la grande salle du conseil, parements extérieurs et intérieurs de l’aile de Louis XII à Blois (1500-1503), mélange de pierre, brique et fausse brique du château de Saint-Germain-en-Laye pour François Ier à partir de 1536.

Ce style − inconnu au Pays basque − répondait au goût historiciste et à l’éclectisme en vigueur sous le Second Empire[[115]](#footnote-115). Commun à beaucoup de châteaux de cette période et de la fin du siècle, il était revêtu, lors de la construction de la villa impériale, de l’aura du premier Versailles de Louis XIV, celui de la Cour de Marbre. On a vu comment Napoléon III se comporta à Biarritz à l’instar du Roi-Soleil à Versailles, inspiré là par les restaurations qu’il engageait depuis 1853 en vue de l’exposition universelle de 1855 et de la réception de la reine Victoria au mois d’août de cette année.

Dès 1852, Napoléon III avait adopté ce style pour sa résidence privée, puis impériale, de la Motte-Beuvron, actuel château de Saint-Maurice, en Sologne, proche du fief familial de la Ferté-Beauharnais. Style qu’il étendit ensuite à l’église Sainte-Anne (1859), au pavillon du Comité central agricole de Sologne (1859) et à la mairie (1860-1862), laquelle, par son aspect médiéval, fut sans doute influencée par le chantier contemporain de la résidence impériale d’Arteaga (1857-1860).

La pierre et la brique étaient d’autant plus appréciées sous le Second Empire qu’on assistait à un véritable regain d’intérêt pour les XVIIe-XVIIIe siècles. Regain qui fut suscité par les frères Edmond et Jules de Goncourt qui réhabilitèrent, par leurs écrits, l’art de ces périodes oubliées. Le portrait de l’impératrice en Marie-Antoinette par Franz Xaver Winterhalter en 1854 ‒ année de création de la villa ‒ en est le témoin le plus patent avant la résurgence des styles Louis XV et Louis XVI dans les arts décoratifs et le mobilier à laquelle Eugénie contribua amplement.

Si le style Louis XIV était reparu dans les arts décoratifs dans les années 1830-1840, suite à la restauration du château de Versailles par Louis-Philippe (1833-1837), l’exemple impérial de Biarritz[[116]](#footnote-116) allait contribuer amplement à sa diffusion dans l’architecture française du siècle, notamment à travers les superbes hôtels de ville[[117]](#footnote-117).

***Les élévations sur la cour (1854-1855)***

Hippolyte Duran avait envisagé, dans un premier temps (1854), de vastes frontons aux extrémités des ailes qu’il orna de l’aigle impériale dans une couronne de laurier. Seules les baies du rez-de-chaussée au bout des ailes furent surmontées de frontons cintrés.

Il pensa aussi supporter le balcon du corps central par des colonnes et entablement doriques plutôt que des consoles, solution qui fut finalement adoptée.

Dans la version définitive de 1855, le logis principal de la villa fut marqué par un motif central en pierre qui venait contraster avec la brique des parties latérales. La partie basse fut traitée sous forme de pilastres géminés d’ordre dorique avec bossages biseautés entre lesquels s’inséraient des tables et, dans les écoinçons de la porte d’entrée, des couronnes de lauriers surmontées d’une palme.

Au premier étage, l’architecte reprit les mêmes paires de pilastres, d’ordre corinthien cette fois, entre lesquels il se plut à disposer un jeu de trois tables. Au-dessus de l’imposte, apparait, pour la première fois, le monogramme impérial NE et sa couronne qui devait devenir la marque du futur Hôtel du Palais. Les initiales furent reprises, séparément cette fois, sur le garde-corps en fer forgé du balcon, disposées inversement de chaque côté. Le fronton à ce niveau fut aussi orné d’une couronne de laurier.

Le motif de la pendule au-dessus fut sensiblement amélioré : il fut agrémenté d’angelots de part et d’autre, ainsi que des armes et des aigles impériales au-dessus suivant le dessin fourni par le sculpteur Victor Huguenin[[118]](#footnote-118).

Le reste du logis central et les ailes en retour furent traités uniformément : baies en segment et chambranles de pierre en décrochement avec mascaron au rez-de-chaussée et baies à frontons cintrés au premier étage. Dans le dessin de 1855, on observera comment Duran suggéra de placer une couronne de lauriers et son ruban dans les frontons. Le motif fut finalement adopté et est toujours visible dans l’actuelle cour de l’Hôtel du Palais. Les élévations furent surmontées d’une corniche avec rosaces faisant le tour du bâtiment.

L’extrémité des ailes fut traitée sous la forme de pavillon avec jambes de bossages biseautés au rez-de-chaussée et pilastres à l’étage. Leur entrée sur la cour fut sommée d’une corniche saillante avec oculus. La baie au-dessus, au premier étage, demeurait identique à celles de l’aile.

Aux extrémités, les baies centrales furent coiffées d’un fronton triangulaire au rez-de-chaussée et d’un fronton cintré à l’étage. Duran disposa des tables latérales au bas du bâtiment, qu’il surmonta de médaillons figurant différents profils de femmes : une Française, une Italienne, une Espagnole et une Anglaise. Certains virent là une allusion à différents membres de la famille impériale : la Française pour la reine Hortense, mère de Napoléon III ; l’Italienne pour Lætitia Ramolino, sa grand-mère paternelle ; l’Espagnole pour la duchesse d’Albe, sœur d’Eugénie ; l’Anglaise pour [María Manuela Kirkpatrick de Closbourn y de Grévignée](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mar%C3%ADa_Manuela_Kirkpatrick_de_Closeburn_y_de_Grevign%C3%A9e&action=edit&redlink=1), comtesse de Montijo, mère de l’impératrice, d’origine écossaise[[119]](#footnote-119).

Ces médaillons trouvaient en réponse, au-dessus, les bustes de personnalités du Sud-Ouest ou chères à l’empereur sur les plans politique, historique ou familial. Ils furent confiés à différents sculpteurs parisiens : Gaston Phébus fut exécuté par Pierre Faure, Saint-Vincent-de-Paul et le chevalier Bayard par Gandolfi, le maréchal Lannes par Augustin Courtet. Tous répondaient à l’historicisme du moment. Les premiers furent disposés sur l’aile droite, les seconds sur l’aile gauche.

La figure de Bayard fut remplacée au final par celle du cardinal Fesch telle que signalée par Etienne Ardouin. Le cardinal était en effet le grand-oncle de l’empereur, lequel avait inauguré en 1852, soit deux ans avant la création de la villa impériale, le musée de ses collections à Ajaccio. Le buste se voulait donc un hommage à cette personnalité éminente de la famille Bonaparte.

Il voisine avec celui de Lannes, autre figure marquante du Premier Empire. Ce buste faisait allusion au fils du grand maréchal d’Empire, Gustave-Olivier Lannes (1804-1875), comte de Montebello, aide de camp de Napoléon III. Sa proximité avec la figure de Bayard, initialement envisagée, prenait ici tout son sens : il signifiait clairement le dévouement des Montebello à leur empereur comme le brillant chevalier l’avait été pour François Ier. Les choix iconographiques du couple impérial en décideront autrement.

Chaque buste fut réglé aux sculpteurs 1 500 francs pièce à leur livraison en juillet 1855.

Les frontons aux extrémités des ailes latérales furent finalement réduits à la travée centrale, ne contenant plus que l’aigle impériale dans sa couronne de lauriers enrubannée. Sur le côté, ils couvraient toute la largeur de la travée et furent ornés de motifs militaires comme en témoignent les vestiges conservés visibles encore il y a peu sur la terrasse de l’Hôtel du Palais[[120]](#footnote-120).

Les marques rouges sur l’élévation de 1855 témoignent des dernières modifications apportées par Hippolyte Duran.

Les lithographies et photos d’époque attestent que les souches de cheminées étaient aussi en brique et pierre, mode qui s’étendra à de nombreuses réalisations à Biarritz durant le siècle : Casino Bellevue, Grand Hôtel, Hôtel d’Angleterre, Hôtel Continental, Pavillon Louis XIV, villas …

***Les élévations sur la mer***

L’élévation du logis principal sur la mer se composait de deux pavillons latéraux à pans coupés, avec colonnes d’angle et balcon sur consoles sur chaque face. Ces pavillons formaient la continuité des ailes sur la cour. Leur présence fut accusée par l’emploi d’un attique au-dessus qui préfigurait celui qui sera établi sur toute la demeure en 1865-1866.

Contrairement à l’élévation sur la cour et à la tradition classique française, Duran ne chercha pas à marquer ici le centre de l’élévation. Les travées du corps central sont simplement symétriques. L’architecte fit courir un balcon sur toute la longueur. Comme sur la cour, il orna de mascarons les portes-fenêtres du rez-de-chaussée et de frontons cintrés celles de l’étage et des pavillons latéraux.

Pour distinguer le logis principal des pavillons, l’architecte recourut à un soubassement en bossages pour le premier et à un soubassement uniforme pour les seconds.

***Les élévations latérales sur le parc***

Du côté du parc, la présence des pavillons fut marquée par une double ligne de bossages biseautés au rez-de-chaussée auxquels répondaient les pilastres géminés corinthiens à l’étage. La travée entre les bossages et les pilastres faisait écho à celle au bout des ailes. Les baies étaient là identiques à celles sur la mer.

L’élévation des ailes latérales en prolongement sur le parc reprenaient celle sur la cour. Le nombre de travées fut toutefois modifié, porté à sept au lieu de cinq.

L’extrémité des ailes fut traitée également sous forme de pavillon avec bossages d’angle au rez-de-chaussée, pilastres à l’étage et fronton triangulaire au-dessus, orné de motifs semblables à ceux de la cour. La baie au rez-de-chaussée fut sommée, de même que l’entrée sur la cour, d’un oculus au-dessus de la corniche saillante. La baie du premier étage fut ornée ici, non d’un fronton cintrée, mais d’une corniche similaire, ce qui la distinguait de celle sur la cour.

Des clichés montrent comment les baies côté mer furent dotées de persiennes tandis que celles sur le parc furent pourvues de stores à coutils rayés au bas et de stores vénitiens à l’étage. Des stores de coutils rayés furent disposés également derrière les persiennes, ce qui laissait ainsi le choix entre différents modes de protection du soleil, de la chaleur et du vent. Cette diversité n’est pas sans rappeler ce qui se pratiquait à la fin du XVIIIe siècle dans certaines résidences royales dont Versailles et Trianon. On retrouve là à nouveau l’influence du goût de Marie-Antoinette sur l’impératrice Eugénie.

***Les couvertures***

La couverture en zinc de la demeure, fréquente sur de nombreux édifices de cette époque, était contraire à l’esprit du château dit "Louis XIII", traditionnellement couvert d’ardoises. Elles seront finalement adoptées lors de la surélévation du bâtiment en 1865. Elles avaient été employées pour la première fois sur la maison chinoise en 1860.

L’emploi du zinc répondait à une double préoccupation : celle de la rapidité, tel que souhaité par l’empereur, et le besoin de se protéger efficacement des intempéries, des embruns et des vents violents de l’océan.

Malgré les améliorations apportées en janvier 1855, les façades de la villa furent jugées indignes d’une résidence de souverains. En septembre 1856, *L’Illustration* déclare : "La villa Eugénie, ou résidence impériale, laisse elle-même beaucoup à désirer, et ne répond pas tout à fait à son importante destination. La façade principale (…) présente un corps de bâtiment flanqué de deux ailes. Le château consiste en un rez-de-chaussée et un étage supérieur ; il se fait remarquer surtout par l’excessive simplicité de l’ordonnance architecturale, qui est presque la nudité". En cette période d’exubérance ornementale, la demeure avait en effet de quoi surprendre.

***La nouvelle aile (1859-1860)***

En 1859-1860, Gabriel-Auguste Ancelet fut chargé de l’édification d’une nouvelle aile sur le flanc droit de la demeure afin d’établir les nouveaux appartements du couple impérial et de permettre l’installation de nouveaux logements à l’étage pour leurs hôtes, toujours plus nombreux. Cette aile se composait seulement d’un rez-de-chaussée avec entresol comme les ailes sur la cour. Elle fut déployée en retour d’équerre de la villa, établissant un plan en E, symbole de son nom.

La nouvelle aile fut rythmée en façade de trois travées sur la mer, de six du côté du phare, de cinq sur la cour intérieure, dont deux en retour au fond, et d’une seule à l’extrémité sur la cour d’honneur. Il s’agissait, conformément au style employé, d’une aile en brique et pierre avec bossages d’angle biseautés comme ceux de la villa.

Du côté du phare, les vastes baies furent surmontées de plus petites qui interrompaient, à intervalles réguliers, la corniche du bâtiment. Ces grandes baies étaient séparées, non par des pilastres, mais par des bossages continus en pierre et étaient surmontées de corniches saillantes sur consoles. Aux extrémités, l’architecte avait procédé au redoublement des pilastres qu’il sépara par des tables de pierre sur fond de brique suivant la tradition du XVIIe siècle et conformément au parti de son prédécesseur.

Les vestiges de l’aile, toujours en place dans la cour de l’Hôtel du Palais, attestent le soin apporté aux modénatures, notamment dans la corniche et dans la frise à masques de lions de l’attique. Les critiques portées sur la villa conçue par Duran avaient visiblement produit leurs effets quoiqu’Ancelet fût un architecte plus scrupuleux.

Le bâtiment était couvert en zinc à l’origine comme l’indique la gravure et tel que le laissent apparaître certains clichés par la différence de teinte des couvertures. Il conservera ce matériau jusqu’en 1865-1866, date des nouvelles couvertures d’ardoises de la résidence impériale. Le zinc sera rétabli lors de l’extension de l’aile au début du XXe siècle. On notera la présence de vasistas pour servir la luminosité et la ventilation de l’entresol.

***L’attique (1865-1866)***

En septembre 1865, Joseph-Auguste Lafollye, successeur d’Ancelet, se vit confier la surélévation de la villa afin de gagner toujours plus d’espace. Pour ne pas nuire aux proportions du bâtiment, il décida la création d’un attique ou demi-étage, ce qui entraina la disparition de ceux sur la mer et des frontons disposés au bout des ailes.

L’architecte respecta les scansions des étages dans l’ordonnance, les baies étant ainsi toutes soigneusement alignées. Des tables moulurées, avec pointe de diamant dans le creux, furent placées aux extrémités des ailes au droit des médaillons et des bustes.

Côté mer, l’attique fut orné, sur les pavillons, de consoles et de petits vases en prolongement des colonnes et des pans coupés. La façade de la demeure de ce côté-ci gagna ainsi davantage d’élégance qu’auparavant.

Cette surélévation fut aussi et surtout l’occasion de refaire la charpente, passablement dégradée, et de remplacer l’inesthétique couverture de zinc par de l’ardoise. La villa renouait ainsi avec les trois couleurs chères à l’architecture néo-Louis XIII : le blanc, le rouge et le bleu.

Les vilains paratonnerres qui la surmontaient depuis l’origine furent remplacés par d’heureux épis de faîtage conformément à la tradition du XVIIe siècle.

***Le monogramme impérial***

Le monogramme NE, initiales de Napoléon et d’Eugénie, observé sur la partie centrale de la villa du côté de la cour, encore visible sur certains frontons, et sur la nouvelle aile du côté de l’océan, est devenu désormais le symbole de l’Hôtel du Palais.

L’association des initiales d’un couple était fréquente dans la France d’Ancien Régime. L’exemple le plus connu demeure celui d’Henri II et de Catherine de Poitiers, sa maîtresse, au XVIe siècle. Il y eut aussi, au XVIIe, ceux d’Henri IV et de Marie de Médicis (HM), ou de Louis XIII et d’Anne d’Autriche (AL), entre autres. Au début du XIXe siècle, le jeune Louis-Napoléon connaissait ceux de son oncle Napoléon avec Joséphine (NJ), puis avec Marie-Louise (NML).

Il était fréquent d’user de tel monogramme dans les résidences, qu’elles fussent officielles ou privées, royales ou impériales. Celui du couple impérial s’inscrivait autant dans l’esprit historiciste du temps que dans le souci de marquer la lignée des Bonaparte. Il venait compléter le N couronné et l’aigle impériale, symboles de l’Empire.

**Les intérieurs**

Le parti de la villa, réalisé en septembre 1854, fut approuvé officiellement le mois suivant par Achille Fould, ministre de la Maison de l’Empereur. Il s’agissait d’un plan en U composé d’un logis principal en fond de cour et de deux ailes latérales, conformément à la tradition du château français depuis le XVIIe siècle.

Le terme de "villa" employé pour la demeure répondait à une mode de l’époque mais était impropre puisque, suivant son modèle antique, grec ou romain, il désigne une résidence organisée autour d’une cour fermée à colonnes avec bassin central, dit "impluvium", pour recueillir les eaux de pluie.

L’emploi de ce terme s’explique sans doute sous l’influence du prince Joseph-Charles-Paul-Napoléon, cousin de Napoléon III, qui érigeait au même moment (1855-1860) une villa pompéienne, avenue Montaigne à Paris. Certains y verront l’influence de l’impératrice, souvent à l’origine de nouvelles modes et le terme fut repris dans la presse dès 1854. Quoi qu’il en soit, il était assurément dans l’air : l’entrepreneur Candas l’emploiera à son tour pour sa demeure de Biarritz.

Les plans de 1854-1855 et de 1863 nous livrent un état exact de la distribution intérieure, des caves aux combles. Les plans, au crayon, à l’encre ou à l’aquarelle, furent établis à partir des calques d’Hippolyte Duran, conservés aux Archives Nationales.

***Les sous-sols***

À l’origine, les sous-sols ne se déployaient que sous l’aile gauche et une partie du corps central. On y accédait depuis l’extérieur par les deux rampes situées dans la cour anglaise du côté du parc et, à l’intérieur, par l’escalier tournant disposé au centre de l’aile, devant la porte sur la cour.

Ils abritaient les caves pour les vins fins et les vins ordinaires, le rinçoir, le magasin à bois près du calorifère, le lampier (pièces à lampes), les latrines, les offices, le garde-manger, l’argenterie, la pièce à pâtisserie et les cuisines de la résidence impériale. Une décharge et une fosse d’aisance furent installées à l’extrémité de l’aile gauche.

Une cour anglaise, dénommée "cour de service", fut pratiquée au sud pour l’éclairage et la ventilation des sous-sols. Des annexes furent envisagées en novembre 1854 devant la cuisine et l’office, option qui ne fut pas retenue. Une autre cour anglaise sera réalisée sur le flanc droit de la villa, autour de la nouvelle aile, lors de l’extension et du réaménagement des sous-sols en 1866.

Suite à la naissance du prince impérial en 1856, de nouveaux besoins apparurent. En octobre 1857, les sous-sols furent ainsi étendus sous l’aile droite. Afin de faciliter l’accès entre les deux ailes, un passage fut percé sous la cour d’honneur.

La distribution sous le corps central et l’aile gauche s’en trouva dès lors modifiée en partie. Le premier vit le déplacement du magasin à bois de l’autre côté du calorifère et l’extension, à leur emplacement, du lampier auquel on adjoignit un wc. Les espaces des vins, sous le pavillon sud-ouest, déplacés sous l’aile droite, furent remplacés par la salle à manger des garçons d’écuries et l’installation d’un dépôt de fruits et de légumes.

Sous l’aile droite, un corridor partait de la cave des vins fins et desservait, tout le long, celle des vins ordinaires, un rinçoir, le bûcher des cuisines, un dépôt et deux lieux d’aisance au bout de l’aile.

En 1866, une vaste cuisine avec cour anglaise fut installée sous la nouvelle aile, à l’emplacement de l’argenterie existante, et sous la petite cour qui la séparait de l’aile droite. Elle communiquait à la pâtisserie de l’aile gauche par le passage souterrain évoqué.

La création de cette cuisine donna lieu à une redistribution générale des sous-sols, dix ans après la première. Ils furent dotés de fonctions inexistantes jusqu’alors, ce qui permit à la demeure de disposer enfin de communs dignes d’une résidence impériale.

L’aile gauche fut ainsi pourvue, sous le pavillon côté mer, d’une vaste salle à manger, dite "des gens", c’est-à-dire des officiers de service (majordome, gouvernante, maître d’hôtel, écuyer), distincte de celle des simples domestiques (valets, femmes de chambre, cuisiniers) qui se trouvait sous l’aile droite. Elle était précédée des fours de l’office, lequel se trouvait ensuite. Au-delà du passage souterrain, à l’extrémité de l’aile, on disposa la pâtisserie et ses fours.

Sous le logis principal, le calorifère conserva sa disposition centrale. On lui adjoignit, à gauche, deux nouvelles pièces : une glacière et le lavoir de l’office. À droite, le bûcher du calorifère laissa place à une lampisterie.

L’aile droite fut reliée à cette partie du bâtiment par une ouverture sur l’ancienne cave des vins fins. Elle devint un dépôt tandis que celle des vins ordinaires fut affectée à la salle à manger des gens de service ou domestiques.

Au-delà du passage, la distribution de cette partie de l’aile fut totalement remaniée, laissant place à une boucherie à l’emplacement de l’ancien bûcher des cuisines. Elle était précédée des timbre et lavoir que l’on avait disposés au lieu et place du dépôt et de deux lieux d’aisance. Ceux-ci furent transférés du côté de la cour, dans une partie de l’ancien dépôt, cloisonné pour l’occasion.

Le rinçoir dans l’axe du corridor sous la cour laissa place à un passage qui menait aux nouveaux communs sous la nouvelle aile et sa petite cour. Celle-ci comprenait, au fond, le service de l’argenterie fine, lequel fut isolé des autres espaces sous la cour, à savoir : les réserves de bois et de charbon et, de l’autre côté du passage, la légumerie, dite alors légumier, et le lavoir de la grande cuisine voisine.

Derrière celle-ci, en remontant la nouvelle aile, se trouvaient le service de l’argenterie d’office en prolongement de celui de l’argenterie fine et le service de l’argenterie [simple]. Un dégagement en retour permettait d’accéder : au rinçoir de la cave dans lequel on pratiqua une nouvelle descente de cave depuis le rez-de-chaussée ; aux caves des vins d’office et des vins fins, situées du côté de l’océan. Ce dégagement contenait les fourneaux pour l’eau chaude de la salle de bain impériale. Un couloir en retour donnait accès à un petit dépôt et à celui sous l’aile droite.

Une coupe transversale nous montre l’état de ces nouveaux communs, couverts de voutains de brique reposant sur des tirants métalliques suivant la tradition constructive du milieu du XIXe siècle et qui demeureront jusqu’à l’incendie de l’Hôtel du Palais en 1903. On notera que le garde-corps de la cour anglaise de la nouvelle aile était repris de celui de la grande terrasse.

Un plan, fort instructif, montre l’aménagement pratiqué autour de cette aile et dans la petite cour : on disposa un trottoir en périphérie, un bassin octogonal dans le fond de la cour et un passage au-dessus de la cour anglaise.

***Le rez-de-chaussée***

L’accès au rez-de-chaussée de la résidence impériale se faisait depuis le perron par une porte vitrée. Il se composait d’un vestibule où se tenaient, lors du séjour impérial, le suisse d’appartement et les valets de pieds. Il donnait, à droite, sur le grand escalier à trois volées et deux paliers intermédiaires. Derrière celui-ci, se trouvait la salle des huissiers et, de l’autre côté, par symétrie, la salle des gardes.

Ensuite du vestibule, on accédait au grand salon qui ouvrait, à droite, sur un petit salon. Le premier ouvrait sur la terrasse par trois portes-croisées et le second par deux autres. Ces pièces seront réunies en 1882 afin de former la salle de restaurant du Palais-Biarritz (portion du bar actuel). Ces salons étaient protégés extérieurement par un grand store de coutil rayé de 20 m de long sur 5 m de large, portée par des montants de fer, ce qui n’empêchera pas le remplacement des revêtements et des tentures en 1865.

À gauche, dans l’un des pavillons sur la mer, se trouvait la salle à manger qui est aujourd’hui le bar de l’hôtel, salle du restaurant *Villa* *Eugénie* auparavant. Cette salle à pans coupés d’esprit XVIIIe, tant dans sa forme que dans sa décoration, se composait d’une cheminée de pierre de liais de style Louis XV ou Louis XVI, ornée d’un buste de Napoléon Ier, et non de la cheminée de marbre que l’on voit aujourd’hui, datée de 1904. Elle ouvrait largement par deux baies et trois portes-croisées sur la terrasse, sur le superbe panorama de la plage et du village de Biarritz, d’où sa position.

De là, partait un vaste corridor qui longeait l’aile gauche sur la cour. Ce corridor, rare partie de la villa qui était demeurée intacte lors des remaniements de l’hôtel en 1904-1905, fut amputé en 2019 pour la réalisation de la cuisine-relai du restaurant sur jardin devant l’aile sud[[121]](#footnote-121). Il desservait à l’origine plusieurs pièces : une desserte derrière la salle à manger, deux offices, un escalier de service pour les domestiques et un cabinet d’aisance à l’extrémité de l’aile. Une porte au centre, conservée, donnait accès à la cour d’honneur. Ces pièces formeront, dans les années 1900, partie de la suite du roi Edouard VII.

Symétriquement à la salle à manger et donnant pareillement sur la terrasse, se trouvait le cabinet de travail de l’empereur[[122]](#footnote-122). Il était entouré d’un escalier privé et de deux petits cabinets dont un d’aisance (wc).

L’aile droite en prolongement se composait d’une série de chambres pour les officiers, desservies par un corridor symétrique à celui de l’aile gauche. Au bout de cette aile, était aussi un escalier de service.

***Les entresols***

Au-dessus du rez-de-chaussée des ailes latérales, Duran disposa des entresols destinés aux chambres de domestiques. Comme le montre le plan aquarellé, ils étaient isolés du corps central.

Quasi-identiques, ils comprenaient chacun six chambres, desservies par un corridor le long de la cour. L’accès se faisait par les escaliers de service aux extrémités des ailes.

L’entresol de l’aile droite disposait, pour sa part, à l’autre bout, de l’escalier privé de la famille impériale.

***Le premier étage***

Le premier étage fut dévolu au logement du couple impérial, de sa famille, des dames du palais, ainsi que des hôtes de marque. La distribution évolua selon les besoins au cours des années 1860.

Au terme du grand escalier, un vestibule, éclairé par la baie centrale sur la cour, ouvrait largement sur le corridor transversal, dit "grand corridor d’honneur". Il desservait la chambre de l’empereur, disposée au centre de la demeure à l’instar de celle de Louis XIV à Versailles, une salle de bains qui reliait la chambre à celle de l’impératrice. Celle-ci était située dans la partie la plus agréable de la villa, qui avait la plus belle vue : le pavillon sud-ouest. L’impératrice avait repris là la disposition de sa chambre dans l’aile gauche du palais de Saint-Cloud. Elle donnait à la fois sur la terrasse, le parc, la plage, les montagnes et la côte du golfe de Gascogne que l’on pouvait percevoir jusqu’en Espagne au loin.

Napoléon III et Eugénie faisaient ainsi salle de bains commune, ce qui n’était pas dans les usages français pour une demeure de souverains, fut-elle privée, chacun disposant de ses espaces propres. Ils se conformaient là à un usage bourgeois instauré par Louis-Philippe et qui devait constituer leur mode de vie à Biarritz.

Derrière la chambre de l’impératrice, se trouvait un cabinet d’aisance que l’on dénommait désormais, suivant l’anglomanie ambiante, "water closet". Suivaient une garde-robe et la chambre de la dame d’honneur.

Comme au rez-de-chaussée, un corridor longeait l’aile gauche du côté de la cour. Il desservait les deux chambres des dames du palais et celle de la femme de chambre, ainsi que la salle d’atours. Ces pièces devinrent, dans les années 1860, quatre chambres pour les dames du palais, la salle d’atours ayant été installée dans la nouvelle aile[[123]](#footnote-123). À l’extrémité de l’aile, on retrouvait l’escalier de service et un wc.

Près du vestibule, on disposa du côté de la cour, à gauche, deux chambres pour les femmes de chambre.

Sur l’océan, l’appartement de la comtesse de Montijo, mère de l’impératrice, voisinait avec celui de l’empereur mais était totalement isolé du sien. Il se composait d’une chambre, d’un cabinet et d’une chambre pour sa gouvernante.

Derrière, dans l’autre pavillon du corps central, se trouvait celui de sa fille, la duchesse d’Albe. Sa chambre était ainsi symétrique à celle de sa sœur Eugénie, ayant vue sur l’autre partie de la plage et la falaise du phare. Il s’agissait également d’une vaste pièce à pans coupés. L’appartement s’étendait par-derrière, autour de l’escalier privé de la famille impériale[[124]](#footnote-124), d’un wc, d’un arrière-cabinet et d’une chambre pour son époux, le duc d’Albe.

Le corridor de l’aile droite en retour desservait cette chambre, puis celles du grand maréchal, du chambellan, d’un officier d’ordonnance et une salle d’atours symétrique à la précédente. L’aile droite s’achevait là pareillement à celle de gauche.

Le docteur Barthez, médecin du prince impérial, fut installé dans les premières chambres de l’aile, celles qui donnaient sur le plateau du phare. Il la dit : "ni grande, ni longue, ni large" mais, en revanche, très haute de plafond et pourvue d’une cheminée de style Louis XV en marbre blanc. Elle était couverte d’un papier peint de perse, à fond vert clair, avec bouquets de fleurs de couleurs, les bordures étant maintenues par des bandes de bois d’acajou. Le mobilier était des plus simples[[125]](#footnote-125).

Suite à la création de la nouvelle aile en 1859-1860 et au décès de la duchesse d’Albe en septembre 1860, la distribution du premier étage dans le corps central fut entièrement modifié : la chambre de l’impératrice devint ainsi le salon de la comtesse de Montijo tandis que sa chambre fut disposée au droit de l’ancienne salle de bain impériale. La chambre de l’empereur fut recoupée pour former deux chambres pour la suite de la comtesse et du prince impérial. Le salon de la comtesse de Montijo redevint chambre en 1867 et 1868 lors du séjour des duchesses d’Albe, ses petites-filles et nièces de l’impératrice.

Le prince impérial fut installé, quant à lui, dans la chambre de la duchesse d’Albe. Un salon, qualifié de salle d’étude par Ardouin, et un cabinet de toilette ensuite, prirent place dans l’ancien appartement de la comtesse de Montijo. Salon qui était anciennement la chambre de la comtesse. Le cabinet de toilette existant fut étendu sur l’ancienne chambre de la gouvernante.

Les chambres du corps central serviront aussi à l’accueil de diverses personnalités dont le duc de Huescar, le comte Walewski, le prince de la Moskowa, le marquis Charles de La Valette, Achille Fould, le maréchal Mac-Mahon, le général Fleury, Eugène Rouher, Prosper Mérimée, Antonio Panizzi, fameux patriote italien et directeur de la bibliothèque du British Museum, ami de Prosper Mérimée, etc[[126]](#footnote-126).

***Les combles***

L’accès aux combles se faisait par les deux escaliers des ailes latérales et par l’escalier privé du corps central. Les pièces sur la mer servaient de garde-meubles, ainsi qu’une autre sur la cour, près de la chambre de l’horloge où se trouvait le mécanisme de celle-ci. Une lingerie fut installée à gauche de la pièce.

L’aile gauche débutait par l’annexe de la lingerie, suivie de cinq chambres de domestiques et d’un wc.

L’aile droite, disposée de manière identique, contenait, quant à elle, six autres chambres de domestiques[[127]](#footnote-127).

***Distribution de la nouvelle aile***

La nouvelle aile se composait de trois niveaux : un sous-sol, un rez-de-chaussée et un entresol à l’instar des ailes sur la cour d’honneur. Sa création avait entrainé la modification sensible de la distribution intérieure du corps central.

À l’origine, le sous-sol de l’aile se composait, au bout, d’une grande argenterie et d’un lavoir pour cette dernière. On a vu précédemment l’emplacement de la cave des vins fins et de la cave ordinaire ainsi que celui de leur rinçoir. Un bûcher fut disposé au droit du dépôt qui sera installé là en 1866.

Sans doute lassé de monter le grand escalier – Napoléon III avait 50 ans passés − et pour plus de commodités, le couple impérial décida de s’établir au rez-de-chaussée du nouveau logis. La chambre de l’empereur fut ainsi disposée près de son cabinet de travail. Comme au premier étage, elle fut séparée de celle de l’impératrice par une salle de bains commune. Elle était précédée d’une antichambre, commune également, et ce contre tous les usages français. Ces quatre pièces, remaniées en 1904-1905, vinrent constituer la suite impériale de l’Hôtel du Palais.

L’appartement d’Eugénie se composait, en outre, d’un cabinet de toilette particulier, installé en 1863 derrière l’escalier d’accès à l’entresol, à l’emplacement de la salle d’atours de l’empereur qui se trouvait là à l’origine[[128]](#footnote-128). Il ouvrait sur un petit corridor qui donnait accès à la grande salle d’atours de l’impératrice, laquelle occupait toute l’extrémité de l’aile.

Comme ceux des ailes sur la cour, les entresols furent dévolus aux chambres de domestiques (femmes de chambres, repasseuse, garçon d’appartement, valet de chambre) et au logement de la femme d’atour, trésorière de l’impératrice, Joséphine Pollet, dite *Pepa* (1822-1868), dont la chambre se trouvait à l’angle droit du côté de la plage. Née Narro et originaire de Logroňo en Espagne, elle avait épousé en mars 1854 le colonel Aimable-Louis-Joseph Pollet (1813-1870). Cette femme du peuple était réputée pour avoir une certaine ascendance sur l’impératrice. Son époux disposait, quant à lui, d’une chambre au premier étage de la villa.

***Décor intérieur de la Villa Eugénie***

On ne dispose curieusement d’aucune vue intérieure de la villa impériale, ce qui témoigne de l’intimité du lieu.

Toutefois, la décoration et le mobilier ont été décrits par Etienne Ardouin en 1869 et analysés en détail par Yves Badetz en 1990. Le Dr Etienne Barthez évoque sa chambre de l’aile nord et le décor du grand salon en 1865. Pour plus de précisions, nous renvoyons à l’étude d’Yves Badetz sur l’état de chacune des pièces.

Le mobilier fut recensé à plusieurs reprises dans un imposant registre conservé aux Archives nationales. Commencé en 1859, il comptait alors 1 649 numéros pour un montant de 192 002 francs. Il fut porté à 2 664 numéros en 1869 pour un montant de 335 093 francs. Ce montant fut réduit à 333 491 francs à la chute du Second Empire en 1870. Le mobilier fit l’objet d’un ultime récolement à la vente de la propriété en 1881.

Suivant l’éclectisme du temps, il était grosso modo assez conforme au goût d’Eugénie dans les autres résidences impériales. Il était ici plutôt simple et moderne, souvent en acajou, parfois en palissandre, livré par la maison Grohé Frères, ancien fournisseur de Louis-Philippe et de sa famille, devenu celui du couple impérial.

On y trouvait tout type de sièges, de styles et de matières : des banquettes, des divans et des fauteuils confortables, du Louis XIII au Louis XVI, en coton imprimé, en cuir pour certains fauteuils, capitonnés à l’anglaise. Certains sièges furent livrés par la maison Jeanselme, fournisseur attitré de la Cour depuis Louis-Philippe. Les chaises, conformément au style Napoléon III, étaient légères, en bois peint ou clair, ou en laque de Chine. À l’exception d’un seul, disposé dans le grand salon, on ne trouvait aucun siège de bois doré par souci de simplicité et de s’évader du mobilier des résidences officielles.

Les pendules, chenets et bras de cheminée, lanternes de vestibule, d’escaliers et de corridors étaient de style Louis XVI. Certains lustres étaient de style hollandais et d’autres de style Premier Empire, tels les candélabres, appliques, voire certains chenets.

Sur les meubles, prenaient place des vases et objets de porcelaine de Sèvres à décors floraux.

Contrairement à Louis-Philippe au château d’Eu, les murs et les plafonds ne furent couverts d’aucune décoration peinte comme l’atteste l’absence de peintre-décorateur parmi les artisans. L’état réel de la décoration intérieure − hormis les tentures et tapisseries − n’étant guère connu, la présence d’un marbrier laisse deviner la présence de marbres aux sols et aux murs de certaines pièces (vestibules, grand escalier, corridor du corps central) et pour les cheminées.

Selon Etienne Ardouin et l’inventaire mobilier, les pièces étaient conformes au goût tapissier de l’impératrice, déjà observé dans la maison chinoise : elles étaient tendues de toile de perse ou de percale rayée à fleurs dans les salons et les appartements, et couvertes de papier peint, rayé ou à fleurs, parfois les deux, dans les chambres de la famille impériale et de leurs domestiques. Les rideaux étaient de même étoffe que les murs, doublés de voilages de mousseline blanche. Les premiers furent remplacés, sauf exception, par du reps, doublé de popeline, les seconds par des gazes de soie bleue.

En 1865, le grand salon fut tendu de tapisseries des Gobelins en remplacement de la toile de perse, usée par le temps : l’impératrice y reprit des panneaux de la fameuse série du XVIIIe siècle, l’*Histoire de Don Quichotte*, d’après Charles Coypel, manière d’évoquer son Espagne natale. S’ajoutaient vingt panneaux de toiles de Mamers, peints à la détrempe, qui imitaient la tapisserie et, plus tard, quatre dessus-de-porte en tapisserie évoquant les saisons.

Dans cette pièce, se trouvait le meuble le plus précieux de la villa : le piano droit Montal, de style Boulle, avec ornements de bronzes dorés dont un aigle aux ailes déployées au centre, surmonté de la couronne impériale et tenant dans ses serres les initiales L.N. pour Louis-Napoléon. Ce piano, estimé à 6000 francs, était arrivé du palais des Tuileries en 1859.

Les parquets de la demeure furent couverts de tapis en laine de Beauvais, à dessin turc ou motifs fleuris, dans les salons et les appartements des souverains et de la famille impériale, leur offrant le confort souhaité. Cette ambiance *cosy* était conforme aux salons et chambres d’autres résidences impériales, tel Compiègne, comme aux demeures bourgeoises du Second Empire. Ambiance que l’on devait autant au Louis XVI-impératrice qu’aux intérieurs anglais appréciés par l’empereur lors de son exil à Londres en 1838-1840. C’est ainsi que le Dr Barthez ne manqua pas de qualifier de "bonbonnière" (sic) l’intérieur de la demeure[[129]](#footnote-129).

Le décor s’enrichit en effet à mesure que la résidence gagnait en importance et recevait des hôtes toujours plus prestigieux. En 1865, celui des pièces sur l’océan fut changé, suite à l’usure des textiles par l’air salin et la lumière. Des voilages en gaze de soie bleue furent ainsi installés aux fenêtres pour mieux les protéger. Hormis ces modifications, on est frappé par la répétition de l’ameublement. Seuls les tissus permettaient de personnaliser quelque peu les lieux.

Les sièges, tapis, tapisseries, rideaux et revêtements muraux furent confiés aux chefs tapissiers, Lecoustillier et Chantal, qui contribuèrent tant au style feutré du Second Empire.

Suivant le goût d’Eugénie pour Marie-Antoinette, des stores extérieurs de coutil rayé − tels que la reine en avait disposés à Versailles − de couleurs chamois et rouge, furent installés aux fenêtres. Le goût du passé et de l’objet ancien dominait assurément.

Lors de la vente du domaine en 1881, Sadi Carnot, alors ministre des Travaux Public, tenta de récupérer dans le salon, les tapisseries de *Don Quichotte* et les quatre dessus-de-porte des saisons qu’il considérait comme biens d’Etat et qu’il destinait probablement à ses propres collections. Mais l’ancien ministre Etienne Rouher, mandataire du couple impérial en exil, lui opposa l’accord survenu en 1873 selon lequel les biens de Biarritz étaient leur entière propriété sans exception.

L’essentiel du mobilier partit donc pour le château de Farnborough Hill, dans le Hampshire, près de la ville d’Aldershot, nouvelle résidence de l’impératrice sise à 60 km de Londres et qu’elle acquit en 1881 avec l’argent de Biarritz. Eugénie, qui établit là les sépultures de son époux et de son fils, confessa, dans un courrier à la reine Victoria, se trouver "au milieu de souvenirs". Elle estimait avoir fait une bien mauvaise affaire en faisant venir d’aussi loin des meubles usés par le temps. "Après les avoir arrangés", confessait-elle, elle s’y sentira "moins étrangère que s’ils étaient neuf" (sic) !

Vaisselles, linge de maison, tentures et autres effets qu’elle ne put emporter seront vendus à la bourgeoisie et aux notabilités locales.

Les livres aux armes de l’empereur, les partitions de musiques et les objets aratoires du parc seront offerts en 1881 à la Congrégation des Servantes de Marie de Notre-Dame-du-Refuge, sur les conseils de Jules Labat. On se souvient que le couple impérial avait visitée la congrégation lors de son premier séjour à Biarritz en 1854. Ce legs subsiste en partie dans le petit musée de la congrégation à Anglet.

**Épilogue**

Avec la vente de 1881, le lotissement qui s’en suivit et l’incendie survenu en 1903, le destin de la résidence impériale de Biarritz, si chèrement acquise et réalisée, était ainsi définitivement scellé.

Si Eugénie pouvait regretter les circonstances historiques qui avaient amené la mise en vente et le lotissement du domaine et se lamenter de la perte de sa chère villa dans l’incendie, elle pouvait néanmoins se féliciter d’avoir donné au petit village de Biarritz qu’elle fréquentait si chèrement avec sa mère et sa sœur, et ce grâce à l’intelligence et à la formidable détermination de son époux, les clefs durables du succès. Comme Versailles, une résidence et une cité nouvelle était née dont la réputation mondiale ne devait plus cesser[[130]](#footnote-130).

Il est ainsi à souhaiter que Biarritz rende enfin dignement hommage aux deux souverains auxquels elle doit tant, ceux qui aimaient profondément le Pays basque et le Sud-Ouest, par une avenue ou place aux noms de "Napoléon III" et de l’"Impératrice Eugénie"[[131]](#footnote-131).

**Sources**

Bayonne, Pôle des Archives Départementales des Pyrénées Atlantiques

Fonds iconographique E dépôt Biarritz 19 ph (Biarritz 1862), 34 ph et 154 ph (Hôtel du Palais).

Biarritz, Musée historique

Fonds Villa Eugénie, Napoléon III, Eugénie de Montijo, Prince impérial

Pau, Archives Départementales des Pyrénées Atlantiques

4 T 15, 4 T 20

Pierrefitte-sur-Seine, Archives Nationales

F21 1349, F21 1350/A, F21 1350/B, O5 479, O5690, O5 1446 à 1673, AB XIX 3347

AJ19 1111 : Registre de l’Inventaire du mobilier du Palais de Biarritz (1859-1881)

AB XIX 3347 : Dossier de Me Rainbeaux, avoué de l’impératrice. Réclamations et restitutions de ses collections (1878-1917)

Cartes et plans : VA 163, VA 164/1, CLXIV/90, F21 350221

**Bibliographie**

*Annuaire administratif, judiciaire et industriel du Département des Basses-Pyrénées*, Pau, 1854-1870.

ARDOUIN Etienne, *Souvenirs de Biarritz. Monographie de la Villa Eugénie*, Biarritz, s.d. (1869).

ANTHONIOZ Stanislas, *Louis Charles Auguste Steinheil (1814-1885). Vie et œuvre,* thèse de doctorat en Sciences historiques et philologiques, Ecole pratique des Hautes Etudes –Université de Genève, sous la direction de Jean-Michel Leniaud et Yves Christe, 3 vol., 2008.

BADETZ Yves, "La Villa Eugénie, visage du Second Empire", *Bulletin de la Société des Amis du Château de Pau*, n° 120, 1990, p. 9-27 et illustrations.

BARTHEZ Antoine-Charles-Ernest (Docteur), *La famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz,* Paris, 1913 (réédition dans la collection « Lavielle Reprints », Biarritz, 1989, avec une préface de Jean Casenave sous le titre *La famille impériale à Biarritz*).

BEAU DE LOMENIE Nathalie, *Biarritz & la mode. La haute couture et la mode sur la Côte basque - de 1854 à nos jours*, Biarritz, 2015.

BEAUFILS Monique et Julie, *Biarritz. Mémoires en images*, Biarritz, 2003.

BERNADOU Charles, *Emile Boeswillwald et ses collaborateurs à Notre-Dame de Bayonne*, Bayonne, 1896.

BERNARD Hervé, *Splendeur de Biarritz. La Famille Moussempès*, Biarritz, 2010.

*Biarritz au vent du large*, collection "Monographie des villes et villages de France", dirigée par M.-G. MICBERTH, Paris, 2001.

*Biarritz par Georges Ancely. Photographies 1880-1895*, ouvrage collectif (dir. Alain Fourgeau), Biarritz, 2012.

BOESWILLWALD Paul, "Chapelle à Biarritz (Basses-Pyrénées), par M. E. Boeswillwald, architecte", *Revue générale de l’architecture et des travaux publics*, 4e série, vol. IV, Paris, 1877, p. 13-15 et pl. 3-7.

CASENAVE Jean, *Biarritz en cartes postales anciennes,* Zaltbommel, 1976.

DUSSEAU Joëlle – BRANA Pierre, *« Vous êtes mes soldats, les Aquitains de Napoléon III »,* Bordeaux, 2020.

FABRE Michel, *Petite histoire de Biarritz, des origines à nos jours,* Cressé, 2007.

FILON Augustin, *Le prince impérial. Souvenirs et documents (1856-1879)*, Paris, 1912.

GIBERT Emilie, *Le patrimoine bâti de Biarritz issu du développement balnéaire de la ville. Protection et mise en valeur*, master professionnel « Culture, Arts et Sociétés ». Parcours Valorisation des patrimoines et politiques culturelles territoriales, Université de Pau et des Pays de l’Adour, UFR des Lettres, Langues, Sciences humaines et Sports, sous la direction de Dominique Dussol, juin 2014.

GRANGER Catherine, *L’empereur et les arts. La liste civile de Napoléon III*, coll. "Mémoires et Documents de l’Ecole des Chartes", n° 79, Paris, 2005.

JOUANTHO Louis de, *Biarritz illustré,* collection « Monographie des villes et villages de France » sous la direction de M.-G. Micberth, Paris, 1885 et 1997.

LA CERDA Alexandre de, *Histoire et anecdotes du casino de Biarritz,* Biarritz, 1997.

LA CERDA Alexandre de, *Napoléon III, Eugénie et la chapelle impériale de Biarritz*, Biarritz, 1998.

LABORDE Jean, "L’Impératrice Eugénie à Bayonne et Biarritz", *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, décembre 1955, p. 147-166 ; n° 75, janvier 1956, p. 1-20.

LABORDE Pierre, *Histoire du tourisme sur la côte basque*, *1830-1930*, Biarritz, 2001.

LACHNITT Jean-Claude, *Le prince impérial Napoléon IV*, Paris, 1997.

LAMEIRE Charles, *Notice sur Alexandre Denuelle lue dans la séance de la commission des Monuments historiques du 12 avril 1880*, Paris, 1880.

LAPARRA-VULLIEZ Wanda, *Gloire de Biarritz*, Paris, 1979, réédition 1998.

LAPARRA-VULLIEZ Wanda – D’ARCANGUES Pierre et Guy, *L’Hôtel du Palais*, Biarritz, 2003.

LAVIT Jean-Georges, "Art religieux éclectique", *Monuments historiques*, n° 147, octobre-novembre 1986, p. 31-38 (chapelle impériale).

LEBOURLEUX André, *La Villa Eugénie*, n° hors-série *Atalaya-L’Echauguette*, s.l.n.d (2008).

LECAT Marie-France, *Villa Eugénie ou les promenades d’une impératrice*, Biarritz, 2014.

*L’Impératrice Eugénie et son temps*, cat. expo. Hôtel du Palais, Biarritz, 1963.

*Le Messager de Bayonne. Journal des Basses-Pyrénées et des Landes,* 1854-1870.

MÉRIMÉE Prosper, *Une correspondance inédite* (octobre 1854-février 1863), avertissement de Fernand Brunetière (3e édition, Calmann-Lévy 1897, publiée pour la première fois dans *La Revue des Deux Mondes*).

MÉRIMÉE Prosper, *Correspondance générale*, établie et annotée par Maurice Parturier avec la collaboration de Pierre Josserand et Jean Mallion, Paris, 1961, t. VI (1864-1865).

PUYAU Alain (sous la direction de), *Mémoire de Biarritz*, Biarritz, 2013.

PUYAU Alain, *Petite histoire de Biarritz entre mer et océan*, Biarritz, 2014.

ROUSSEAU Monique et Francis, *Biarritz Promenades*, Anglet, 2002.

SAVOYE Marie-Claude, *Le domaine impérial de Biarritz depuis sa formation jusqu’à sa vente (1854-1900)*, maîtrise d’histoire contemporaine, Université de Pau et des Pays de l’Adour, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Département Histoire, sous la direction de Monique Legrand, Michel Papy et Michel Chadefaud, 1985-1986.

SÉGOT Jean-Philippe, *Il était une fois… l’Hôtel du Palais*, Biarritz, 2003.

SÉGUIN Philippe, *Louis-Napoléon le Grand,* Paris, 1990.

SINGARAVÉLOU Pierre, "Scènes de pillage au palais d’Été", *L’Histoire*, n° 467, janvier 2020, p. 40.

"Souvenirs et anecdotes de Jules Labat", septembre 1913, *L’Echauguette*, n° 18, 2011, p. 5-14.

TULARD Jean (sous la direction de), *Dictionnaire du Second Empire,* Paris, 1995.

WELD Claude Richard, *The Pyrenees, west and east*, Londres, 1859.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. Une lettre de la municipalité à cette occasion, qui vantait les bienfaits de la famille de la nouvelle impératrice lors de ses séjours passés, aurait engagé celle-ci à s’y établir (Gibert, 2014, p. 21). [↑](#footnote-ref-1)
2. Etienne Ardouin assure que la comtesse de Montijo se rendait à Biarritz à chaque saison avec sa fille, comtesse de Teba, depuis 1838 (s.d. [1869], p. 6). Elles logeaient à l’hôtel des Princes. [↑](#footnote-ref-2)
3. Elle s’y serait baignée. Sa présence est indiquée en majuscules dans l’introduction de l’ouvrage d’Hardouin (p.5). Un séjour de la reine Hortense dans les Pyrénées est effectivement attesté du 18 juin au 10 août 1807, à Saint-Sauveur notamment, où Napoléon III se rendra parfois lorsqu’il sera à Biarritz. L’abbé Lagarde, originaire de Bayonne, l’évoque sous le nom de Marie Dalbarade dans ses souvenirs de baignade, *Une saison d’été à Biarritz*, publié à Bayonne en 1859. [↑](#footnote-ref-3)
4. On ne peut comprendre les nombreuses initiatives de l’empereur dans le Sud-Ouest sans cela (cf. ch. III). [↑](#footnote-ref-4)
5. Du nom du général et député bonapartiste, Jacques Delmas de Grammont (1796-1862), membre de la suite du couple impérial à Biarritz. Il ne doit pas être confondu avec le futur diplomate et ministre des Affaires étrangères de Napoléon III, Antoine X Alfred-Agénor de Gramont (1819-1880), d’origine basco-navarraise, établi à Bidache (Pyrénées Atlantiques). [↑](#footnote-ref-5)
6. Maire de Biarritz de 1848 à 1857. Jean-Pierre Adéma (1857-1864) et de Pierre-Paul Jaulerry (1864-1881) lui succéderont sous le Second Empire. [↑](#footnote-ref-6)
7. Ce n’est qu’avec la vogue des villégiatures en bord de mer au cours du XIXe siècle et au début du XXe siècle que les terres littorales prendront progressivement de la valeur. Le cas de la Corse est sans doute le plus emblématique de tous : les terres littorales étaient léguées aux filles car jugées sans valeur. [↑](#footnote-ref-7)
8. Coquetterie d’artiste qui souhaitait sans doute éviter là l’éternel problème de la terminaison de son nom. [↑](#footnote-ref-8)
9. Ardouin, s.d., p. 10. [↑](#footnote-ref-9)
10. On lui doit notamment l’Hôtel d’Angleterre, le château Boulard et l’église orthodoxe. [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. Ph. Cachau, *Cathédrale de Bayonne. Etudes des chapelles nord*, étude DRAC Aquitaine, 2020. [↑](#footnote-ref-11)
12. AD 64, BMS 1853-1862, n° 10 et 3 E 12 196. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ancêtre du médecin du prince impérial, Ernest Barthez. [↑](#footnote-ref-13)
14. Voir chapitre V. [↑](#footnote-ref-14)
15. Voir chapitre V. Charles-Auguste Questel utilisera également des couvertures en zinc sur les palais de Versailles et de Trianon tant pour remédier durablement aux infiltrations que par souci d’économie. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le gros œuvre du palais parisien était achevé à cette date. [↑](#footnote-ref-16)
17. *Le Constitutionnel*, 23 décembre 1854. [↑](#footnote-ref-17)
18. Le bois du Nord désigne une filière d'exportation du bois, comprenant tous les pays de l'hémisphère nord : l'Amérique du Nord, dont le Canada, mais aussi les pays d'Europe, de la France à l'Allemagne, la Suède ou la Finlande. Il s'agit le plus souvent de résineux. [↑](#footnote-ref-18)
19. Cf. son essai *Extinction du paupérisme* publié à Paris en 1844. [↑](#footnote-ref-19)
20. Cf. ch. III. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ardouin, s.d., p. 9-10, 14 et 17. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Le Constitutionnel,* 23 décembre 1854. [↑](#footnote-ref-22)
23. *Id*., p. 15-16. [↑](#footnote-ref-23)
24. Barthez, 1913, p. 74 (lettre du 5-12 septembre 1856). [↑](#footnote-ref-24)
25. La restauration intérieure de la maison de la reine a été menée à bien dans les années 2010, dans le style Empire précisément. [↑](#footnote-ref-25)
26. Ce petit portait (92 cm x 73 cm), conservé au Métropolitan Museum à New York, se situait, sous le Second Empire, dans le salon des Dames de l’impératrice à Saint-Cloud, dit aussi Salon vert. Son exécution ne se comprend qu’à l’aune de la réalisation du domaine de Biarritz cette année-là. [↑](#footnote-ref-26)
27. Barthez, 1913, p. 64 (lettre du 8 septembre 1856). Une pinède existait déjà sur le littoral d’Anglet, étendue sous le Second Empire. Le terme est employé au masculin (le Pignada). [↑](#footnote-ref-27)
28. Acquise en 1859 et non 1857 comme le prétend Ardouin (p. 42). [↑](#footnote-ref-28)
29. Barthez, 1913, p. 54-55 (lettre du 22 août 1856) et p. 67 (lettre du 8 septembre 1856). [↑](#footnote-ref-29)
30. Barthez, 1913, p. 115-116 (lettre du 30 septembre 1856). La fin du séjour impérial approchait alors. [↑](#footnote-ref-30)
31. L’industriel lyonnais, François Coignet (1814-1888) venait d’ériger à Saint-Denis, sa maison en béton pisé, coulé dans des coffrages, la première du genre en France (1853-1855) et avait créé en 1852 le béton armé. [↑](#footnote-ref-31)
32. *Le Messager de Bayonne* du 3 août 1858. [↑](#footnote-ref-32)
33. Voir ch. III. L’empereur souffrait de fybrodysplasie ossifiante progressive, dite "maladie de l’homme de pierre" dont il décédera en 1873. [↑](#footnote-ref-33)
34. Voir plus loin le "code de la mode" dressé par l’impératrice pour la plage de Biarritz. [↑](#footnote-ref-34)
35. Demande de secours de sa veuve, l’année suivante (1856), à la Maison de l’Empereur (Archives nationales, O5 1710). La personnalité d’Achille Poirot n’est pas clairement établie, souvent confondue avec celle de son père Pierre-Achille (1797-1849), peintre et architecte, élève à l’Ecole des Beaux-Arts. Le dossier d’Achille à l’Ecole n’apparait pas dans le *Dictionnaire des élèvesarchitectes à l’Ecole des Beaux-Arts (1800-1968)* [en ligne en 2020]. [↑](#footnote-ref-35)
36. Voir plus bas. [↑](#footnote-ref-36)
37. Ardouin, s.d., p. 43. [↑](#footnote-ref-37)
38. Fabre, 2007, p. 47. Rappellons que le jardin d’acclimatation au bois de Boulogne est né sous Napoléon III (1859-1860). [↑](#footnote-ref-38)
39. C’est en effet la seule partie du parc à ne pas figurer dans les plans conservés aux Archives nationales. [↑](#footnote-ref-39)
40. Biarritz dispose alors d’une importante communauté britannique (voir ch. III) et l’on sait le goût de Napoléon III pour la Grande-Bretagne et sa reine Victoria. [↑](#footnote-ref-40)
41. Créé en 1894. [↑](#footnote-ref-41)
42. *Lettre au capitaine Butler*, 25 novembre 1861. [↑](#footnote-ref-42)
43. Barthez, 1913, p. 246 (lettre du 29 septembre 1863). Il rappelle le nombre de chapelles ainsi créées par l’impératrice : deux à Biarritz, une à Solférino, à Béhobie et à Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées). [↑](#footnote-ref-43)
44. Famille de l’impératrice. [↑](#footnote-ref-44)
45. Le goût de Napoléon III pour l’archéologie en bien connue. On lui doit l’exploration du site d’Alésia en Bourgogne, le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et l’acquisition de la collection Campana pour le Louvre notamment. [↑](#footnote-ref-45)
46. Sur le détail du séjour de 1854, voir chapitre I. [↑](#footnote-ref-46)
47. Dates des séjours : 21 juillet-19 septembre 1854 ; 24-27 juillet 1855 ; 17 août-26 septembre 1856 ; 22 août-29 septembre 1857 ; 19 août-27 septembre 1858 ; 18 août-10 octobre 1859 ; 29 août – 30 septembre 1861 ; 4 septembre-3 octobre 1862 ; 30 août-5 octobre 1863 ; 4 septembre 1865-10 octobre 1865 ; 31 août-21 octobre 1866 ; 7 septembre-16 octobre 1867 ; 12 septembre-12 octobre 1868 (Ardouin, s.d., p. 49-53). [↑](#footnote-ref-47)
48. Voir l’intéressante description du train impérial par Barthez dans sa correspondance du 21 août 1856 (1913, p. 36-37). [↑](#footnote-ref-48)
49. Barthez relate ces déplacements entre Bayonne et Biarritz dans sa correspondance (*id*). [↑](#footnote-ref-49)
50. On trouve un cliché semblable lors de son exil à Chislehurst. [↑](#footnote-ref-50)
51. Cf. également la notice de Laure Chabanne : https://compiegne-peintures.fr/notice/notice.php?id=416. [↑](#footnote-ref-51)
52. *La Presse*, 17 septembre 1868, p. 2. [↑](#footnote-ref-52)
53. Napoléon III lui confia cette année-là l’étude de l’assainissement et de la mise en culture des landes de Gascogne qui donnera lieu à un rapport sénatorial présenté le 10 juin 1857. En 1859, il présentera au Sénat un rapport sur la réglementation de la pêche dans la Bidassoa entre la France et l’Espagne. [↑](#footnote-ref-53)
54. Filon, 1912, p. 28. [↑](#footnote-ref-54)
55. Mention portée sur le plan de Biarritz en 1864. [↑](#footnote-ref-55)
56. Barthez, 1913, p. 130 (lettre du 5 septembre 1857). [↑](#footnote-ref-56)
57. Dusseau et Brana, 2020. [↑](#footnote-ref-57)
58. Ardouin, s.d., p. 17. [↑](#footnote-ref-58)
59. *La Presse*, 17 septembre 1868, p. 2. [↑](#footnote-ref-59)
60. Barthez, 1913, p. 175 (lettre du 22 septembre 1858) et p. 238 (lettre du 24 septembre 1863). Popularité confirmée par d’autres sources et qui se comprend aisément, s’agissant d’une région particulièrement désœuvrée avec d’importants taux d’analphabétisme. [↑](#footnote-ref-60)
61. *La Presse*, 17 septembre 1868, p. 2.Voir également la correspondance du docteur Barthez. [↑](#footnote-ref-61)
62. Barthez évoque vingt-sept personnes en septembre 1857 (1913, p. 141). [↑](#footnote-ref-62)
63. Voir le récit du docteur Barthez, *id*., p. 171-172 (lettre du 14 septembre 1858). Il évoque un délicieux pique-nique sur l’herbe tel le tableau de Carl Vanloo, son ancêtre, la *Halte de chasse* (Louvre, 1737). [↑](#footnote-ref-63)
64. Barthez, 1913, p.159-160 (lettre du 24 septembre 1857). [↑](#footnote-ref-64)
65. Affluent de l’Adour qui se jette à Bayonne. [↑](#footnote-ref-65)
66. *La Presse*, 17 septembre 1868, p. 2. [↑](#footnote-ref-66)
67. Lachnitt, 1997. [↑](#footnote-ref-67)
68. Ce qui n’est pas le cas dans la course landaise telle qu’on la connait depuis lors. [↑](#footnote-ref-68)
69. Barthez évoque à plusieurs reprises la tauromachie dans ses lettres (1913, p. 75-76, 84-86, 107, 126-127). L’amour sincère et profond de l’empereur pour sa femme, tel que souligné par le médecin impérial, fut sans doute déterminant. [↑](#footnote-ref-69)
70. *Id*, p. 83. [↑](#footnote-ref-70)
71. Barthez, 1913, p. 79-81 (lettre du 5-12 septembre 1856). [↑](#footnote-ref-71)
72. Barthez, 1913, p. 254 (lettre du 21 septembre 1865) ; Ardouin, s.d., p. 52-53. Barthez dresse un portrait peu flatteur de la reine d’Espagne. Elle était aussi accompagnée de sa suite dont le maréchal O’Donnell, duc de Tétouan. [↑](#footnote-ref-72)
73. Eugène Maximilianovitch, duc de Leuchtenberg, prince Romanovsky (1847-1901), était un petit-fils d’Eugène de Beauharnais, oncle de Napoléon III. Il était le chef de la maison Beauharnais-Leuchtenberg. [↑](#footnote-ref-73)
74. Voir la liste complète dans Ardouin, p. 54. [↑](#footnote-ref-74)
75. Barthez, 1913, p. 225 (lettre du 2 octobre 1859). [↑](#footnote-ref-75)
76. Voir Jean Ganiage dans *Dictionnaire du Second Empire,* Paris, 1995, p.147-148. Sur cette entrevue, voir aussi Barthez qui relate la farce faite à Mme de La Bedoyère avec une affreuse effigie du chancelier prussien dans son lit (Barthez, 1913, p. 258-260 : lettre du 9 octobre 1865). [↑](#footnote-ref-76)
77. Ardouin, s.d., p. 58. [↑](#footnote-ref-77)
78. *Id*., p. 207 (17 septembre 1859). Ardouin parle de 15 132 étrangers du 1er juin au 20 octobre 1868. Les transports publics avaient véhiculé, selon lui, quelques 116 932 personnes entre Bayonne et Biarritz la même année. [↑](#footnote-ref-78)
79. Cf. *Biarritz Thermal* et notice Biarritz, démographie, wikipedia. À titre de comparaison, Trouville, la grande rivale de la côte normande, passe de 3 504 habitants en 1851 à 5 761 en 1872 (4 163 en 1856, 5200 en 1861, 5694 en 1866). La Deauville du duc de Morny fait pâle figure au regard de nos deux cités : 121 habitants en 1851, 107 en 1856, 113 en 1861, 1150 en 1866 et 1246 en 1872 (sources wikipedia). [↑](#footnote-ref-79)
80. Ardouin, s.d., p. 57. Il décrit ainsi le charme incomparable de la station : "La nature a favorisé ce pays d’une douce température, de beaux rochers, d’incomparables plages couvertes d’un sable fin, uni, moelleux, qui caresse agréablement les pieds des baigneurs ; nulle part une mer plus belle, plus agitée, des bains de mer plus agréables. Aidés par ces merveilleuses créations (…), ses nombreuses maisons jetées çà et là en font un site pittoresque, un paysage enchanteur" (p.6). [↑](#footnote-ref-80)
81. Cf. ch. I, note 2. Voir la liste des grands d’Espagne donnée par Ardouin (p. 5). [↑](#footnote-ref-81)
82. Ardouin, s.d., p. 56. [↑](#footnote-ref-82)
83. La rue du Vieux-Port s’étendait sur les deux rues actuelles, de bas en haut. [↑](#footnote-ref-83)
84. Beau de Loménie, 2015, p. 28. [↑](#footnote-ref-84)
85. Jeu de cartes. [↑](#footnote-ref-85)
86. Le projet de Louis XIV à Versailles puisait lui-même son inspiration dans celui du cardinal de Richelieu à Richelieu (Indre-et-Loire). [↑](#footnote-ref-86)
87. C’est ce que montrent les actes d’acquisitions des pièces de terre du domaine ainsi que ceux qui contribuèrent à sa réalisation (voir ch.I). [↑](#footnote-ref-87)
88. Il ajoute plus loin : "Somme toute avec sa population cordiale, ses jolies maisons blanches, ses larges dunes, son sable fin, ses grottes énormes, sa mer superbe, Biarritz est un lieu admirable". Sa plus grande crainte était que le lieu devint "à la mode (…), pris du mauvais appétit de l’argent". Cf. *En voyage Alpes et Pyrénées*,p. 54-55, ouvrage posthume publié en 1890 à partir de ses notes et dessins de voyage (n p. 54). Outre cette description bien connue, on lira également celle du Dr Barthez, 1913, p. 46 (lettre du 21 août 1856). [↑](#footnote-ref-88)
89. Au nombre de quatre à la naissance de la plage de l’Impératrice, ils passeront à six au milieu des années 1860 (voir plan de 1864). Ces quatre pavillons étaient la propriété, de gauche à droite, des familles Cazaux, Piron, Domengé et Haramboure (indications portées sur le plan d’extension de la promenade de la plage en 1859, AN, CP, VA 164, n° 38). [↑](#footnote-ref-89)
90. Cf. Philippe Cachau, « Les hôtels de Beauvillier, de Chevreuse et Colbert de Croissy : Trois réalisations méconnues de Jules Hardouin-Mansart à Versailles », *Revue de l’histoire de Versailles et des* *Yvelines*, t. 93, décembre 2011, p. 20-38. [↑](#footnote-ref-90)
91. Cf. ch. suivant. [↑](#footnote-ref-91)
92. Ardouin rappelle que des maisons bourgeoises et des habitations confortables furent bâties en effet avant l’arrivée du couple impérial pour répondre à l’engouement naissant (p.6). Voir celles qu’il évoque en différents points de Biarritz en 1869 (p. 56). [↑](#footnote-ref-92)
93. C’est à partir de cette date qu’ils sont tous recensés dans l’*Annuaire (…) des Basses Pyrénées*. [↑](#footnote-ref-93)
94. *L’Annuaire (…) des Basses Pyrénées* indique en 1870 que presque toutes les maisons offrent un logement garni.Il en allait de 1 francs par jour pour les résidences les plus modestes à 100 francs pour les plus luxueuses (Ardouin, s.d., p. 57). Sur l’évolution de la fréquentation de Biarritz et la création de nouveaux hôtels depuis le Second Empire, voir chapitre suivant. [↑](#footnote-ref-94)
95. Cf. *L’Annuaire (…) des Basses Pyrénées.* Bayonne passera de 7 hôtels en 1854 à 16 en 1870. Les cafés-restaurants de la ville s’étaient également multipliés (6 en 1854, 26 en 1870). [↑](#footnote-ref-95)
96. La comparaison des plans de Biarritz en 1830, 1859, 1864, 1884 et actuel sont fort instructifs à cet égard. [↑](#footnote-ref-96)
97. Cf. *Courrier de Bayonne* du 15 mai 1867. [↑](#footnote-ref-97)
98. Cf. *Courrier de Bayonne* du 18 septembre 1867. [↑](#footnote-ref-98)
99. Situé au niveau de l’église Saint-Joseph. [↑](#footnote-ref-99)
100. Plan de Biarritz en 1864 (Archives municipales). Le souci d’imiter la capitale se note aussi dans le nom du Grand Hôtel, fameux hôtel de luxe près du futur Opéra de Charles Garnier. Hôtel qui était en cours de réalisation en même temps que celui de Biarritz. Il accueillit le gotha jusqu’à l’ouverture du Palais-Biarritz (Hôtel du Palais) en 1881-1882. L’impératrice d’Autriche, Sissi, y descendit en 1896-1897. [↑](#footnote-ref-100)
101. À Biarritz comme à Bayonne, Bordeaux ou Paris, le pouvoir impérial imposait ses vues au corps de ville via les préfets et sous-préfets. [↑](#footnote-ref-101)
102. *La Presse*, 17 septembre 1868, p. 2. [↑](#footnote-ref-102)
103. Ardouin, s.d., p. 8. [↑](#footnote-ref-103)
104. Cette route, qui part de la plage et passe devant l’entrée du domaine impérial, devait porter celui de " route de l’Impératrice" telle qu’elle apparait sur le plan d’extension de la promenade de la plage en 1859 (AN, CP, VA 164, n° 38). On donna finalement ce nom à la plage et celui "de l’Empereur" à la route. [↑](#footnote-ref-104)
105. L’Espagne marqua sa différence avec la France par un écart des voies distinct. [↑](#footnote-ref-105)
106. Signalé par *Le Courrier de Bayonne* du 6 octobre 1867. [↑](#footnote-ref-106)
107. Cf. Jean-Baptiste Thomas, "Et Bordeaux devint impériale …", *Napoléon III. Le magazine du Second Empire*, n° 23, juillet-août 2013, p. 54-58. [↑](#footnote-ref-107)
108. Cf. Philippe Cachau, "Solférino. Napoléon III à la conquête de l’Ouest", *Le Festin*, n° 100, hiver 2017, p. 48-53. [↑](#footnote-ref-108)
109. Ils s’établirent à Biarritz où ils donnèrent naissance au 5e duc de Tamames, José Maria, le 1er octobre 1879. Né en 1853, le 4e duc, José, avait connu la résidence impériale dans son enfance et son adolescence. [↑](#footnote-ref-109)
110. *La Justice*, 28 novembre 1880, p. 2. [↑](#footnote-ref-110)
111. L’acte fut consulté en 1986 par Marie-Claude Savoye dans les archives de Me Junca-Lamarque, successeur de Me Tucolat. Déposé aux Archives départementales des Pyrénées Atlantiques à Pau, il a disparu depuis. À signaler donc s’il réapparaissait en vente publique comme cela arrive parfois. Cet acte était accompagné de deux plans : le domaine impérial par Alphone Bertrand, architecte de la ville, en 1860 et le lotissement par Ducareau, ingénieur à Bayonne, en 1881. [↑](#footnote-ref-111)
112. Voir chapitre précédent. [↑](#footnote-ref-112)
113. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-113)
114. Hormis la figure de Napoléon III dans un fronton de la Cour Napoléon du Louvre, toutes ses effigies seront détruites à Paris en 1870-1871 et l’on qualifie depuis, le Paris de Napoléon III de "Paris haussmannien". [↑](#footnote-ref-114)
115. La brique des façades fut conservée lors de la surélévation et l’extension de la villa en 1904 pour former l’actuel Hôtel du Palais. Elle est masquée depuis les années 1960 par un crépi uniforme, contraire à l’esthétique de la villa impériale et à celle de l’hôtel voulue par Edouard-Jean Niermans. [↑](#footnote-ref-115)
116. Plus significatif que la Motte-Beuvron. [↑](#footnote-ref-116)
117. Napoléon III contribua à la réalisation de ceux de Fontainebleau (1865) et de Rueil-Malmaison (1867). La villa d’Achille Fould à Tarbes en 1855 et le nouveau château du duc de Trévise à Sceaux en 1856-1862, ainsi que ceux de l’élite parisienne en Sologne (châteaux de Rivaulde à Salbris, Chales, Villette …) en sont les tous premiers exemples. [↑](#footnote-ref-117)
118. Le motif original est présenté à l’entrée de l’Hôtel du Palais, remplacé par une copie dans la cour lors de la surélévation de la villa en 1904. Ce relief fut déposé là en 1981 après sa découverte sous un tas de feuillages du parc. Fortement endommagé par les intempéries et les embruns, il devrait être mis à l’abri et remplacé par une copie. Il s’agit en effet de l’un des derniers vestiges authentiques de la résidence impériale. [↑](#footnote-ref-118)
119. On devrait dire britannique et non anglaise. [↑](#footnote-ref-119)
120. Ces reliefs furent retirés en 2017 et mis dans les réserves de la ville de Biarritz. Ils méritent d’être restaurés et exposés au Musée historique. Ils ont été passablement abîmés par l’exposition prolongée aux intempéries et au sel marin. [↑](#footnote-ref-120)
121. Cette installation porte également atteinte au vestibule de l’hôtel créé par Edouard-Jean Niermans avec l’ouverture du mur qui était agrémenté d’une vaste glace. C’est la philosophie d’une partie de l’hôtel à sa création en 1904-1905 qui s’est trouvée ainsi malheureusement bouleversée. [↑](#footnote-ref-121)
122. Devenu également cuisine-relai du restaurant de la rotonde, *L’Impératrice*,dans les années 2000. [↑](#footnote-ref-122)
123. Ardouin, s.d., p. 38. Voir plus bas. [↑](#footnote-ref-123)
124. On pourrait croire également à un escalier de service pour les domestiques, hors ces escaliers sont au bout des ailes. [↑](#footnote-ref-124)
125. Barthez, 1913, p. 49-50. [↑](#footnote-ref-125)
126. Ardouin, s.d., p. 36. [↑](#footnote-ref-126)
127. Ardouin parle à ce niveau, en 1869, de dix chambres pour « les personnes attachées au service particulier de Leurs Majestés », qui ne se visitent pas (p. 32). [↑](#footnote-ref-127)
128. Voir le plan de l’architecte aux Archives Nationales en 1859 et le plan daté de 1863. [↑](#footnote-ref-128)
129. Barthez, 1913, p. 48 (lettre du 22 août 1856). [↑](#footnote-ref-129)
130. Le sommet du G7 des 24-26 août 2019 l’a rappelé dernièrement. [↑](#footnote-ref-130)
131. Nice, moins concerné que Biarritz, dispose d’un boulevard Napoléon III derrière la Promenade des Anglais. Les reines Victoria et Nathalie de Serbie ou le roi Edouard VII sont clairement désignées dans la dénomination de leur avenue. Beaucoup de visiteurs, tant français qu’étrangers, ignorent qui, de Joséphine ou d’Eugénie, est effectivement "l’Impératrice" de l’avenue biarrote. [↑](#footnote-ref-131)